LES CAHIERS DU CEVIPOF

MARS 2007 / 45

CENTRE DE RECHERCHES POLITIQUES DE SCIENCES PO

COLLOQUE JEAN TOUCHARD

SCIENCES PO

CNRS CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Colloque Jean Touchard

19 octobre 2001

Sciences Po Paris

Avant-Propos

Jean Touchard, normalien, agrégé de lettres, professeur ayant tôt touché à d'autres mondes que ceux de la seule réflexion universitaire grâce à son détachement auprès du ministère des Affaires étrangères de 1947 à 1954, fut, à partir de sa pleine insertion comme secrétaire général, au milieu des années cinquante, un des hommes clefs du développement de la Fondation nationale des sciences politiques dans ses diverses missions : enseignement, documentation, recherche et publications. Enseignant hors pair et à la palette très riche et chatoyante, il enseigna notamment sur « Littérature et politique », « Le mouvement des idées politiques dans la France contemporaine », « L'histoire des idées politiques »… Il créa en 1956 le Cycle supérieur d'études politiques, qui allait devenir le vivier et le fer de lance de la formation à la recherche par la recherche à Sciences Po. Avec l'aide de Jean Meyriat, il développa avec vigueur les services de documentation et les publications de la Fondation nationale des sciences politiques. Enfin, il ressentit le besoin de renforcer le pilier de la recherche à Sciences Po dans une discipline – la science politique – où la recherche (en dehors du petit monde de Sciences Po) était alors très faible et sous l'étroite tutelle des juristes. Il plaça la création du Centre d'Études de la Vie Politique Française (CEVIPOF) sous les doubles auspices de l'analyse électorale et de celle des idéologies et courants de pensée. Très liés à sa forte personnalité, la petite équipe du CEVIPOF et ses « compagnons de route » produisirent nombre d'ouvrages sur les grandes consultations électorales de la République gaullienne des années 1960 et sur les grands courants idéologiques (le gaullisme et la gauche, les courants de la droite avec René Rémond, le nationalisme avec Raoul Girardet). C'est à l'occasion de la préparation du Cahier électoral sur le référendum de 1961 que les chercheurs eurent recours pour la première fois à l'usage des techniques mécanographiques et qu'ainsi furent réalisées les premières analyses électorales exhaustives sur les 3000 cantons d'alors. Guy Michelat – aujourd'hui directeur de recherche honoraire – entreprenait la première analyse quantitative des attitudes à l'aide de la technique des échelles d'attitude dans une étude sur « Les dimensions du nationalisme » qui

allait paraître en 1966. Le mouvement était donné, Jean Touchard avait couvert de son autorité bienveillante l'amplification des traditions intellectuelles anciennes et l'exploration de chemins nouveaux. Il allait, en 1966, passer le relais de la direction du laboratoire à François Goguel et Georges Lavau.

La volonté de ce Cahier du CEVIPOF consacré à Jean Touchard est de retracer toutes les facettes de sa personnalité et de saluer le travail fondateur à la fois au plan intellectuel et institutionnel qu'il a accompli pendant deux décennies au service de la Fondation.

Pascal Perrineau et Jean-François Sirinelli

Sommaire

Introduction
Richard Descoings 13
Hélène Carrère d'Encausse 16
Témoignages et hommages
Le secrétaire général de la FNSP
René Rémond 19
Serge Hurtig 27
Hélène Carrère d'Encausse 32
Interventions du public 39
L'homme de la recherche collective
Alain Lancelot 41
Alfred Grosser 47
Louis Bodin 51
L'enseignant
Odile Rudelle 55
Raoul Girardet 64
Michèle Cotta 65
Interventions du public 71
Conclusion de la matinée
Hélène Carrère d'Encausse 79
Introduction de l'après-midi
Pascal Perrineau 81
Les thèmes scientifiques
Les idées politiques
Alain-Gérard Slama 83
L'analyse des intellectuels : la notion d'intellectuel était-elle pertinente pour Jean Touchard ?
Nicole Racine 93
Autour des thèses de Jean Touchard
Brigitte Waché 107
La droite selon Jean Touchard
Zeev Sternhell 119
La gauche selon Jean Touchard
Gérard Grunberg 129

Colloque Jean Touchard

19 octobre 2001
9h30 – 17h30
Salle de Réunion,
56, rue Jacob
75006 Paris

Le colloque sera l'occasion d'honorer la mémoire de Jean Touchard, au moment du trentième anniversaire de son décès, et de rappeler l'homme et son œuvre. La matinée sera consacrée aux témoignages sur l'homme, à la fois le secrétaire général de la FNSP, l'homme de la recherche collective et le créateur de nouveaux centres, l'enseignant enfin. La présentation de chacune de ces facettes de Jean Touchard sera suivie de deux témoignages. L'après-midi sera consacrée à des interventions orientées en direction des thèmes scientifiques chers à Jean Touchard, les idées politiques, les intellectuels, la gauche et la droite, le gaullisme.

Le comité d'honneur est composé de :

Louis Bodin
Janine Bourdin-Borotra
Hélène Carrère d'Encausse
Michèle Cotta
Richard Descoings
Jean-Luc Domenach
Maurice Duverger
Raoul Girardet
Alfred Grosser
Gérard Grunberg
Stanley Hoffmann
Serge Hurtig
Alain Lancelot
Jean Leca
René Rémond
Jean Sirinelli

Programme

Matinée

Témoignages et hommages

Présidence Hélène Carrère d'Encausse

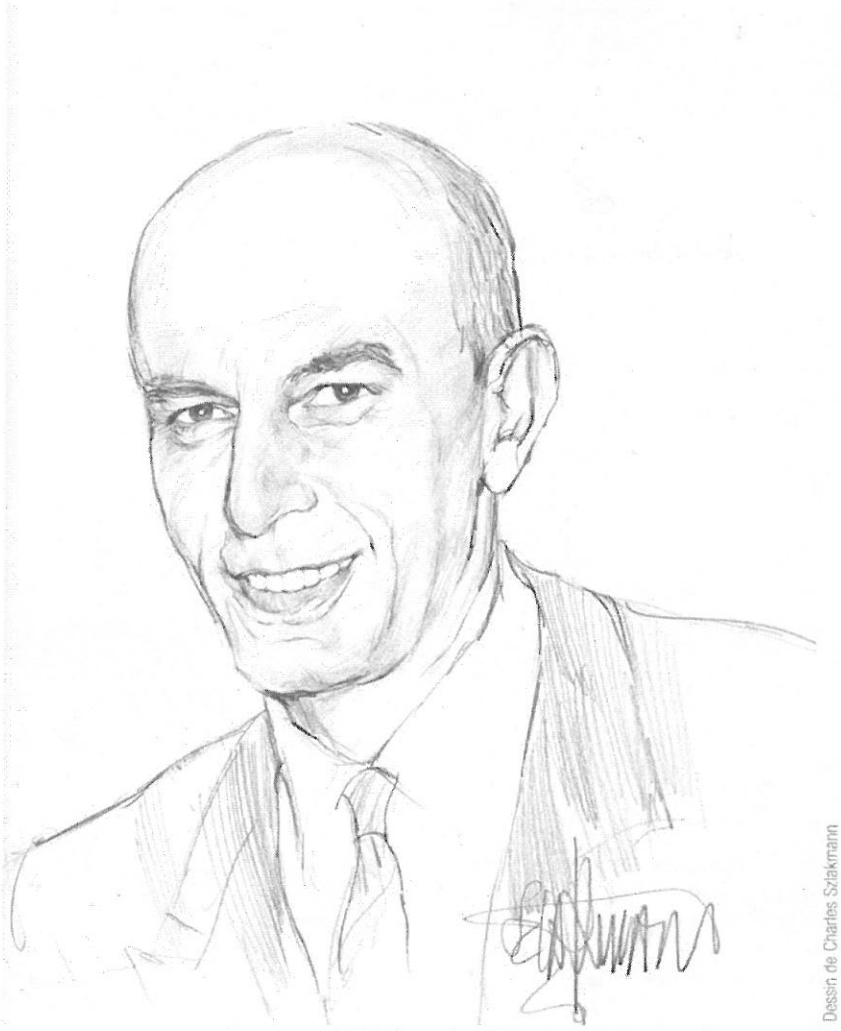
Introduction	Richard Descoings
Le secrétaire général de la FNSP	René Rémond Serge Hurtig Hélène Carrère d'Encausse
L'homme de la recherche collective	Alain Lancelot Alfred Grosser Louis Bodin
L'enseignant	Odile Rudelle Raoul Girardet Michèle Cotta

Après-midi

Les thèmes scientifiques

Présidence Pascal Perrineau

Les idées politiques	Alain-Gérard Slama
L'analyse des intellectuels : la notion d'intellectuels était-elle pertinente pour Jean Touchard ?	Nicole Racine
Autour des thèses de Jean Touchard	Brigitte Waché
La droite selon Jean Touchard	Zeev Sternhell
La gauche selon Jean Touchard	Gérard Grunberg



Dessin de Charles Szlakmann

Jean Touchard

Portrait

Secrétaire général de la Fondation nationale des sciences politiques de 1954 à 1971, Jean Touchard a donné à celle-ci ses véritables dimensions en étant l'homme clef du développement de la recherche au sein de cette institution. Administrateur passionné par sa mission, professeur au plus profond de lui-même, homme sensible et loyal, il a marqué à la fois l'institution à laquelle il s'est largement dévoué et les hommes et femmes qui l'ont côtoyé et qu'il a formés. Jean Touchard a tout d'abord marqué de son empreinte la FNSP comme « créateur de structures ». Il a joué un rôle fondamental dans la fondation, le renforcement et l'organisation de la recherche à Sciences Po : création du CEVIPOF, renforcement du CERI, création du premier 3e cycle (le cycle supérieur d'études politiques), développement d'un service de documentation. Administrateur de très grande qualité, il a su combiner cette activité avec le rayonnement d'un professeur, voire d'un maître à penser. Normalien, agrégé de lettres, auteur d'une thèse monumentale consacrée à la « Gloire de Béranger », Jean Touchard s'est imposé comme historien des idées politiques et comme analyste de la vie politique, des élections et des familles politiques. Au-delà, il a montré avant l'heure sa capacité à faire travailler en équipe des personnes issues de mondes et de disciplines très divers, littéraires et sociologues, hauts fonctionnaires ou journalistes et chercheurs. Ceux qui ont écrit à propos de Jean Touchard ont tous souligné la charge émotionnelle qui présidait à la préparation de ses enseignements. Cette caractéristique va de pair avec la vaste culture mais aussi l'affectivité, le sens de l'humain et le dévouement dont il a toujours fait preuve, tant vis-à-vis de l'institution que d'hommes et de femmes pour lesquels il demeure encore une référence.

Introduction

Hélène Carrère d'Encausse

Avant de dire quelques mots moi-même, je crois qu'il revient au directeur de l'Institut d'études politiques de prendre la parole pour introduire ce colloque. Ensuite, je dirai quelques mots personnels et le colloque commencera.

Richard Descoings

Merci beaucoup, Madame la Secrétaire perpétuelle.

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

Lorsque Pascal Perrineau et Jean-François Sirinelli m'ont demandé d'introduire ce colloque consacré à Jean Touchard, il aurait été possible de déceler dans leur demande quelque ironique paradoxe. D'abord parce que je venais d'avoir 13 ans lorsque la mort arrachait Jean Touchard à l'amour des siens, à l'amitié de ses proches et à l'estime de tous ceux qu'il côtoyait. Ensuite, parce que, de la fonction de secrétaire général de la Fondation nationale des sciences politiques, je n'ai vu que l'extrême fin, et encore à une époque où la distinction entre la FNSP et l'IEP était nettement soulignée par les tenants de l'un comme de l'autre, avant qu'Alain Lancelot s'attache à mettre en valeur les similitudes plus que les différences entre les deux mondes. Enfin, du chercheur, du professeur, du penseur, je ne peux prétendre aux qualités. Et pourtant il était pour moi évident de répondre positivement à cette demande. Pourquoi ?

En premier lieu, parce que, recruté comme assistant de conférence par Jacques Chapsal, comme maître de conférence par Michel Gentot, comme chargé de mission puis comme directeur adjoint par Alain Lancelot, coopté par les

Conseils de notre institution sur la proposition d'Alain Lancelot et de René Rémond, je me suis toujours attaché à placer l'action que je conduis aujourd'hui dans la lignée de mes grands prédécesseurs, si grands que parfois je rougirais d'inscrire mes pas dans les leurs. Et alors que l'occasion m'est donnée de rendre hommage à l'un de ceux qui ont le plus compté dans l'histoire et le développement de la « maison Sciences Po », il est de mon devoir, mais il est aussi et profondément de mon désir, de manifester ès qualité tout ce que doivent ceux qui œuvrent aujourd'hui à ceux qui ont œuvré hier.

Il était une deuxième raison de ne pas hésiter, et, chère Hélène Carrère d'Encausse, vous en êtes la source. Lorsque prononçant avec autant de spontanéité que d'émotion l'éloge de Jean Touchard, au moment de l'inauguration de la nouvelle salle de bibliothèque qui lui est dédiée au 199 boulevard Saint-Germain, vous avez souligné, avec amitié et avec fermeté aussi, qu'il fallait savoir ne pas oublier Jean Touchard. Et j'ai vu là un de ces signes, un de ces signaux, que parfois vous voulez bien m'envoyer, et que, dans toute la mesure du possible, je suis.

Il est, enfin, une troisième raison, et qui tient à la personnalité même de Jean Touchard. Tous ceux qui nous ont quittés, ceux qui peuvent encore parler de l'homme Jean Touchard, insistent sur son tempérament extraordinairement novateur et sur le fait qu'il avait su s'entourer d'une équipe, comme dirait Janine Bourdin-Borotra, de « trublions » qui déjà avaient voulu profondément réformer, créer, développer la maison Sciences Po. Jacques Chapsal notait qu'il n'était pas de ceux qui se satisfaisaient du *statu quo* et de *quieta non movere*, qu'il avait le goût ardent, nous disait-il, de l'innovation et de la prospective. Il y a là, me semble-t-il, pour tous ceux qui, dans Sciences Po, ont exercé après Jean Touchard des fonctions similaires, une grande leçon, qu'aujourd'hui encore il nous faut méditer.

Jean Touchard, certes, ne prend ses fonctions de secrétaire général qu'en 1954. La Fondation a bien sûr déjà été créée, les bases en ont été jetées, notamment par Jean Meynaud. Mais c'est sans doute Jean Touchard qui donne à la FNSP tout son essor. En 1954, en quelque sorte, l'École libre continue ; en 1971, assurément, la FNSP n'est peut être pas encore l'institution englobante de toute la maison Sciences Po comme elle l'est devenue aujourd'hui, mais

assurément elle n'est plus une annexe englobée. Jean Touchard a fait beaucoup pour assurer l'équilibre entre la FNSP et l'IEP.

Vous allez montrer tout ce qu'il a fait pour le développement de la recherche collective. D'autres, mieux que moi, diront tout ce qu'il a fait pour le développement des services de documentation et je voudrais rendre hommage à Jean Meyriat, bien sûr, qui est là. D'autres que moi diront aussi tout ce qu'il a fait en matière d'édition et je voudrais saluer la présence de Monsieur Bodin. Et puis il a fait rentrer l'enseignement dans la FNSP avec la création du premier troisième cycle. Il a considérablement développé les activités de recherche. Nous sommes au CERI et le CERI avait été créé avant l'arrivée de Jean Touchard, grâce à la Fondation Ford. C'était l'époque heureuse où les fondations permettaient de créer des centres de recherches, j'espère que cette époque reviendra aussi vite que possible. Mais le CEVIPOF, cher Pascal Perrineau, lui doit énormément. Il l'a suivi avec, ô combien d'intérêt.

Et puis il y a une autre facette de la personnalité de Jean Touchard que je crois il faut méditer encore aujourd'hui, c'est la part du rêve. Dans une maison très administrative par l'objet de ses enseignements notamment, parler de littérature, parler de la gloire d'un poète, apporter des visions peut être un peu différentes de celles d'un simple administrateur, c'est essentiel.

Et puis toujours, il avait, d'après tous ceux qui l'ont connu, un immense respect et un immense amour pour les étudiants ; et peut-on être parmi les dirigeants d'un établissement d'enseignement supérieur et de recherche sans avoir pour les étudiants du respect, si ce n'est de l'amour, de l'affection, en tout cas la passion d'enseigner ?

Un grand réformateur, un grand passionné, un homme qui voulait changer les choses tout en inscrivant son action dans la continuité. Voilà pour ceux qui, aujourd'hui, ont à poursuivre après d'autres son œuvre, des éléments qui me paraissent essentiels et que je voulais rappeler en introduction. Merci.

Hélène Carrère d'Encausse

Merci, Monsieur le Directeur, merci d'abord d'avoir entendu le souhait que j'exprimais et que j'exprimais en effet fortement. Je crois qu'il importe dans cette maison que le nom de Jean Touchard soit fortement prononcé, tout simplement parce que les étudiants n'ont pas eu la chance de connaître Jean Touchard. Ils savent vaguement que Jean Touchard a été là, mais ils ne savent pas exactement qui était Jean Touchard. Je souhaite, donc je vais aller au-delà de ce que j'ai dit, que sortent de cette journée des textes, quelque chose qui pourra être distribué, quelque chose dont les étudiants auront connaissance à un moment donné.

Au moment d'ouvrir ce colloque, je voudrais être très rapide, je vais dire deux choses. D'abord, je suis très émue. Je remercie Jean-François Sirinelli qui m'a proposé la présidence. Ce n'est pas parce que j'aime les présidences, mais c'est parce que, compte tenu de l'admiration fantastique que je portais à Jean Touchard, de l'affection et de la peine, du sentiment de perte que j'éprouve depuis trente ans, c'est pour moi un moment extraordinairement important. Merci.

Je regarde cette salle et je ne vois que les visages, essentiellement les visages de ceux, à quelques exceptions près, qui ont entouré Jean Touchard. Je nous revois tous, les uns et les autres, autour de lui à divers moments. Ce que je voudrais vous demander avant que ce colloque ne s'ouvre, c'est de bien vous souvenir que ce n'est pas une réunion d'anciens combattants. Ce n'était pas le genre de Jean Touchard. Cela n'est pas une réunion de la nostalgie. C'est une réunion où Jean Touchard est là, avec nous, où l'esprit de Jean Touchard souffle. C'est cela Jean Touchard. Cela n'est jamais ni le passé, ni l'oubli, il n'en est pas question, ni même le chagrin, cela ne convient pas. Mais, non, véritablement, nous parlerons de Jean Touchard aujourd'hui, nous allons parler de lui, comme s'il était là. C'est lui qui animera cette journée.

Il y a des absents, il y a des présents. Permettez-moi de dire une seconde que je vois là, d'abord, ses deux lieutenants, Janine Bourdin, Louis Bodin, ceux qui l'ont toujours entouré de près. Quand je suis arrivée dans cette maison en 1960, la première personne que j'ai vue s'appelait Janine Bourdin ; et Jean Touchard m'a dit : « Vous voyez Janine ? Eh bien, si vous avez à me dire

quelque chose, parlez-en à Janine ». Nous savons tous le rôle que l'un et l'autre ont joué auprès de lui. Ils sont ceux qui ont aidé, qui ont été vraiment des fondateurs de toutes les entreprises que Jean Touchard lançait. Vous avez dit justement que le CERI avait été créé avant, mais quand on travaillait au CERI et quand on travaillait à la Fondation mais qu'on était au CERI, il y avait trois hommes : lui, Jean Meyriat, qui est ici présent, qui a été véritablement l'âme du CERI et puis un grand absent, Jean-Baptiste Duroselle qu'il importe de nommer, qui a joué un rôle considérable, qui a été aussi un des animateurs de cette maison et puis Alfred Grosser, René Rémond et tous les autres…

Je ne suis pas là pour citer des noms ; je voudrais dire tout simplement que ce que Jean Touchard a fait d'essentiel – je reviendrai sur son action. Je parlerai dans un instant de « mon » Jean Touchard – mais ce qu'il a su faire, c'est véritablement de s'entourer, d'être avec. Tous ensemble, vous avez fait cette maison. Je regarde Jean Meyriat, parce que je sais à quel point il a été non seulement le compagnon de travail, mais aussi le compagnon d'études de Jean Touchard et de Jean-Baptiste Duroselle. Il y a là un passé qui est à l'origine du présent et de l'avenir de cette maison, et je crois que de cela aussi nous devrons tous nous souvenir.

Je ne veux pas monopoliser la parole parce que je l'aurai dans un petit moment. Je vous dis juste un mot sur le déroulement de cette matinée. Il y a, vous le savez par le programme, une matinée découpée en trois séquences : le secrétaire général de la Fondation, l'homme de la recherche collective et l'enseignant. Trois intervenants chaque fois sur un pied d'inégalité : le premier a droit à vingt-cinq minutes de temps de paroles, cher René Rémond vous allez avoir ce privilège tout de suite, les deux autres dans chaque séquence ont droit à dix minutes, ou onze-douze, pas plus. Ils me pardonneront d'être odieuse avec eux, en sachant que je vais essayer d'être odieuse avec moi aussi pour respecter ces dix minutes.

Je crois que le problème n'est d'ailleurs pas celui des temps de parole. Le problème est véritablement celui de la qualité de notre témoignage et, une fois encore, c'est un témoignage de vie, c'est un témoignage de la continuité de cette maison, et pas du tout du passé. Merci de vous en souvenir tout au long de cette journée. Cher René Rémond, nous vous attendons. Merci.

Témoignages et hommages

Le secrétaire général de la FNSP

René Rémond

Madame la Secrétaire perpétuelle et chère Hélène, merci de ce que vous venez de dire. Nous partageons votre émotion et il faut essayer de la surmonter ou de la maîtriser.

En 1954, Jean Touchard accède à la fonction de secrétaire général de la Fondation nationale des sciences politiques, il a alors 35 ans, je devrais dire il n'a « que » 35 ans. Il le restera jusqu'à sa mort prématurée aux premiers jours de juillet 1971, et la blessure qui s'est ouverte alors pour tous ses amis n'est pas refermée aujourd'hui. Il l'a ainsi été dix-sept années, dix-sept années décisives pour l'institution, et qui ont marqué profondément, durablement, la Fondation. Trente ans plus tard, non seulement le souvenir de Jean Touchard ne s'est pas effacé, mais nous sommes aujourd'hui encore tributaires, héritiers, de ses initiatives et de ses intuitions. Son nom, sa mémoire, restent inséparables de l'institution et reviennent périodiquement à notre pensée.

Dans quelques jours, quand j'installerai le Conseil renouvelé de la Fondation nationale des sciences politiques, j'évoquerai sa mémoire et son rôle. Étant le premier à intervenir, après l'Administrateur en exercice de la Fondation, c'est à énoncer les principaux axes de son activité que je m'emploierai et à mettre en évidence leur cohérence, leur profonde unité, qui procédait d'une vision d'ensemble. Et si les nécessités de l'exposition et les contraintes du discours m'obligent à énumérer successivement, n'allons pas perdre de vue que tout cela était pensé ensemble, entrepris et réalisé dans la simultanéité.

Puisque ici la plupart d'entre nous interviennent autant comme témoins que comme analystes, qu'on me permette un mot sur nos relations personnelles, je crois que ce n'est pas tout à fait étranger au sujet que j'ai la responsabilité de traiter. Nous nous étions connus, Jean et moi, en hypokhâgne à Condorcet, où il était avec Michel de Boissieu. Pour peu de temps, puisqu'il est parti pour une khâgne de la rive gauche. Bien lui en a pris puisqu'il est entré à la rue d'Ulm en 1938. Michel de Boissieu l'a rejoint en 1939. Nous ne nous étions pas perdus de vue, mais nous n'avions plus d'occasion de travailler ensemble. La captivité nous a évidemment séparés. À son retour, assez vite, il est parti en Argentine et aux Relations culturelles.

Nos relations s'étaient donc espacées. C'est lui qui a pris l'initiative de les rétablir et la circonstance est claire, là j'apporte un témoignage qui éclaire son rôle. Un jour de 1954 que je ne saurais dater, à la fin du printemps ou à la fin de l'été – il était désigné mais n'avait pas encore pris ses fonctions de secrétaire général –, il m'a invité à déjeuner, je me souviens bien du lieu, c'était un restaurant place du Palais Bourbon, pour m'annoncer qu'il allait être secrétaire général de la Fondation et il m'a exposé l'ensemble de ses projets, en particulier son intention de créer un enseignement de recherche. Donc, en 1954, il m'a demandé si j'étais partant. Je lui ai donné mon accord et, de ce jour jusqu'à sa mort, c'est presque journellement que j'ai été associé, sinon à la réalisation, du moins assez largement à la conception de ses projets, un peu moins à partir de 1968, Nanterre m'ayant alors assez accaparé. Si j'évoque cette circonstance, vous l'aurez compris, c'est parce qu'elle m'autorise à dire que, avant même de prendre ses fonctions, Jean avait déjà en tête une stratégie d'ensemble.

On l'a rappelé très justement, la Fondation n'était pas une table rase. Elle avait huit ans d'existence depuis l'ordonnance constitutive du 9 octobre 1945, très rapidement suivie de la mise en place du Conseil aux premiers jours de 1946. Deux Secrétaires généraux s'étaient succédé : François Goguel quelques mois, et surtout Jean Meynaud, qui avaient contribué à donner à la Fondation son identité et à imprimer une impulsion assez décisive. La documentation, depuis 1945, sous la direction de Jean Meyriat, s'était beaucoup développée. Des publications existaient (les premiers *Cahiers de la Fondation* ont paru en 1946, la *Revue française de science politique* dès 1951), un centre de recherche, le Centre d'études des relations internationales, car telle était alors

sa dénomination, créé par Jean-Baptiste Duroselle et Jean Meyriat – une génération ! les mêmes promotions de normaliens 1938, 39, 40 –. Il s'était déjà tenu aussi quelques colloques, il y en avait eu un sur les partis politiques ; l'Association française de science politique existait déjà.

Jean Touchard va développer tout cela, en relation étroite, et dans une relation singulière, avec Jacques Chapsal, relation faite d'estime réciproque, mais aussi souvent conflictuelle, car les perspectives n'étaient pas exactement les mêmes chez les deux hommes, ni d'ailleurs avec les deux présidents successifs de la Fondation, André Siegfried et Pierre Renouvin. Jean Touchard arrivait avec une expérience de l'administration et une vision stratégique. Il avait perçu qu'à côté de l'enseignement, et en lien étroit avec l'enseignement, l'existence de la Fondation, son statut, le fait même que la gestion de l'établissement d'enseignement soit confiée à la Fondation, offraient de grandes possibilités. Il faut rappeler qu'à l'époque il n'y avait pas d'université pluridisciplinaire, que la rue Saint-Guillaume était un des rares lieux où se pratiquait une pluridisciplinarité, où se rencontraient des enseignants qui, autrement, n'auraient jamais eu l'occasion de travailler ensemble, et que s'y retrouvaient juristes et historiens, géographes, sociologues et économistes. Il n'y avait pas d'université véritablement pluridisciplinaire, et les facultés n'avaient aucune autonomie pédagogique. Alors que la Fondation, par son statut de droit privé, par l'ordonnance qui lui assignait des missions – puisqu'elle avait pour missions de développer, de promouvoir, l'enseignement et la recherche dans l'ensemble des sciences politiques, économiques et sociales, en France et à l'étranger – avait à la fois une obligation de résultat et en même temps de grandes possibilités. Il y avait une autonomie, il y avait là une occasion, et je crois que Jean Touchard l'avait fort bien perçu et qu'il était désireux, en particulier, d'accentuer la mission recherche et enseignement. Ceux qui ont vécu ces années-là se souviennent de l'attente anxieuse de la délibération du Conseil d'administration de la Fondation pour donner un successeur à André Siegfried : la candidature de Jean Touchard avait beaucoup fait pour persuader Pierre Renouvin de se porter candidat et le Conseil de la Fondation eut à choisir entre Wilfrid Baumgartner et Pierre Renouvin. À tort ou à raison, ce choix prenait une signification. Baumgartner, c'était le prolongement de l'ancienne École libre, c'était l'accent mis sur la haute fonction publique ; Pierre Renouvin, c'était la possibilité d'évoluer, c'était symboliquement le travail avec les Universités.

Premier axe chronologiquement, et même qui est un peu le centre de tout, c'est l'idée de prolonger les enseignements, qui n'étaient jusqu'alors que de premier et second cycles, par un enseignement de troisième cycle. Il s'agissait de doter Sciences Po d'un enseignement ouvrant à la recherche, à la fois dans la perspective d'un enseignement plénier mais aussi en privilégiant la recherche en rapport avec la science politique, dont la Fondation se trouvait en quelque sorte la tutrice, puisque ce n'était pas dans les Facultés des lettres et sciences humaines, ni dans celles de droit et des sciences économiques qu'elle pouvait espérer se développer, au moins dans un premier temps. Donc un enseignement d'initiation à la recherche, centré sur la science politique. Avec la conception, on aura sûrement l'occasion d'en reparler au cours de la journée, avec l'idée que Jean se faisait de la science politique, c'est-à-dire d'une discipline carrefour, définie par son objet, dont la spécificité était certes faite par la politique, mais qui appelait convergences et collaborations avec toutes sortes d'autres disciplines : histoire, sociologie, droit et d'autres encore. D'où l'idée d'un enseignement de troisième cycle. Il n'en existait pas à l'époque, ni dans les facultés des lettres et sciences humaines, ni dans les facultés de droit et des sciences économiques. Il y en avait quelques-uns dans les sciences. Gaston Berger, alors Directeur général des enseignements supérieurs, songeait à les créer et à les implanter aussi dans les facultés des lettres et sciences humaines. Jean Touchard a pris les devants. C'est un des nombreux exemples, en fait, où Sciences Po a anticipé. Le troisième cycle de science politique a été le premier troisième cycle en France dans le domaine des sciences sociales et des sciences humaines. Jean Touchard en avait eu l'idée dès avant de prendre ses fonctions, puisque c'est pour cela qu'il avait pris contact avec moi. Et à y repenser d'ailleurs, les choses sont allées, lorsqu'on songe à la lenteur des procédures administratives, relativement vite. Il avait espéré le mettre en place pour la rentrée d'octobre 1955. Il n'a pas pu, et c'est seulement en octobre 1956 que se fit la rentrée, c'est-à-dire deux ans à peine après sa prise de fonction. Ainsi a démarré « le » troisième cycle, qui est la préfiguration d'époque de nos écoles doctorales, et qui impliquait de ce fait des enseignants permanents. C'était la première fois. Jusque là, la rue Saint-Guillaume n'avait jamais fonctionné qu'avec des enseignants vacataires et donc la création de deux directions d'études et de recherche, c'était une nouveauté. C'est le point de départ de la constitution d'un corps enseignant permanent, qui aujourd'hui compte plus d'une soixantaine de titulaires : deux directeurs

d'études à temps plein, deux directeurs cumulants. Nous avions tous moins de quarante ans. Et le plus jeune d'entre nous, Alfred Grosser, n'en avait encore que 31 ou 32. La première rentrée s'est faite en octobre 1956 sous la présidence de celui que Jean Touchard avait choisi pour être le Président du Comité scientifique, Gabriel Lebras, et ce comité scientifique a bien fonctionné. Il y avait Pierre Renouvin, le doyen Trotabas, Jean Stoetzel, dans une constellation qui montre la variété des disciplines.

Alors ce troisième cycle, je ne m'y attarde pas davantage, avec sa colonne vertébrale, c'est-à-dire le séminaire général qui, tous les mercredis, réunissait l'ensemble avec Jean Touchard, nous-mêmes et les invités, séminaire sur lequel se sont greffés progressivement des séminaires particuliers, notamment les trois séminaires qui ont un temps porté le nom de cet ami américain qui en avait suggéré l'idée, Roy Macridis. On aura l'occasion d'en reparler, notamment à propos du séminaire sur l'esprit des années trente. Ce troisième cycle, très rapidement, a produit des thèses, formé des chercheurs. À l'époque, Sciences Po n'était pas habilité à délivrer le doctorat. Il a donc fallut obtenir cette habilitation, et c'est Jean Touchard qui l'a négociée et qui a obtenu la sympathie, la complaisance, des deux facultés de la Sorbonne et du Panthéon, de même que l'amitié de Pierre Renouvin et du doyen Juliot de La Morandière. Et les soutenances se passaient ou à la Sorbonne ou au Panthéon, et associaient de nombreux professeurs et puis, progressivement, Jean en a attiré d'autres et a fait venir Georges Lavau.

Premier axe donc : la création d'un enseignement d'initiation à la recherche, formant des chercheurs, produisant. Second axe, je le mentionne rapidement, développer la recherche collective, c'est-à-dire susciter des centres de recherches, on en reparlera ; et à côté du CERI, (on aura l'occasion de dire ce qu'il a fait pour le CERI en accord avec ses directeurs) l'apparition du CEVIPOF. Ces centres offraient des débouchés à une génération de jeunes chercheurs. On imagine tout ce qu'il a fallu d'ingéniosité, de persévérance, pour obtenir des créations de postes par le Ministère et par le CNRS, et les longues batailles auxquelles nous avons été associés, dans les délibérations des comités scientifiques du CNRS, avec les juristes, les administratifs et les criminologues, pour obtenir des postes pour nos promotions. L'ensemble ainsi constitué par les enseignants et les jeunes chercheurs a rapidement acquis une réputation, une expertise. Dès 1958, les grands médias, la presse

écrite, la radio, la télévision sollicitent les chercheurs de la Fondation. Alfred s'en souvient, nous avons couvert les élections de novembre 1958. Nous avons été les premiers, les pionniers. On s'est tourné vers la Fondation, notamment dans le domaine de la sociologie électorale, qui était assurément une spécialité, un des fleurons de la science politique française, et qui donna lieu à de grandes publications. La première consultation électorale qui a fait l'objet d'une publication de ce genre, ce sont les élections du 2 janvier 1956, c'est-à-dire moins d'un an et demi après la prise de fonction de Jean Touchard. La rapidité avec laquelle cela se mettait en place avait d'ailleurs donné lieu à une émission de radio qui avait été peu appréciée par le Gouvernement, et avait même entraîné, pour le journaliste qui avait eu l'imprudence de consulter des experts, une rétrogradation à la Radio française. Il y eut ensuite toutes les grandes consultations de la Cinquième République et les sujets les plus actuels et les plus brûlants. C'est Jean Touchard qui lance Stanley Hoffmann dans la publication d'un *Cahier de la Fondation* sur le mouvement Poujade, sur le moment même en fait, en pleine actualité, faisant la démonstration de la possibilité d'une étude scientifique des faits politiques les plus controversés et les plus passionnels. Cet intérêt accordé en priorité et de façon privilégiée à la science politique peut s'expliquer en raison des circonstances qui faisaient que c'est la Fondation qui a été le berceau d'une école de science politique française, en accord étroit avec l'Association française de science politique.

Il faudrait aussi évoquer toute la politique internationale. Serge Hurtig est là pour l'évoquer, avec la participation de la Fondation à la constitution de l'Association internationale de science politique, notre présence à tous les congrès et toutes les rencontres. Mais cette attention, Jean la portait à d'autres disciplines, en particulier à l'histoire. Si en fait nous avons pu faire tomber le tabou qui pesait sur une histoire contemporaine, c'est grâce à son aide, notamment pour les grands colloques, à l'organisation et à l'animation desquels il a pris une part déterminante : le grand colloque de 1965 sur le gouvernement Léon Blum, le colloque de 1970 sur le gouvernement de Vichy ont été des moments mémorables, qui représentaient des avancées et des percées. C'étaient les premiers du genre, cette méthode n'avait jamais été pratiquée. Alors, par la suite, elle a fait école et maintenant elle s'est banalisée et s'est multipliée : on ne compterait plus les colloques qui s'en inspirent. Mais c'est rue Saint-Guillaume que la première expérience a été faite et que les risques ont été pris. Jean s'intéressait aussi à la sociologie, combien de

jeunes chercheurs, comme Henri Mendras ou Georges Balandier, lui doivent en fait d'avoir pu publier leurs travaux et leur thèse.

Troisième axe : l'éditeur et le rédacteur en chef. Citons la *Revue française de science politique*. En fait, que d'articles il a suscité, sans compter le soin qu'il y a apporté, relisant tout. Il a fait de cette revue, à l'époque, une revue de grand intérêt, d'intérêt général, qui n'était pas indigne d'attention pour les scientifiques, mais que pouvaient lire aussi des gens qui n'étaient pas des initiés ou des spécialistes. Parlons aussi des *Cahiers de la Fondation*, les dizaines de *Cahiers*, et il n'en est pas un seul qu'il n'ait pas lu et corrigé de bout en bout. Le soin et le temps qu'il y a consacrés, il les prenait au détriment de son œuvre personnelle. Béranger attendait, parce qu'il fallait corriger les travaux des jeunes chercheurs, ou même redresser le style de professeurs plus réputés ou plus avancés.

Il avait aussi très fort le sens de la dimension nationale de la Fondation : elle n'était pas seulement parisienne, elle n'avait pas seulement la charge de l'Institut d'études politiques de Paris. Il établit des liens personnels avec certains des Instituts de province – un peu Strasbourg, davantage Bordeaux et Grenoble – rapports plus tard institutionnalisés. Il a pris une part importante à la négociation avec les pouvoirs publics en 1967, lorsque le gouvernement, désireux d'accentuer la décentralisation, décida d'appliquer aux Instituts d'études politiques de Bordeaux et de Grenoble la notion d'équilibre, mais l'aide qui leur sera donnée passera par la Fondation. De ce temps là, date la présence à Bordeaux et à Grenoble d'une quarantaine de chercheurs et de documentalistes de la Fondation. Dans ce domaine encore, les rapports se sont beaucoup développés, une communauté, depuis une vingtaine d'années, a pu se constituer. Mais il en a eu l'intuition et il en a posé les fondements.

Donc, dans des domaines différents, avec une grande unité d'inspiration, il a l'idée de faire de la Fondation une Fondation nationale. À cette époque là, on n'envisageait pas encore que l'établissement d'enseignement puisse devenir une université de plein exercice. C'est seulement en 1974 que nous avons gagné et obtenu la collation des grades et que désormais, dès 1971 d'ailleurs, le directeur de l'Institut siège à la Conférence des présidents d'universités. Mais dès le début, il a voulu faire de la Fondation un pôle majeur de la recherche dans l'ensemble des sciences sociales et humaines.

J'ai rappelé les objectifs qui étaient les siens, insisté sur les résultats. Mais cette intervention serait incomplète si je n'insistais sur l'inlassable activité que cela lui a demandé. À la fois pour convaincre quelquefois Jacques Chapsal, et surtout pour obtenir les moyens, le financement, les postes. Il était servi assurément par son expérience administrative, ses relations nombreuses, en fait, mais ce que cet exposé trop bref ne saurait restituer, c'est l'évocation de la personne, sa disponibilité. Son bureau était un lieu de rencontre et de passage pour nous, qui dans ce temps là y étions tous les jours. Il n'y avait pas une journée où nous ne frappions à sa porte. Que de connaissances nous avons faites, que de personnalités nous avons rencontrées, qui lui rendaient visite. Beaucoup, enseignant à l'étranger, passaient rue Saint-Guillaume et venaient voir Jean Touchard, lui-même les sollicitait. Mais surtout, aujourd'hui nous allons en témoigner, il y avait sa capacité à susciter des amitiés et des dévouements. Cette réussite incontestable, ces dix-sept années qui ont profondément marqué l'institution, cette réussite est l'effet de son imagination, c'est vrai, de son intuition, de sa lucidité, mais aussi de sa capacité à convaincre, de son désintéressement, de son abnégation, de sa générosité. Je crois qu'il était cela : la chaleur du contact, la simplicité, le très grand désintéressement, la générosité.

Hélène Carrère d'Encausse

Merci cher René, car vous avez tout dit. On pourrait après cela se taire. Vous avez dit ce qu'a fait Jean Touchard, ce qu'il a voulu, ce qu'il a inspiré et vous avez terminé en disant ce qu'il était, quelle sorte d'homme c'était, ce qui explique d'ailleurs que toute l'entreprise était tellement extraordinaire et tellement réussie. Je voudrais juste dire à la salle que chacun aura la possibilité tout à l'heure d'intervenir pour poser des questions, autant qu'il le voudra. Nous sommes convenus avec Jean-François Sirinelli que le plus sage était que pour chaque séquence, les trois exposés de chaque séquence, les orateurs s'expriment, puis que l'on garde un petit quart d'heure pour qu'il puisse y avoir un dialogue, pour ceux qui ont quelque chose à ajouter. Parce que ce ne sont pas de simples auditeurs qui sont là, ce sont d'autres, mais autant, de témoins, donc chacun peut avoir quelque chose à ajouter. Vous disposerez

donc après trois exposés, à chaque fois, d'un quart d'heure. René vous restez là, Serge Hurtig, à vous. Ce qu'il y a d'agréable pour le Président de séance, c'est qu'il n'a pas besoin de présenter qui que ce soit. Tout le monde sait qui est qui, notre vie a été commune, voilà.

Serge Hurtig

Plutôt difficile de succéder à René Rémond pour parler de son ami Jean Touchard. Je serai plus bref que lui car le temps qui m'est imparti n'est pas considérable et je serai beaucoup plus sec et moins talentueux. Je vous prie de m'en excuser.

À l'été de 1954, comme l'a rappelé René Rémond, Jean Touchard succède à Jean Meynaud comme secrétaire général de la Fondation ; il prend ses fonctions en septembre, sans véritable passation de pouvoirs, car Meynaud, mécontent de la lenteur avec laquelle il pouvait réaliser ses projets, était parti en claquant la porte, et ceux qui l'on connu, je me tourne vers Alain ou vers Jean Meyriat, savent qu'il pouvait le faire bruyamment. J'étais depuis trois ans un des collaborateurs de Jean Meyriat, directeur des Services de Documentation, et accessoirement de Jean Meynaud – et Touchard, maître de conférence à l'IEP, était un usager assidu du Centre de Documentation. Nous y évoquions parfois, dès l'hiver 1951-1952, nos souvenirs de Buenos Aires, où il avait passé un an en 1946 comme professeur à l'Institut français et où j'avais été lycéen de 1942 à 1946. Pour cette raison fortuite, mais aussi parce que le personnel « de la direction » représentait alors à Sciences Po moins de dix personnes, j'ai été amené, comme surtout Jean Meyriat, à l'aider à comprendre une maison fortement marquée par son prédécesseur, et à devenir son proche collaborateur, bientôt rejoint par Janine Bourdin, qui sera jusqu'à la fin son assistante, et par Louis Bodin, à qui il confiera la responsabilité d'un « Bureau des publications » ainsi que par deux secrétaires auxquelles il accordera toute sa confiance, Thérèse Tournier et Brigitte Rooy. Thérèse Tournier est là, Brigitte aussi, et j'en suis très heureux. Il m'a souvent appelé à travailler auprès de lui pendant ses dix-sept années de présence rue Saint-Guillaume, et je lui ai succédé. À l'égard des jeunes dont il aimait

s'entourer – il était mon aîné de huit ans, mais je l'ai toujours appelé « Monsieur » – il éprouvait des sentiments à la fois fraternels et paternels. Mais vous attendez de moi un témoignage, et non l'évocation de mes dettes à son égard. Je dirai seulement que, pendant ces cinquante ans, son regard perçant et l'éclat de son sourire ne m'ont jamais quitté.

Aussi dynamique que Jean Meynaud, mais plus diplomate – il venait après tout de la Direction des Relations culturelles – Jean Touchard est merveilleusement complémentaire de Jacques Chapsal, qui l'a choisi sans hésitation. Le monde de « Monsieur Chapsal », docteur en droit, c'est le droit – jamais la Fondation ne s'émancipera de son légalisme scrupuleux – la haute fonction publique, les cabinets ministériels ; celui de « Monsieur Touchard », normalien, c'est la littérature, l'histoire, le cinéma, l'université. Pas plus que Jean Meyriat, son ami, son camarade, Touchard n'a fait Sciences Po, et c'est sans doute une lacune, mais il y enseigne déjà avec brio, et il apprécie, comme l'a rappelé René Rémond, une institution très différente des facultés. Fidèle au projet de Meynaud, fort de l'appui de Jacques Chapsal, il a lui aussi l'ambition d'implanter solidement, dans un établissement alors encore tiraillé entre la culture générale et la préparation aux concours administratifs, des activités de réflexion et de recherche, de formation approfondie, de publication et de documentation, qui en fassent une sorte de petite université de sciences sociales, meilleure et plus complète que toute autre.

Au CERI, déjà créé par Jean Meynaud avec l'aide de Jean-Baptiste Duroselle et de Jean Meyriat, René Rémond l'a dit, succède bientôt le CEVIPOF, dont Touchard assure lui-même la direction avec François Goguel. Le Bureau des publications – les revues sont alors publiées par les Presses universitaires de France, les ouvrages par la Librairie Armand Colin, où travaille son ami Guy Desgranges – déborde d'activité. L'Association française de science politique, dont il est secrétaire général, comme Jean Meynaud avant lui, va de journées d'études en colloques, et tout cela est souvent publié. Alain Lancelot en sera l'assistant à partir de 1959. L'Association internationale de science politique porte en 1958 Jacques Chapsal à sa présidence, et tient à Paris en 1961 son septième Congrès. Touchard y est pour beaucoup. Jean Touchard a en effet appris à connaître la science politique telle qu'on la pratique en France, mais aussi ailleurs, et à vouloir la transformer. Il participe de manière

décisive, avec son équipe, à la transformation de la Section générale de l'IEP en Section Politique et Sociale, et y enseigne. Il crée surtout à la Fondation – elle est nationale, René Rémond l'a rappelé, et cela ne constitue donc pas un précédent dangereux – le Cycle supérieur d'études politiques, premier troisième cycle en France dans les sciences humaines et sociales, embryon de la future École doctorale. Les premiers directeurs d'études en sont, outre lui-même, ses amis Jean-Baptiste Duroselle, Maurice Duverger, Alfred Grosser et René Rémond. Quelques années plus tard, les premières thèses sont soutenues – à la Sorbonne et au Panthéon, car l'IEP ne peut pas délivrer de doctorat. Et Jean Touchard agira, avec l'aide de Georges Vedel et d'André Mathiot, et avec le soutien de son très proche ami, Jean Sirinelli, devenu Directeur des Enseignements supérieurs, pour obtenir la création d'une agrégation de science politique, qui verra le jour un an après sa mort.

Activités débordantes, activités écrasantes aussi, car Jean Touchard fait tout, ou presque, comme Jean Meynaud, même si ses collaborateurs, peu nombreux, portent chacun de multiples casquettes. La *Revue française de science politique*, les publications, la direction du CEVIPOF, les candidatures aux postes de chercheurs, les travaux des chercheurs recrutés, la gestion du personnel, rien n'échappe à son attention vigilante et minutieuse. Il est néanmoins extraordinairement disponible et chaleureux, tout comme Madame Touchard, qui nous accueille par dizaines dans leur appartement biscornu de la rue des Beaux-Arts. Outre ses cours à l'IEP, sur les rapports entre littérature et politique et sur le mouvement des idées, il se consacre corps et âme au Troisième Cycle, dont la marche quotidienne est assurée par Janine Bourdin, puis par Françoise Kempf, et tout lui réussit. Il est sans doute servi – Sciences Po est servi – par le puissant mouvement d'expansion de l'enseignement supérieur des années 1960 : en quelques années, Sciences Po double d'effectifs et de surface, et nous obtenons, c'est extraordinaire, entre dix et quinze emplois nouveaux tous les ans. Dans ses « moments libres », comme il le disait, cet homme qui joue au tennis, qui va au cinéma au moins une fois par semaine, et dont le *Thémis* sur l'histoire des idées politiques formera des générations d'étudiants, qui dirige une collection chez Armand Colin, achève sa monumentale thèse sur *La Gloire de Béranger* et sa thèse complémentaire sur son ancêtre Louis Rousseau, à la fois saint-simonien et chrétien social – un peu comme lui-même. Docteur ès lettres, nommé

professeur des universités, Touchard est aimé et admiré ; il n'a que des amis et il a des disciples.

Pendant la tempête de mai et juin 1968, Jean Touchard anime, avec René Henry-Gréard, secrétaire général de l'IEP, la petite équipe qui assure jour et nuit la présence indispensable à la sécurité et au fonctionnement des services de Sciences Po occupé par les étudiants et devenu « base rouge ». Il fait preuve d'un sens du dialogue, d'un pouvoir de conviction, d'un courage à la fois moral et physique exceptionnels et qui sont pour beaucoup dans le résultat : des projets de réforme raisonnables, adoptés par une Commission paritaire dans laquelle ont siégé plusieurs de ceux qui sont aujourd'hui parmi nous, et dont Alfred Grosser a été le Président enseignant. La dualité Fondation-Institut, garante de l'autonomie et du bon fonctionnement de Sciences Po, a été non seulement préservée mais consolidée, et, dès janvier 1969, un décret, le premier, érige l'IEP de Paris, qui était depuis 1945 institut d'université, en établissement indépendant des universités. Résultat quelque peu inattendu, et qui doit beaucoup à l'action de Touchard, comme le dit Jacques Chapsal dans le bel hommage qu'il lui a rendu à l'automne 1971 dans le *Bulletin des Anciens Élèves de la Rue Saint-Guillaume*, et dont le texte mériterait d'être à nouveau diffusé.

Et pourtant, Jean Touchard ne s'est jamais totalement remis de l'épreuve intellectuelle et affective de ces deux mois de tourmente. Comme beaucoup de ceux qui avaient vécu la tempête, il a cherché à la comprendre : son dernier article, écrit en collaboration avec Philippe Bénéton et publié en 1970 dans la *Revue française de science politique*, porte sur les interprétations de Mai 1968. Mais il avait aussi subi un choc émotif très fort, et eu le sentiment que certains, parmi ceux qu'il estimait et qu'il aimait, avaient été emportés par le vent. Il savait certes que les revendications de certaines catégories du personnel de la Fondation – un statut, une carrière balisée, des commissions paritaires, une représentation au Conseil d'administration de la Fondation – n'étaient ni totalement déraisonnables ni véritablement dirigées contre lui ; mais il abhorrait la phraséologie pseudo-révolutionnaire, et il en souffrait. Tout au long de la tempête, et après la tempête, nous avons été quelques-uns à chercher à recoller les morceaux, sans vraiment y parvenir.

Nous avons néanmoins réussi à persuader Jean Touchard d'accélérer et d'accentuer le mouvement de décentralisation administrative qu'il avait lui-même lancé, et de confier à un plus grand nombre de collaborateurs davantage de véritables responsabilités. Il l'a fait, mais plutôt à contrecœur, car il se sentait lui-même responsable de tout, et parce que toute délégation lui apparaissait comme un renoncement. C'est pourtant alors qu'Alain Lancelot est devenu secrétaire général de l'Association française de science politique, et Georges Lavau, avec encore François Goguel, directeur du CEVIPOF ; Alfred Grosser avait déjà pris la direction du Troisième Cycle.

En butte, pensait-il, à des assauts injustes, Jean Touchard se heurtait aussi à des forces conservatrices, notamment au sein du Conseil de la Fondation, qu'il ne portait pas dans son cœur, et où certains le soupçonnaient de sympathies gauchistes. Sa fougue, son impatience, sa maladresse parfois, ont alors indisposé Jacques Chapsal, qui commençait toujours par opposer un refus aux projets naissants et encore imprécis, et que Jean Touchard désespérait de pouvoir convaincre. Les deux hommes se sont éloignés l'un de l'autre, et au printemps 1971, la porte de communication entre leurs bureaux ne s'ouvrait plus guère. J'ai vu, avec épouvante, se reproduire la situation que j'avais vécue douloureusement, comme Jean Meyriat, dix-sept ans plus tôt à la fin du mandat de Jean Meynaud. Jean Touchard disait alors à ses proches qu'il souhaitait quitter Sciences Po. Il n'a pas eu le temps de le faire. Son décès est survenu le 1er juillet. Il avait 52 ans. C'était un seigneur.

Appelé à l'automne à lui succéder, j'ai occupé son bureau pendant vingt-cinq ans. Je n'aurai pas l'outrecuidance de parler longuement de cette période. Je tiens néanmoins à dire que, comme l'ont voulu François Goguel puis René Rémond, Présidents de la Fondation, Jacques Chapsal puis Michel Gentot et Alain Lancelot, administrateurs de la Fondation et directeurs de l'IEP, et avec leur soutien, j'ai cherché à mener à bien la tâche engagée par mes prédécesseurs. J'espère que dans le domaine de la recherche, de la documentation, des publications, de l'enseignement des sciences sociales, de la gestion, du statut de l'IEP devenu « grand établissement », des relations avec les IEP de province, ils n'auraient pas trop désapprouvé le résultat obtenu. Je me suis aussi efforcé d'accentuer la délégation des responsabilités, et de ne pas trop céder à la tentation naturelle de vouloir tout faire ou régir moi-même : la *Revue française de science politique* a ainsi eu un directeur,

Georges Lavau, autre que le secrétaire général de la Fondation, et le Service des Publications a trouvé son autonomie sous la forme des Presses de la Fondation, confiées à Louis Bodin puis à Bertrand Badie ; le CERI a eu un directeur à temps plein, lorsque Guy Hermet a succédé à Jean Meyriat. On peut cependant estimer qu'au cours de ces années la Fondation n'a pas eu de politique scientifique et que sa gestion a été bureaucratique : il ne m'appartient pas d'en juger.

De l'action de Jean Touchard, que reste-t-il, et quel souvenir Sciences Po en garde-t-il ?

L'œuvre intellectuelle si importante de Jean Touchard fera l'objet de la deuxième demi-journée de ce colloque ; je n'en dirai donc rien, si ce n'est que pour ses collaborateurs, ses collègues et ses élèves, Touchard était incontestablement un « intellectuel », même s'il ne correspondait pas à certaines définitions du terme. Depuis dix ans, il n'y a plus à la Fondation de secrétaire général, mais de l'activité de Jean Touchard comme bâtisseur institutionnel il subsiste, me semble-t-il, un édifice imposant, et encore reconnaissable, malgré les extensions, les adaptations, les rénovations. Son souvenir est perpétué par une plaque apposée dans la salle de lecture de l'École doctorale, et ce colloque le commémore. Pour tous ceux qui l'ont bien connu, et dont aucun n'a pu l'oublier, il reste son regard et son sourire. Ouvrez le programme de notre colloque. À la page de droite, son beau visage d'intellectuel apparaît clairement. Refermez le programme : en première page, on ne voit plus guère que son regard et son sourire. Comme pour le chat du Cheshire d'*Alice au pays des merveilles*, un jour on ne distinguera plus que son sourire. Je pense que cela l'aurait enchanté.

Hélène Carrère d'Encausse

Merci, Serge, pour ce témoignage, auquel je me permettrai juste d'apporter un petit correctif. Vous avez, je dirais, sous-évalué la place que vous avez tenue. Permettez-moi de dire, puisque j'étais là, qu'il n'y a pas de raison de la sous-évaluer et que Jean Touchard aurait aimé son successeur.

René Rémond ayant véritablement esquissé un tableau grandiose de l'action de Jean Touchard et Serge Hurtig l'ayant complété, je vais dire, en ce qui me concerne, des choses extrêmement personnelles. Je vous l'ai dit tout à l'heure, je vais vous parler de « mon » Jean Touchard, en évoquant trois moments. Je pourrais parler toute la matinée, toute l'après-midi aussi et il y aurait des tas de moments à évoquer, mais j'en ai choisi trois. Et, avant de vous dire quelque chose sur ces trois moments, je voudrais ajouter que la France, nous le savons tous, est un pays admirable, mais c'est un pays qui a tout de même le défaut d'être effroyablement bureaucratique, avec un goût terrible pour l'uniformité : tout doit être mis au carré et c'est particulièrement patent pour l'université et la recherche. Et même s'il y a eu des réformes depuis 1968, l'université reste malade de ses tares, qui sont des tares françaises. Quant au CNRS, il a tout de même été conçu sur le modèle de la recherche soviétique, ce qui dit tout de ses vertus. En tout cas, c'est mon sentiment. Il serait temps de le corriger, car les Russes eux-mêmes ont fini par trouver que le modèle soviétique n'était pas si bon que cela. Il y a pourtant, dans ce pays où l'uniformité est à l'honneur, quelques lieux miraculeux, très, très peu, mais quelques lieux intellectuels qui sont le produit d'un miracle dont on ne peut très bien définir la source. Il se trouve que Jean Touchard vient de ces lieux miraculeux. Il vient de l'École normale supérieure, qui est, de fait, dans l'université française, quelque chose de totalement inintégrable, particulier, cela ne ressemble à rien d'autre. Et cela explique pourquoi, probablement, les « produits » de l'École normale supérieure sont des esprits si libres. La Fondation nationale des sciences politiques en est un autre. Elle ne ressemble pas, non plus, ni à l'université, ni au CNRS, et c'est un miracle. C'est un miracle parce que, non seulement il faut arriver à fonder cet esprit de liberté, je dirais à détacher cela de l'esprit bureaucratique, de l'esprit d'uniformité, mais il faut arriver à le perpétuer. Nous savons tous que l'ambition de l'État – nous avons d'ailleurs tous vécu cela, et, en 1968, à combien de moments – l'ambition de l'État, l'ambition de tous ceux qui se sentent les élites administratives et politiques du pays, c'est en général que tout rentre dans le moule. Je pense que Touchard, issu d'un de ces lieux miraculeux, a été un des acteurs privilégiés, précisément, de la perpétuation du miracle. Je crois que Jean Meynaud y a été pour quelque chose, il n'y a aucun doute là-dessus, et tous ceux qui ont travaillé autour de lui. Et j'ajouterai que ce qui a contribué au miracle, très curieusement, c'est que ces deux hommes, aussi opposés l'un à

l'autre que pouvaient l'être Jacques Chapsal – que je respecte profondément et dont la mémoire doit être rappelée ici aussi avec beaucoup de vénération – et Jean Touchard, étaient très complémentaires, avant d'en venir à la porte fermée, épisode qui nous a en effet tous traumatisés au-delà du chagrin. Cela nous a traumatisés parce que, d'abord, nous voyions très bien que cette porte fermée, Jean Touchard rêvait de la fermer définitivement derrière lui, et nous étions terrifiés par cette perspective. Mais, avant, tout de même, étant donné que précisément Jacques Chapsal incarnait cet esprit français, je dirais ce respect de l'État, ce respect de toutes les structures, de tout ce qui cadrait avec une certaine uniformité française, ces deux hommes ont coopéré pendant dix-sept ans, et au fond, je ne dirais pas tout en désapprouvant, tout en étant surpris plutôt, ou ému, par combien d'initiatives, combien de paroles, de Jean Touchard, eh bien Jacques Chapsal l'acceptait. Je crois que c'est sa grandeur d'ailleurs d'avoir su vivre cela. Car cela n'était pas lui ; Touchard, c'était tout le contraire de lui, et, en même temps, il l'a accepté, et c'est grâce à cela que la maison a tellement bien vécu. C'est donc aux deux hommes qu'il faut rendre hommage, car ce n'était facile ni pour l'un, ni pour l'autre, et si la fin a été, je dirais, un petit peu folklorique entre eux deux, c'est parce qu'il y avait une atmosphère devenue intolérable : 1968 a beaucoup ajouté aux tensions entre eux et certaines prises de position diverses et variées ont versé de l'huile sur un feu qui couvait. Mais néanmoins, il y a eu quinze ans extraordinaires.

Je voudrais maintenant évoquer trois « moments » qui viennent, tout simplement, de mon expérience personnelle. D'abord, je voudrais dire quelque chose sur son physique, sur sa forte personnalité physique. Serge Hurtig a dit « cette belle figure d'intellectuel », moi je dirais que la première fois que je l'ai vu, c'était en 1960, j'ai été fascinée, car au fond il me faisait penser à un saint du Moyen Âge. C'était exactement cela. Et il émanait de lui un rayonnement, car il rayonnait. C'est un mot qu'on emploie parfois à la légère – maintenant, quand les gens disparaissent, on dit souvent que cette personnalité était rayonnante – mais Touchard rayonnait vraiment, et son charisme tenait aussi à cela, à ce visage ascétique qui semblait venir du fond des âges, qui était français au-delà de tout, qui était vraiment ce que nous respectons tellement dans la tradition de notre pays.

Alors moi, je l'ai connu en 1960, c'est le premier moment. Jean Meyriat m'avait fait venir à la suite d'une conversation dans un train, avec quelqu'un

dont j'aimerais rappeler ici le souvenir, bien qu'il soit vivant, grâce au ciel. C'est un grand Américain, qui parlait russe, qui parlait chinois, Stuart Schram, et qui m'avait dit dans un train : « Écoutez ! Qu'est-ce que vous fichez dans la nature, venez à Sciences Po », puis il avait ajouté « Tout le monde vous attend ». Je me souviens qu'un jour je me suis retrouvée dans le bureau de Janine Bourdin, comme cela, je n'ai jamais demandé à aller à Sciences Po, mais je suis tombée dans le bureau de Janine Bourdin, qui m'a dit « Comme dit Touchard, il faut que vous veniez ici ». Puis, Jean Meyriat m'a reçue et je dois dire que l'on m'a fait confiance, alors que j'étais précisément une personne relativement peu recommandable selon les critères de cette maison. Je m'en suis d'ailleurs expliqué un jour avec Touchard. Je lui ai dit « Écoutez ! Vous êtes tous des normaliens ; dans cette maison, il y a les normaliens, les agrégés, enfin tout un monde qui correspond aux critères universitaires, alors que moi j'ai des diplômes, mais je n'ai pas passé d'agrégation, je n'ai pas fait l'École normale. Et je fais une thèse sur un sujet parfaitement folklorique ». Je m'intéressais au fin fond de l'Asie centrale au XIX^{e} siècle, et cela n'avait pas bonne presse à cette époque-là. Raymond Aron m'a dit un jour « C'est le genre de sujet qui intéresse les gens qui n'ont pas exactement les titres requis pour suivre une voix droite ». C'était très juste, quoique le sujet m'intéressait pour d'autres raisons. Alors, j'ai dit tout cela à Jean Touchard, et j'ai ajouté « Je suis la marginale intégrale ». Il a sourit et dit « Cette maison est faite pour cela. Elle est faite exactement pour ceux qui s'intéressent aux choses les plus étonnantes qui, probablement, peuvent sembler du "folklore" comme vous dites, mais c'est dans cette direction qu'il faut aller ». Et alors, – notons que ces propos auraient pu être tenus par Jean Meyriat et Jean-Baptiste Duroselle, parce que c'était une entreprise collective –, je lui ai dit « En plus, j'ai un défaut, moi je ne veux pas être une petite main ». Vous savez, c'était très arrogant, parce que j'avais publié quelques articles, mais je n'avais aucun titre à cette prétention. Je lui ai dit : « Je ne serai pas une petite main, je veux travailler de manière indépendante, avoir des responsabilités ». On est en 1960, à l'époque, quelles que soient les vertus de cette maison, elle était comme le reste effroyablement anti-féministe : les femmes étaient assistantes, elles « s'occupaient » (il y en a ici quelques-unes qui peuvent en témoigner), mais elles n'avaient pas de responsabilités. La seule femme dans cette maison qui exerçait un enseignement, qui, lui, était reconnu, c'était Suzanne Bastid, mais, en dehors de Suzanne Bastid, les femmes étaient des petites mains. Eh

bien, Jean Touchard m'a dit : « Vous avez raison, il n'est pas question que vous soyez assistante. Vous vous occuperez, Jean Meyriat m'a confié cela, de la partie soviétique de cette équipe, et Stuart Schram va se tourner encore davantage vers la Chine ». C'était révolutionnaire cette confiance faite à une femme, et je dois dire que toute ma vie ici, et c'est pour cela que j'y suis restée et que je ne suis pas allée ailleurs, a été précisément fondée sur le fait qu'on m'ait dit : « Oui, il n'y a aucune raison, les femmes ont leur place comme les autres ». Je tenais à le dire, parce qu'en 1960, cela ne se faisait guère. Mais ce que je retiens de cela, c'est tout de même cette curiosité intense de Jean Touchard pour ceux qui, justement, ne rentraient pas dans les cadres classiques, ceux qui, justement, ne conduisaient peut-être nulle part. Il ne savait pas, mais il avait le sentiment qu'il fallait élargir le sens de la recherche et faire confiance à ceux qui prétendaient que cela pouvait présenter un intérêt. Cela aussi n'était pas courant.

Second moment, au cours des années 1960, on m'a confié un enseignement ; je le dois d'ailleurs au doyen Vedel. Touchard et Jean Meyriat ont pensé qu'il fallait aussi que j'aie un séminaire, pour enseigner ces matières bizarres qui, en 1968, porteront des fruits : « Comment fait-on des révolutions ? ». J'ai dirigé pendant deux ou trois ans un séminaire sur les diverses manières de faire des révolutions. Et Jean Touchard, on a parlé de son goût du cinéma, Jean Touchard a eu une idée tout à fait prodigieuse – Nicole Racine qui est là s'en souvient – c'est que le cinéma était un moyen remarquable d'éclairer les enseignements. Cela aussi était révolutionnaire dans ces années-là. On allait chercher des films à la Cinémathèque sur la collectivisation en Union Soviétique, sur les Jeux olympiques de Berlin. On projetait cela aux étudiants. Cela montre son rapport avec les étudiants : les étudiants n'étaient pas censés, pour Jean Touchard, être assis derrière leur table à écouter le professeur. Il fallait aussi qu'on leur offre de manière vivante l'enseignement qu'on leur apportait, que les idées soient éclairées par différentes disciplines. Je dirais que nous avons vécu des moments prodigieux avec ces films que nous projetions, que l'on voyait peu dans les cinémathèques. Avec Nicole Racine et Michèle Cotta, nous allions, certains matins, dans un petit cinéma du XVI^{e} arrondissement (je me demandais toujours ce qu'on y projetait quand nous n'allions pas visionner ces films idéologiques ; nous avions le plus grand doute sur l'honnêteté de ces salles, ça nous amusait beaucoup). C'était une époque où on n'était pas encore aussi émancipé qu'à présent et de cela

combien nous avons discuté avec Jean Touchard, quels débats autour de ce qui pouvait précisément contribuer à élargir, je dirais, les champs de l'enseignement, à éclairer les disciplines par tout autre chose. Là aussi, cela apparaissait aux yeux des étudiants comme une révolution. Ce n'était pas des projections de petits documents, Jean Touchard faisait des commentaires ; je me souviens, dans cette salle de la rue de Rennes, sa haute silhouette se dressait, il commençait à expliquer avec une passion extraordinaire, parce que sa culture cinématographique était aussi étonnante que sa culture politique, et les étudiants étaient fascinés. Je dois dire qu'on avait là un spectacle combien plus vivant, combien plus bouleversant, que les amphithéâtre où ces jeunes gens – on est avant 1968 – étaient encore sagement en train de prendre des notes. Avec Jean Touchard, ils ne se contentaient pas de prendre des notes, ils vivaient ce qu'on leur enseignait, et cela a été pour eux une ouverture extraordinaire sur le monde.

Troisième moment, et j'en aurai fini, c'est 1968. 1968 a été évoqué largement par Serge Hurtig. Il a dit ce qu'était le petit groupe autour de Jean Touchard, qui était là, qui campait dans la maison pour que la maison tienne. J'ai le souvenir de Jean Touchard au cours de ces journées, qui étaient pour lui intolérables, parfaitement intolérables. Car, s'il y avait une chose qu'il détestait – cet homme était bon, généreux, ouvert à tout – mais il haïssait la médiocrité, et il haïssait les retournements de veste ou l'opportunisme, cela lui était intolérable. Et je le revois, je crois qu'il s'était blessé le dos au tennis, il était couché, on l'avait ramené à Paris, il était couché sur un lit de camp, nous l'entourions. Il était très compréhensif, il voulait comprendre, il était ouvert à tout le monde, mais en même temps son indignation éclatait devant ce qui lui paraissait sot, indignation parce qu'il se disait que c'était indigne de cette maison, que l'esprit qui soufflait ici ne pouvait pas supporter cela. Que cela se passe à l'extérieur, cela lui était égal, mais quand il voyait cela dans la maison qu'il aimait, alors il était dans un état de fureur noire. Ce qui ne l'a pas empêché de haranguer les étudiants. Cet homme, qui ne tenait pas debout, s'est levé de son lit pour haranguer les étudiants : « Allez passer vos examens, on vous comprend, on a tous été jeunes ». Il avait le courage de descendre dans la Péniche, de s'adresser à des étudiants excités. Car, s'il s'indignait contre ceux qui travaillaient avec lui quand il estimait qu'ils se laissaient aller, s'agissant des étudiants il ne s'indignait pas, il disait : « À leur âge, il faut les aider, il faut les rattraper comme on peut ». À ce moment-là, ces

heures étaient véritablement très difficiles à vivre ; ce qui était extraordinaire chez Jean Touchard, c'est qu'en même temps il poursuivait d'autres idées, d'autres projets. 1968, c'était aussi la Tchécoslovaquie, et Jean Touchard réfléchissait, il n'avait pas l'esprit obnubilé par ce qui se passait à Paris et dans quelques villes de France, il savait que le monde continuait à tourner et qu'il se passait bien des choses ailleurs. C'est aussi à ce moment là que j'avais eu l'idée, en raison de ce qui se passait en Tchécoslovaquie, que cela méritait qu'on ajoute aux formations de troisième cycle de cette maison, une formation centrée sur le monde communiste et ses évolutions. Dans la tourmente, alors qu'on avait vraiment le nez fixé sur l'événement, Jean Touchard m'a contactée et il m'a dit : « Allez-y, on avance, on met en route le projet ». Et cela aura été une de ses dernières batailles. Il y a eu, là aussi, du conservatisme dans cette maison, des oppositions, on a dit : « Non, tout de même, on est encore une fois dans le folklore et dans la marginalité ». Jean Touchard s'est battu. S'il y a aujourd'hui, s'il y a depuis vingt ans, un troisième cycle – je l'ai quitté je peux donc en dire le plus grand bien – s'il y a un troisième cycle qui a formé un nombre considérable de spécialistes des pays communistes, si les relations économiques avec le monde de l'Est sont peuplées par les anciens étudiants de ce cycle, si les ambassades sont peuplées par les anciens étudiants de ce cycle, c'est parce que Jean Touchard l'a voulu, qu'il s'est battu, qu'il l'a imposé contre combien d'oppositions, à un moment où son attention était pourtant requise par la nécessité de faire vivre cette maison.

Au-delà de tout cela, il y avait l'homme de l'amitié, l'homme d'une générosité immense pour la réflexion des autres : il a toujours été ouvert à la réflexion des autres, même quand elle était totalement différente de la sienne. Il y a eu l'amitié qu'il savait dispenser, je crois que notre présence à tous en est un témoignage. J'ai été un petit peu longue, pardonnez-moi, mais je ne sais pas me réfréner lorsqu'il s'agit de Jean Touchard. Merci.

Interventions du public

Hélène Carrère d'Encausse

Donc, dix petites minutes si quelqu'un veut prendre la parole. Nous sommes tous là pour dire ce que nous voulons. Janine Bourdin, vous avez la parole.

Janine Bourdin-Borotra

Je voudrais évoquer une autre chose qui reste très fort en moi, c'est sa voix, c'est tous les accents de sa voix. Et puis, à côté de son amour du cinéma, il y avait son amour de la littérature. Jean Touchard nous lisant la seconde partie de la préface des *Grands Cimetières*, les accents qu'il mettait dans Bernanos, toute la foi qu'il y mettait aussi, toute l'émotion que ce texte gardera...

La seconde chose, que je voulais dire c'est que nous avons tous eu de l'amitié, une énorme affection, pour lui, et je crois qu'il avait aussi besoin de notre amitié et qu'il ne pouvait pas concevoir le travail autrement que dans une équipe basée sur des affinités électives, sur des émotions. J'ai trouvé l'autre jour, en feuilletant des archives de la Fondation, cette petite note de Touchard, qui est dans une note sur la situation de la Fondation, dans l'université, en 1959-1960. Il y évoque les problèmes de personnel et il y a une note en bas de page que je vous lis : « Je crois inutile de dire ici combien il me paraît important que la Fondation soit entre les mains de quelques hommes unis par la plus profonde amitié. Si nous avons pu faire quelque chose, c'est grâce à cette amitié, à une certaine unité de ton. Rien ne m'est plus précieux que cette amitié, et je ne donnerai jamais mon accord à des projets de réforme qui, sous de louables prétextes, risqueraient d'y porter atteinte ». C'est tout.

Hélène Carrère d'Encausse

Merci beaucoup Janine.

René Rémond

C'est vrai pour la voix. Aucun de ceux qui l'ont entendue ne peuvent relire ce qu'il a écrit sans l'entendre.

Janine Bourdin-Borotra

On a évoqué pas mal de noms, mais je voulais aussi parler du souci que Jean Touchard avait de nos carrières aux uns et aux autres. Par exemple, dans le cadre d'une meilleure fusion avec l'IEP, il a tout fait pour que nous entrions dans le domaine des maîtres de conférence. Parmi les premiers maîtres de conférences côté Fondation, je tiens beaucoup à citer deux noms, celui d'Aline Coutrot et celui de Jean Charlot. Après, cela a été lui et moi, puis Alain.

Hélène Carrère d'Encausse

Si personne d'autre ne lève la main, nous allons continuer. De toutes façons vous pourrez relever la main après la suite. Nous allons parler de l'homme de la recherche collective et je vais d'abord donner la parole à Alain Lancelot. Je dirais qu'Alain Lancelot, c'est le fils spirituel de Jean Touchard dans mes souvenirs, cela est une appréciation personnelle.

L'homme de la recherche collective

Alain Lancelot

Dans l'homme de la recherche collective, permettez-moi de dire d'emblée que, comme tous les autres, ce que je vois en premier, ce que je revois sans cesse, ce que je reverrai toujours, c'est l'homme, dans son extraordinaire singularité. Car, si Jean Touchard fut un inspirateur, un créateur, un animateur et un serviteur hors pair d'institutions clefs pour la mutation de la science politique française dans les années 1950 et 1960, ce fut d'abord une personnalité hors du commun, et, pour la plupart des politistes de ma génération, un mentor irremplaçable. C'est sur ces deux faces inséparables que je voudrais dire quelques mots en évoquant, comme Hélène, mes souvenirs personnels auprès de Jean Touchard, tant à l'Association française de science politique que lors de la création du CEVIPOF.

L'Association française de science politique d'abord. J'ai connu Jean Touchard à 21 ans, quand je suis entré au troisième cycle. Il en avait 40 et m'a recruté trois mois plus tard comme assistant de l'Association française de science politique, dont il cumulait, comme Jean Meynaud avant lui, le secrétariat général avec celui de la Fondation. Il ne serait pas difficile de montrer combien il excellait dans la préparation et le déroulement des colloques et des tables rondes, à choisir le meilleur rapporteur général, à l'encadrer délicatement pour le conduire tantôt à ouvrir, tantôt à resserrer, toujours à calibrer des contributions destinées pour la plupart à être publiées, à figurer au sommaire d'un des *Cahiers de la Fondation* ou d'un numéro spécial de la *Revue française de science politique*. Ce chef d'orchestre clandestin poussait naturellement le sens du devoir jusqu'à réécrire, oui réécrire, des pages entières de ces contributions de sa grande écriture aux caractères étrangement espacés qui semblaient enregistrer sur le papier jusqu'au rythme de sa voix derrière l'expression de sa pensée. Cette voix, que j'ai, comme vous tous, tant

de fois entendu soupirer, « Cher, je suis quand même un peu las d'écrire les œuvres complètes des autres ». Mais, dans cette maison, quel secrétaire général, quel directeur de centre, quel directeur de revue ne l'a pas fait, dans d'autres maisons aussi naturellement ? Après, assez souvent, l'avoir appris de Jean Touchard.

Là où il innova, sans doute peut être davantage qu'en tant que secrétaire général de la Fondation, c'est en associant à la grande enquête sur le référendum de septembre et les élections de novembre 1958, lors de l'établissement de la V[e] République, grande enquête qui avait été lancée par l'Association, un réseau de correspondants locaux, professeurs de lycée ou, disons, érudits locaux comme on dit dans *Le Chasseur français*, à qui il avait adressé une sorte de questionnaire dressant la liste des problèmes qu'il conviendrait de traiter, depuis la position de la presse locale et des leaders d'opinion jusqu'au curriculum des nouveaux élus, en passant par la désignation des candidats, la campagne et l'interprétation des résultats. Pour avoir analysé avec Jean Ranger l'ensemble des monographies qui répondaient à ce questionnaire, je sais tout ce qu'elles ont apporté. Et j'ai toujours regretté que l'expérience, si lourde qu'elle ait été, n'ait pas été répétée plus souvent.

Et oserais-je le redire, s'en tenir à cet aspect des choses, serait passer à côté de l'essentiel, parce que, au fond, nous avons tous été amenés à faire ou à refaire cela. Mais l'essentiel vient bien de Jean Touchard car, à cette époque, comme cela a déjà été dit, l'Association et la Fondation c'était d'abord Jean Touchard. Sciences Po n'avait alors ni corps de chercheurs, comme l'a rappelé René Rémond, ni corps de professeurs – quel rêve pour un directeur-administrateur – mais une toute petite équipe coordonnée par Touchard avec autant de force que de modestie. Une poignée de maîtres qui régnaient chacun sur une poignée de disciples. C'est ainsi que j'ai eu la chance inouïe d'être, avec Louis Bodin, l'un des deux assistants de Touchard, pendant trois ans. Chance inouïe parce que ce maître, qui avait au plus haut point la fibre paternelle, s'attachait à élever chacun de ses collaborateurs et que j'étais plus jeune que d'autres candidats potentiels.

« Cela ne m'a jamais arrêté », m'a dit Touchard plus tard. « La seule chose qui me préoccupait, c'est la crainte que vous fussiez sinistre. Vous aviez l'air d'un petit jeune homme si sérieux », pour ajouter en s'esclaffant « Que ne l'avez-vous gardé ! ». Car Jean Touchard n'aimait pas les gens qui avaient l'air

sérieux ou qui se croyaient importants. Il avait été comblé avec celui de mes prédécesseurs qu'il avait préféré, Jean-Michel Royer, dont il lisait, à Louis Bodin et à moi, les lettres d'Algérie comme la Sanseverina l'eût fait des lettres de Fabrice à Waterloo s'il les lui eût écrites et si elle les eût reçues, comme il eût ajouté avec un plaisir extrême et sur un rythme extrêmement syncopé.

Je viens de prononcer le nom de Louis Bodin et il faut dire qu'une fois Jean-Michel parti, comme disait Touchard, « crapahuter dans les djebels », Louis, pardonnez-moi de le faire rougir, incarnait parfaitement, avec alors ses cheveux démesurés, son profil d'Inca, sa « taille de loutre entre les dents du tigre », sa sensibilité à fleur de peau et ses chaussures surréalistes, le collaborateur atypique dont Jean Touchard avait besoin pour garder un fil direct avec le poétique ou le romanesque de la vie, au milieu des tâches administratives, dont il était, dont nous avons tous été, accablé. Pendant trois ans, Louis et moi nous sommes retrouvés tous les matins, pour parler de la disponibilité de Touchard ; tous les matins à 10 heures, dans le bureau du secrétaire général, pour traiter avec lui des problèmes de la Fondation et de l'Association, – à 21-22 ans, excusez du peu – mais autant, et plus, de Sciences Po dans son ensemble, et de l'avenir des sciences sociales dans le paysage intellectuel français. Par petites touches successives, Touchard esquissait devant nous son ambition et essayait sur nous le discours de la méthode menant à sa réalisation, afin de faire de Sciences Po un véritable foyer intellectuel, qui ne serait plus seulement l'antichambre de l'ENA, un foyer dont le rayonnement devrait s'étendre aux enseignants et aux étudiants de l'Institut, (aux enseignants comme aux étudiants, dont il redoutait à bon droit la dérive technocratique) et progressivement toucher les élites auxquelles Sciences Po avait la chance d'avoir un accès privilégié, retrouvant, sans le dire, l'ambition initiale de Boutmy et de ses collaborateurs. Un tel foyer ne pouvait exister sans se rapprocher de l'université et sans s'ancrer irrévocablement à ses institutions de recherche et de formation doctorale, seules détentrices de la légitimité et, partant, seules bénéficiaires et dispensatrices des ressources nécessaires pour atteindre la masse critique, en termes de finances et de personnels. Car cette révolution ne pouvait s'accomplir sans troupes et ces troupes, c'est le troisième cycle, qui devait, promotion après promotion, les fournir. Superbe perspective, fascinantes leçons, persuasives pour toujours.

On voit bien l'importance de la recherche collective dans ce dispositif, et l'histoire de la création du CEVIPOF va me permettre de l'évoquer plus précisément.

La recherche collective, on l'a déjà dit, est présente à Sciences Po avant l'arrivée de Jean Touchard au secrétariat général de la Fondation. La rue Saint-Guillaume abrite déjà un centre d'études économiques, un centre d'études administratives, et sera créé, en 1952, un centre d'études des relations internationales. Elle a également abrité, plus que réellement créé, au tout début des années 1950, un centre d'études scientifiques de la politique intérieure, le mot sent son Jules Verne, animé par François Goguel, administrateur au Conseil de la République, et Georges Dupeux, jeune agrégé d'histoire, passionné par l'opinion publique et les élections. Mais cette structure végète quelque peu et, un an après son arrivée aux affaires, Jean Touchard va prendre en main le développement de l'entreprise et la revitaliser, en y associant les nouveaux directeurs d'études et de recherche recrutés à temps plein ou à temps partiel pour faire fonctionner le troisième cycle, ainsi que quelques directeurs de séminaires que fascine la politique. Touchard et Goguel mobilisent ainsi René Rémond, Maurice Duverger, Jacques Kayser, qui jouera un rôle très important au départ du CEVIPOF, et de façon plus épisodique, George Dupeux, Raoul Girardet, Henri Mendras. À ce premier cercle s'agrège la cohorte croissante des assistants, doctorants ou post-doctorants. Serge parlait tout à l'heure des nombreuses créations de postes chaque année. Il faut bien reconnaître que nous sommes dans une année où, dans tous les domaines, l'inflation est à deux chiffres, et la cohorte croissante des assistants, doctorants, ou post doc – à Sciences Po, à l'époque, un post doc, ce n'est pas quelqu'un qui a passé son doctorat, c'est quelqu'un qui a passé l'âge de le faire –, et cette cohorte, qui a été baptisée par Louis Bodin la caste des sous-mandarins, et les sous-mandarins comptent, outre Louis Bodin, Janine Bourdin, Jean-Claude Casanova, qui m'a prié de l'excuser auprès de vous de son absence parce qu'il est chez ses compatriotes insulaires aujourd'hui, Jean Charlot, Jean-Marie Cotteret, Aline Coutrot, Claude Émery, Philippe Guillemin, qui coupait les cheveux de Bodin à l'étage du troisième cycle, Rémy Leveau, Guy Michelat, Nicole Racine, Jean Ranger, Jean-Pierre Thomas et moi, en attendant Michèle Cotta, Roland Cayrol, Jean-Luc Parodi, Frédéric Bon, Annick Percheron, Colette Ysmal et les autres. Ces équipes mandarinales et sous-mandarinales se sont soudées autour de l'étude des

transformations de toute nature qu'introduit alors la formation de la V^e^ République. Jean Touchard a créé le mouvement en marchant et fait preuve de la capacité d'intégration de quelques projets collectifs.

L'heure du CEVIPOF a sonné, ce centre d'études de la vie politique française, à l'époque c'est son nom, deviendra ensuite Centre de la vie politique contemporaine pour répondre à l'une des exigences du CNRS, lorsqu'il fut laboratoire associé, qui voulait que l'on changeât de nom pour pouvoir donner l'impression d'une création qui venait du Quai Anatole-France. Il est créé en 1960, sous la direction de François Goguel et de Jean Touchard, co-direction que Touchard abandonnera en 1966, au profit de Georges Lavau, venu de Grenoble, qui deviendra d'ailleurs seul directeur, un an plus tard, lorsque François Goguel s'effacera à son tour. Le CEVIPOF doit tout à ses deux fondateurs, qui avaient compris l'un et l'autre que, s'il n'est pas de recherche scientifique qui tienne sans une spécialisation exigeante et des projets fédérateurs, il n'est pas de recherche vraiment significative sans ouverture interdisciplinaire, et c'est dans la recherche constante d'un équilibre entre le renforcement de la spécificité d'une discipline en train de se constituer comme science, et son enrichissement par le croisement avec les autres sciences de l'homme et de la société, que réside, sans doute, l'apport le plus original, le plus riche et le plus durable de la recherche collective à Sciences Po. Si les historiens, philosophes, sociologues, psychologues ou même économistes, ont trouvé une juste place à côté des politistes d'appellation contrôlée et des constitutionnalistes dans l'étude du politique, c'est d'abord à Jean Touchard qu'ils le doivent.

Mais c'est aussi grâce à lui, qui a su se faire violence, que la science politique moderne construite sur le modèle de la science politique américaine, qui n'était pas vraiment la tasse de thé de Jean Touchard, a pris toute sa place dans les recherches et les publications de la Fondation. Formé, comme on l'a dit, par la littérature et par l'histoire des idées, vivant pour la littérature et pour l'histoire des idées, Jean Touchard n'était pas particulièrement préparé à l'analyse quantitative des données et encore moins au traitement informatique. Il a pourtant accepté et soutenu, sans la moindre réticence, l'irruption des trieuses de cartes perforées, sommet de l'évolution technologique introduite par Guy Michelat et qu'il allait voir, dans ce qui était encore une sorte d'appentis, comme celui où Clément Ader inventa l'avion,

dans le jardin qui est devenu ensuite le 30 rue Saint-Guillaume, qu'il allait voir fonctionner avec un regard étonné, curieux, amical. Si bien qu'il s'est contenté de sourire quand il a lu dans les critiques : « Messieurs Lancelot et Ranger ont mis une machine IBM entre les électeurs et eux. Le résultat est assez curieux ». Il savait d'instinct que l'avenir était là. Mais cela ne l'empêchait pas de venir nous trouver, Ranger et moi, au lendemain d'un scrutin, *Le Figaro* à la main sur lequel il avait griffonné quelques additions, pour nous glisser de sa voix la plus charmeuse : « Naturellement ce n'est que de la sociologie électorale à l'heure du café, mais j'ai repéré quelques circonscriptions qui suggèrent des mouvements assez peu rationnels. Vous ne croyez pas que vous sous-estimez un peu la passion politique dans tout cela ? ». Il savait d'instinct que l'avenir était là. Mais nous, nous ne le savions pas encore.

Ai-je besoin de le dire ? De ce maître que j'ai tant aimé et à qui je dois tant, je suis encore orphelin. Je ne peux, comme vous tous, lire une ligne de lui sans entendre sa voix, ni passer sur deux ou trois portions du boulevard Saint-Germain sans revoir sa haute silhouette avançant à grandes enjambées, la casquette sur le crâne et *L'Équipe* sous le bras, totalement présent au bonheur du monde et pourtant légèrement décalé, avec cette sorte d'étrangeté qu'on voit aux marins à terre, comme si ce grand corps, parfaitement aguerri, n'arrivait pas à contenir les mouvements de cette grande âme, dont seules certaines ruptures de ton, dont il avait le génie, laissaient entrevoir le mystère.

Hélène Carrère d'Encausse

Merci Alain. Point n'est besoin de commenter, parce que vous l'avez rendu tel que nous le connaissions. Je donne la parole à Alfred Grosser.

Alfred Grosser

Je ne reprendrai pas ce qui a été dit, les noms qui ont été évoqués. On m'a alloué la recherche collective et je voudrais commencer par quelque chose qui n'est pas assez mentionné, c'est l'objectif commun de Jean Touchard, Jean Sirinelli, Georges Lavau et Louis Bodin. Pourquoi ? Parce que je dois à Jean Sirinelli le sens du comparatisme, qui a tellement manqué au CEVIPOF pendant tant d'années et qui consiste en sa plaisanterie favorite : « Quand je suis dans un dîner entre deux personnes et que je ne veux pas écouter, je me penche vers mon voisin toutes les dix minutes et je dis : ce n'est pas comme en Corse ». Ce sens du comparatisme est fondamental, mais plus sérieusement, parce que ceci évoque un des rares échecs de Jean Touchard, c'est celui de n'avoir pas transformé l'auto-répression de Georges Lavau en création. Et je pense que Georges Lavau, dans cette maison, a joué un rôle éminent, même s'il a toujours refusé que je l'appelle mon aîné, mais il a été dans son auto-répression si longtemps que même Jean Touchard n'a pas pu le rendre créateur comme il aurait finalement souhaité l'être et il a donné aux autres ce qu'il n'arrivait pas à faire lui-même.

Jean Touchard était un spécialiste de l'histoire des idées et on peut dire qu'il avait une sympathie particulière pour l'histoire tout court. C'est ce qui fait que c'est Pierre Renouvin qui est devenu Président de la Fondation et que l'histoire a eu un rôle prééminent rue Saint-Guillaume, René Rémond en est une incarnation. Et lorsque vous lisez le mémoire intéressant de Marie-Estelle Leroty sur l'enseignement de l'histoire à Sciences Po, vous voyez à quel point l'histoire tient une place importante. Et pourtant, il crée le troisième cycle dont la nature donne à réfléchir : on confie à des gens qui ne savent rien de la science politique la tâche de former des spécialistes de science politique. Première remarque : nous devenions spécialistes puisque nous étions payés pour cela, c'était la démonstration que nous l'étions. Et deuxièmement, on reprenait le système habituel de l'université française : qu'est-ce que c'est sinon un autodidacte, le professeur d'histoire qui enseigne en terminale sur des sujets dont il n'a jamais entendu parler en faculté ? Donc, cette habitude de l'autodidactisme, si je puis dire, nous a permis quand même de créer des choses à l'intérieur de l'institution. Jean Touchard ne connaissait pas le mot de Jean Monnet, qui, je crois, n'était pas encore prononcé à l'époque : « Rien

ne se crée sans les hommes, rien ne dure sans les institutions », et je crois que les deux étaient très étroitement liés. Une institution ce sont aussi des incarnations et des allégeances : je me suis toujours senti en allégeance à l'égard des directeurs de Sciences Po, à commencer par Jacques Chapsal, et même à l'égard d'Alain Lancelot qui avait été pourtant mon étudiant. Et je crois qu'il ne faut pas sous-estimer, et cela a été dit, le rôle de Jacques Chapsal pour permettre à Jean Touchard d'entreprendre, mais c'était avec deux tempéraments tout à fait différents. Je vais vous raconter ce qui sera ma seule anecdote personnelle : il s'est trouvé qu'il y avait une jeune fille de deuxième année de troisième cycle qui me plaisait et à qui, paraît-il, je plaisais, et nous nous sommes fiancés. Jean Touchard était au courant. Nous avons été l'annoncer à Jacques Chapsal, dont la réaction a été « félicitations », point final. Et nous sommes passés chez Jean Touchard pour lui raconter cette brève entrevue avec Jacques Chapsal, à qui nous avions dit qu'Anne-Marie Jourcin n'était plus candidate à un poste au CNRS. Et, pendant que nous étions chez Touchard, la porte de communication, dont il a été question tout à l'heure, s'ouvre et Jacques Chapsal, qui ne nous voyait pas, dit : « Grosser épouse Anne-Marie Jourcin, il faut trouver quelqu'un d'autre pour le poste », point final. Donc, il y avait une différence de tempérament entre les deux hommes. Mais pendant la crise de 1968, dont il faut dire quelques mots, j'ai parfaitement respecté les deux positions : celle de Jacques Chapsal, dans son bureau, préservant l'institution par son absence, pour ne pas recevoir un seau sur la tête comme Paul Ricœur à Nanterre, et Jean Touchard, présent au front, présent dans la Péniche. Et Jean Touchard a été tout de même moins choqué qu'on le dit, je ne suis pas tout à fait d'accord. Je me souviens du premier compte rendu que je lui ai fait de la première réunion du conseil révolutionnaire que je co-présidais, côté élu professeur. Nous avions demandé aux étudiants : « Êtes-vous d'accord pour que la Fondation continue à gérer l'Institut, que vous disposiez de centres de recherche, que vous ayez des places en bibliothèque etc. ? ». Ils ont répondu « Oui », bien sûr. Après on a parlé d'autres choses, mais la Fondation a été acceptée et « votée » par les révolutionnaires dès la première séance, et Dieu sait s'il y a eu ultérieurement bien des séances. C'est vrai qu'il a souffert de la démocratie telle que la définissait à l'époque Georges Lavau : « La démocratie, c'est la contrainte que l'on s'impose pour écouter des conneries pendant des heures ». Et je pense que, de cette belle définition de la démocratie, il a souffert ; mais nous avons

fait en 1968 l'expérience commune de ce que c'est qu'une vraie solidarité à l'intérieur d'une institution. Nous avons découvert, par exemple, Raoul Girardet et moi, qui avions quelques idées différentes, que nous étions fondamentalement en faveur d'un esprit de présence et d'ouverture, cependant que d'autres fuyaient. Et de fait, quand nous couchions sur des lits de camps dans le bureau de Touchard, c'était au nom d'une idée d'ouverture et de tolérance, qui excluait à la fois la capitulation devant des stupidités mais aussi l'absence, qui fait que les stupidités se développent.

Je pense que cette période a effectivement beaucoup marqué Touchard. Mais cela ne l'a pas empêché de continuer vers un autre projet qui fut un succès, puis un demi-échec, après sa mort. On a parlé de l'agrégation de science politique, et j'ai parlé, tout à l'heure, de discipline à part. Jean Touchard a tout fait pour que se crée une agrégation de science politique dans le système des agrégations, mais une agrégation d'un type nouveau. Il a réussi dans un premier temps. Autrement dit, pour devenir professeur de science politique, il y aurait à la fois la voie du concours et la voie du doctorat d'état d'histoire, de sociologie, et d'autres disciplines. C'est ainsi qu'a été créée l'agrégation. Nous avons été trois, Raoul Girardet, Pierre Gerbet et moi à passer par là. Puis, je ne sais pas sous la pression de qui, on a décidé au Ministère que le texte serait modifié et que pour être professeur agrégé de science politique, il fallait avoir été maître de conférence agrégé, ce qui supprimait totalement cette seconde voie. Et je crois que cela est fort triste parce que c'était, pour l'université, la possibilité d'une ouverture et d'une communication entre deux branches complètement différentes de l'université : dans l'une, on accède au professorat par l'agrégation, dans l'autre, on y accède par le doctorat, et maintenant par l'habilitation à diriger des recherches. Je pense que Jean Touchard avait un sens aigu de ce qu'on ne doit pas être. Alain Lancelot a fait la moitié de la citation tout à l'heure. La formule était : « Il faut prendre au sérieux ce que l'on fait, pas ce que l'on est ». Et je crois que cela a servi de guide a beaucoup d'entre nous. En même temps, il était capable d'injustice. Je crois qu'il faut le dire. Quand le courant ne passait pas avec quelqu'un, ce quelqu'un n'était pas toujours bien traité. J'ai connu, rue Saint-Guillaume, des gens qui ont souffert de ne pas être acceptés dans le cercle des amis, sans qu'il y eût une raison vraiment particulière. Mais cela tient aussi à son esprit d'équipe et ce n'est pas seulement la recherche collective qui est en cause, ce qui fut en cause ici c'est la nature même de ce qu'on a appelé notre « mafia ». Oui, nous étions une

mafia, dans la mesure, non seulement de l'amitié, mais du fait que nous n'acceptions parmi nous que des gens civilisés, c'est-à-dire tolérants, c'est-à-dire qu'il y avait une particularité spécifique qui consistait à n'avoir pas d'idée unique d'explication. Nous acceptions les explications plurielles et, dans l'équipe constituée au fil des ans, je ne vois apparaître personne qui aurait eu, comme modèle d'interprétation, l'explication primaire par les seules classes sociales ou par le statut social donné une fois pour toutes à la naissance. Je crois que cette ouverture nous a permis à tous de rester dans la perspective tracée par Jean Touchard. Et, lorsque je reprends – et je me suis permis de mettre à votre disposition – l'article nécrologique que *Le Monde* m'avait demandé au lendemain de sa mort, tout ce qui a été dit ce matin, nous l'avions vécu il y a trente ans. Le fait que nous soyons restés aussi fidèles, le fait qu'à chaque fois qu'en voiture je passe par Keremma, nous évoquions la triste cérémonie des funérailles, pour laquelle nous nous étions déplacés, tous ensemble, à Keremma, cette fidélité, qui nous a tous marqués, vous en êtes l'expression aujourd'hui. Mais comme Hélène l'a dit au début, il ne s'agit absolument pas de commémorer un mort, il s'agit de voir ce que nous lui devons pour rester fidèles, non pas dans la commémoration, mais dans les créations nouvelles dont nous sommes capables aujourd'hui, à n'importe quel âge, les plus jeunes, nos successeurs, et peut être encore nous-mêmes.

Hélène Carrère d'Encausse

Merci Alfred. Je donne la parole à Raoul Girardet. Je voudrais juste, le temps que Raoul Girardet arrive à côté de moi, évoquer un souvenir de ces soirées chaudes de 1968, Touchard toujours sur son lit de camp et nous autour de lui. Les deux voix qui se faisaient le plus entendre pour fustiger les imbéciles, imbéciles de tous bords, c'était celle de Jean Touchard mais c'était aussi celle de Raoul Girardet, qui avait alors un répertoire d'anecdotes et d'injures tout à fait exceptionnel. Je voudrais dire que c'était très réconfortant, on se sentait dans cette atmosphère, qui était un peu bébête, un peu mollassonne, on se sentait portés et on se disait : « au fond, on vit une période très amusante ».

[*Plusieurs voix s'expriment pour dire que c'est le tour de Louis Bodin.*]

Oh ! Excusez-moi : c'est à Louis Bodin d'intervenir. Emportée par l'enthousiasme et regardant Alfred Grosser, je l'ai tout de suite appelé. Louis, vous me pardonnerez. Restez là, Raoul, comme cela, pour tout à l'heure, vous serez là.

Louis Bodin

Il est vrai qu'on aurait pu donner immédiatement la parole à Raoul Girardet, car ce que j'avais prévu de dire a été dit pour l'essentiel au cours des interventions précédentes, notamment par René Rémond, par Serge Hurtig et par Alain Lancelot. Malgré tout, je vais porter témoignage de ce que j'ai vécu de plus près, c'est-à-dire la politique de publication développée par Jean Touchard. Les publications ont été un des éléments forts de son activité au secrétariat général de la Fondation.

Auparavant, je voudrais dire quelques mots personnels sur ce que je serais tenté d'appeler la « méthode Touchard », une méthode relationnelle faite de séduction, on l'a beaucoup dit, d'accueil, on l'a dit aussi, et de confiance, on l'a dit également. Lorsqu'il m'a appelé au téléphone en 1956, j'ai été d'abord très surpris par cette voix, qui a été évoquée à différentes reprises, et aussi par la demande qu'il formulait de m'inscrire dans le premier troisième cycle, qu'il venait de créer et qui a ouvert à la rentrée universitaire de 1956. C'est là aussi que j'ai rencontré Janine Bourdin pour la première fois, car c'était l'assistante de ce troisième cycle naissant. J'étais pour lui un inconnu, je ne l'avais pratiquement jamais rencontré, il avait simplement lu quelques articles que j'avais publiés dans la revue *Esprit*, dont j'étais le secrétaire de rédaction, et il m'a appelé, il m'a fait confiance. Je me suis inscrit au troisième cycle et très rapidement je suis devenu, comme l'a évoqué Alain Lancelot, un de ses assistants et j'ai beaucoup travaillé avec lui sur les publications, je vais y venir dans un instant, mais aussi nous avons fait des ouvrages, des articles en commun. J'ai participé à son Thémis *Histoire des idées politiques*, il est vrai que c'était en suppléance de Jacques Le Goff, qui était prévu à l'origine et qui était indisponible, mais j'ai écrit les trois chapitres sur le Moyen Âge dans le premier volume de ce Thémis, qui s'ouvre par Jean Sirinelli et qui se poursuit,

après moi, par Pierre Jeannin, qui est également un des co-auteurs de ce Thémis, Georges Lavau intervenant avec Jean Touchard dans le second tome. Nous avons écrit ensemble un ouvrage, qui a été publié dans la collection Kiosque, il est vrai que, là aussi, c'était en suppléance. Cet ouvrage, Jean Touchard en avait fait le projet avec Jean Sirinelli et Jean Sirinelli, pour des raisons qui étaient les siennes, n'a pas participé plus loin au projet, et c'est moi qui y ai participé. Nous avons publié cet ouvrage sous le titre *Front populaire : 1936.* Nous avons aussi rédigé ensemble plusieurs interventions dans des ouvrages collectifs, plusieurs articles dans la *Revue française de science politique* et nous sommes allés jusqu'à combiner nos deux noms dans un pseudonyme, Jean-Louis Chardin.

L'essentiel de ce que je voudrais dire maintenant concerne les publications de la Fondation. On a rappelé que le prédécesseur de Jean Touchard, Jean Meynaud, avait déjà mis en place un dispositif de publications avec les *Cahiers de la Fondation nationale des sciences politiques*, dont le premier volume est sorti en 1947, et la *Revue française de science politique*, créée en 1951. Jean Touchard a développé ce dispositif en l'intégrant dans une politique globale en rapport, notamment, avec la recherche. Il avait compris qu'une institution comme la Fondation devait non seulement disposer de services de recherche, mais se donner les moyens de mettre en valeur les résultats de cette recherche et de les rendre accessibles au public, tout en les confrontant avec d'autres recherches effectuées à l'extérieur. En effet, les publications de la Fondation, dès cette époque, accueillaient non seulement des produits internes, si j'ose employer l'expression, mais des manuscrits venant de l'extérieur. C'est lui qui a introduit cette idée que le secteur publication était un secteur à part entière des activités de la Fondation. Il a installé, et Serge Hurtig l'a rappelé, un service qui est devenu à partir de 1968, c'était avant les événements qui ont déjà été évoqués, le service des publications de la Fondation. Cela devait, tout naturellement, conduire à la création des Presses, qui est intervenue en 1975, avec l'appui très solide de Serge Hurtig. La *Revue française de science politique* était un de ses domaines de prédilection. On l'a dit mais je le répète, il apportait beaucoup d'attention à la composition de chacun des numéros et il a rendu cette revue plus vivante en y insérant, en alternance, deux rubriques permanentes : une première, sur les conflits internationaux, sous la direction de Jean-Baptiste Duroselle et Jean Meyriat, et l'autre, en provenance du CEVIPOF, sur les forces politiques, sous

la direction de Georges Lavau. Il a actualisé la collection des *Cahiers de la Fondation*, avec quelques prouesses remarquables. La publication sur le mouvement Poujade de Stanley Hoffmann, on l'a évoquée, mais la recherche avait été initiée du temps de Jean Meynaud. En revanche, *Les Élections du 2 janvier 1956*, ouvrage qui a déjà été évoqué également, premier ouvrage d'ensemble sur une consultation électorale, parut moins d'un an après l'événement. Il a amplifié le réseau d'ouvrages en créant deux nouvelles collections : la collection « Recherches sur l'économie française », en liaison avec le Service d'études de l'activité économique, qui n'a pas encore été évoqué, ce qui me permet d'apporter un élément nouveau, et une autre collection de recherche en science politique : « Travaux et recherches de science politique ». À l'époque, tous ces ouvrages, quelle que soit la collection à laquelle ils pouvaient appartenir, étaient diffusés par Armand Colin. Je me souviendrai toujours de l'impatience avec laquelle Jean Touchard attendait les résultats des ventes, que Colin nous communiquait annuellement. C'était un grand moment. Il les notait lui-même, soigneusement, sur des fiches, une par ouvrage (j'espère d'ailleurs que ces fiches ont été conservées dans les archives des Presses). Il était heureux lorsque les ventes d'un titre dépassaient les 1000 exemplaires pendant l'année de sa première mise en vente, et que ce titre venait à s'épuiser au bout de quelque temps, ce qui pouvait arriver. Son visage s'assombrissait lorsqu'un ouvrage démarrait mal et était ainsi presque inévitablement condamné à la stagnation, ce qui pouvait aussi arriver. Bien que cela n'ait pas été son métier principal, Jean Touchard avait la passion de l'édition.

Pour terminer, je voudrais, si vous me le permettez, dire ce que Jean Touchard m'a appris de ce qui allait être mon rôle, après lui, à la Fondation : faire de la Fondation un éditeur, non seulement admis à l'intérieur mais reconnu à l'extérieur, c'est-à-dire situer la Fondation avec sa maison d'édition, les Presses, dans cet univers difficile, complexe et pour une grande part fantasmatique, bien que soumis à ce qu'on appelle les lois de l'économie, dans ce secteur difficile qu'est l'édition. Il m'a essentiellement appris le texte, cet écrit qui émane d'un auteur, à qui il échappe en partie dès le moment où il le soumet au jugement d'un intermédiaire qui accepte de le prendre en charge pour le rendre public. L'exigence vis-à-vis du texte, telle que la concevait Jean Touchard, relevait de ce qu'on appelait alors la correction, ce terme impliquait pour lui, outre le respect de l'auteur – sa correspondance avec les auteurs est

de ce point de vue exemplaire – l'attention portée au texte, avec le souci de l'écriture, de la fluidité, donc de la lisibilité, du texte, sans oublier les moindres détails de la syntaxe et de l'orthographe, y compris, et peut être surtout, celle des noms propres : Jean Touchard y était très attentif et cela était pour lui une marque de reconnaissance de l'identité de l'autre.

J'aurais pu dire beaucoup d'autres choses à propos de Jean Touchard. Je partage les sentiments qui ont été exprimés par tous ceux qui sont intervenus avant moi, et je pense que ceux qui interviendront après moi seront dans le même état d'esprit. Jean Touchard n'est pas seulement dans mon souvenir. Il est, il est resté, et il restera toujours, présent dans l'intimité de ma mémoire.

L'enseignant

Hélène Carrère d'Encausse

C'est vraiment intéressant, je ne vois pas pourquoi on ferait une pause. Enfin, si vous y tenez… Je suis démocrate. Michèle, venez, asseyez-vous là, Michèle venez là,… [*rires*]… C'est cela la victoire des femmes : les hommes sur le côté, et les femmes occupant le centre.

Alors là, nous passons au témoignage sur l'enseignant Jean Touchard.

Odile Rudelle

Avant de donner mon propre témoignage, je voudrais simplement présenter les excuses de Mattei Dogan, Jean-Marie Mayeur et Maurice Agulhon, qui sont pris par un important colloque sur la prosopographie des parlementaires de la III[e] République, qui s'est tenu hier à l'Assemblée Nationale, et aujourd'hui au Sénat et qui, tous les trois, m'ont dit leur regret de ne pas être ici. Je pense que rien que ces noms vous donnent l'importance des fidélités, des amitiés : le premier était reconnaissant à Jean Touchard pour la recherche, le deuxième pour le troisième cycle, le troisième pour la publication de sa thèse sur les CRS à Marseille. Tous les trois m'ont dit qu'ils auraient voulu être là, pour joindre leur témoignage aux nôtres. C'est peut être une idée pour la suite, puisque vous voulez continuer.

L'évocation de ces personnalités vous fait mesurer l'émotion et l'étonnement, qui fait que je suis ici, quarante-quatre ans après mon entrée rue Saint-Guillaume, alors que j'arrivais de province, on ne disait pas encore région, et que je me découvre aujourd'hui dans la position de l'orateur pour rendre hommage à Jean Touchard, professeur titulaire de ce cours « Littérature et

politique », Michèle tu te souviens, qui bouleversait tout ce que j'avais pu entendre à l'université de Caen. C'était une université qui avait été incendiée à la Libération, sa bibliothèque avait été brûlée et elle était encore partagée entre des bâtiments provisoires trop petits, des bâtiments reconstruits, où elle flottait et, malgré le talent des professeurs, dont Pierre Vidal-Naquet évoquera le chaleureux souvenir, l'université peinait à incarner les vertus de l'*alma mater*, gardienne des sciences « enseignées autant que cultivées » nous disait le Doyen de Boüard ou l'helléniste Van Effenterre, qui nous emmènera jusqu'en Crète pour nous donner le vrai goût de la recherche.

À Sciences Po, c'était un autre monde. Il y avait une bibliothèque en accès direct, un vestiaire, extraordinaire, qui vous prenait votre manteau. On avait 19 ans ; on découvrait des conférences de méthode dont les responsables vous emmenaient terminer l'année au restaurant, une direction accessible pour le simple plaisir de faire connaissance et, plus étonnant encore, il y avait, au choix des étudiants, une liste impressionnante de cours avec des titres aussi stimulants que « Politique et religion », « Politique et cinéma », « Politique et journalisme », « Politique et littérature ». Alors, je dois à la vérité de dire que Michèle Cotta, ici présente, a été plus rapide que moi pour découvrir l'oiseau rare et que c'est grâce à elle que j'ai été mise sur la piste de Jean Touchard, puisqu'à l'époque, je dois l'avouer, je m'intéressais moins à la littérature qu'à l'histoire de l'art, avec une certaine prédilection pour l'archéologie préhellénique pour laquelle la bibliothèque de Sciences Po était mal pourvue. Merci, Michèle, puisque c'est grâce à toi que j'ai découvert, puis que j'ai vécu, bien avant que d'en comprendre le sens, et c'est peut être l'intérêt de mon témoignage, la réalité d'un enseignement socratique. Cet enseignement, dont Platon disait qu'il a des élèves et non des disciples, et là je vais me séparer un peu de Serge Hurtig, parce que cet enseignement consiste à éveiller, stimuler, voire faire des reproches, et des reproches j'en ai eu ma belle part, très méritée. Ce n'est que bien plus tard que je comprendrai la validité et la fécondité de ce que j'avais entendu, quand la présence de Jean Touchard me manquera, puisque, à tort ou à raison, je penserai être mieux à même de reprendre plus tard une discussion trop vite interrompue, et que je suis condamnée à continuer toute seule en quelque sorte. Car il faut rappeler que l'enseignement de Touchard était respectueux de la liberté de chacun, au point de faire cours tout en acceptant d'interroger en fin d'année l'étudiant sur un sujet choisi par lui et, au jour de l'examen, de lui accorder, puisque

l'impétrant avait écrit un rapport, qu'il devait être finalement plus compétent que lui, l'examinateur. Confiance était donc accordée au jugement de l'autre, en l'occurrence une étude sur la presse féminine, dont j'avais pensé que le succès reposait sur l'ambivalence d'une originalité éditée en série. Ne croyez pas qu'il y avait là le moindre laxisme universitaire, et j'aurai l'occasion de vous le montrer, il y avait plutôt cette profonde confiance dans la liberté et les virtualités d'une époque où tout était à réinventer.

Je pensais qu'il y aurait eu des étudiants à ce colloque et j'aurais voulu évoquer l'air du temps. Alors, excusez-moi, je vais le faire quand même puisqu'il y a beaucoup de gens plus jeunes que moi dans la salle. Rappelons cet air du temps. La France des années cinquante sortait de tant d'échecs qu'elle était tout à rebâtir et Jean Touchard était orfèvre pour recenser ces échecs : il y avait eu l'échec des années trente, l'échec du Front populaire, il y avait eu le désastre de la défaite et, après le miracle de la Résistance et de la victoire, il y avait eu l'échec de la Libération et la déception de la guerre froide. Pour illustrer son propos, il citait souvent *Nous Sommes les rebelles* de Philippe Viannay, alias Indomitus, ou encore le procès de Rajk, dénoncé par la revue *Esprit*. Puis la guerre d'Indochine terminée par Mendès France, et voilà que tout recommençait en Algérie. En 1957, à Sciences Po, sans que l'on sache qu'il avait partie liée avec de Gaulle en 1956, on imaginait une sorte d'issue de Gaulle/Mendès, où ce dernier reprendrait le rôle abandonné en 1945. Je n'ai pas à vous apprendre que l'histoire sera différente.

Autant que je me souvienne, la dominante des cours de Jean Touchard n'était pas celle de la décolonisation mais celle de l'échec de l'avant-guerre, car intellectuellement le rétablissement de 1944-45 a été trop bref pour qu'il puisse imprimer une marque qui n'aurait pas été celle de l'unanimité patriotique. Jean Touchard avait pourtant appartenu au cabinet du Général. Très discret sur ce chapitre, il lui arrivait seulement de se souvenir, peut être même de soupirer, qu'il avait côtoyé les débuts de Michel Debré, de Georges Pompidou. Historien perspicace, il s'étonnait des changements opérés par le temps dans le destin d'individus qui n'étaient pas encore sortis du lot. Le souvenir d'une défaite transformée en libération, avant de devenir à son tour déception, donne la couleur d'un enseignement en forme de quête, afin de percer les mystères de cette cascade de retournements. Passionnément adonné à la compréhension des blocages qui avaient fait glisser son pays jusqu'au fond

du gouffre, Jean Touchard ne voulait négliger aucune piste, et à cette fin la politique sera traquée partout. Il fallait élargir les champs de recherche, creuser et renouveler les méthodes, réinventer le questionnement dont nous a parlé Zeev Sternhell, afin véritablement de faire rendre gorge aux échecs, aux limites, aux impasses, toujours plus instructifs que les succès, si souvent riches d'ambiguïtés, de malentendus ou d'incompréhensions. Les champs de recherche devaient être élargis, c'est dans ce cadre qu'il faut situer le cours sur « Littérature et politique » dont Alain-Gérard Slama vous parlera mieux que moi cet après-midi. L'histoire politique de Charles Seignobos était dévaluée : trop narrative, trop laïque, pas assez sociale disait la vulgate du temps ; pas assez profonde ajoute Touchard, toujours appliqué à distinguer les niveaux de la pyramide – les doctrinaires, les praticiens et l'homme représentatif – tels qu'on peut les appréhender au travers des gros tirages ou des mouvements d'opinion qui embrasent une population. Les sondages n'étaient pas encore d'usage courant, l'histoire quantitative balbutiait. Avec Marc Bloch, moins à la mode aujourd'hui, Jean Touchard isolera le problème de la gloire oubliée du poète Béranger, qui, après avoir fait chanter la France de la Restauration, s'est enfermé dans un silence qui dura jusqu'à sa mort en 1857. Salué par les plus grands, Chateaubriand, Lamartine, Michelet, Eugène Sue, Hugo, Béranger connaîtra encore une postérité qui culmine avec l'inauguration de sa statue en 1878, puis vient la décrue. Si, au tournant du siècle, Émile Faguet lui garde encore une certaine tendresse, la NRF de 1918 sera impitoyable, au point que Julien Gracq parlera d'aberration collective. Monument d'érudition, *La Gloire de Béranger* doit être relu comme un classique. Avec Marc Bloch, il y rappelle que, sans faire le palmarès du bien et du mal, l'histoire doit chercher le vrai et le juste. Science des hommes dans le temps, elle doit se garder de l'anachronisme pour ne formuler, comme demandé par Paul Veyne, que des jugements qui instruisent. Alors que nous apprend *La Gloire de Béranger* aujourd'hui ? Que la société française du XIX^{e} siècle est déjà « poreuse » (j'emploie ses mots), complexe, et donc susceptible d'être analysée par des coupes transversales, rendues possibles par l'étude du répertoire des mots, des jugements d'usage les plus courants. Ainsi devrait-on accéder à l'évaluation du consensus national et même à la construction d'échelles d'attitudes autour d'un succès, venu de la synthèse implicite, et donc inavouée, entre des notions contradictoires : l'anti-cléricalisme et le spiritualisme, la gloire et la tranquillité, Napoléon et la liberté, 1789 et l'ordre, le chauvinisme et le

patriotisme etc. Jean Touchard va plus loin encore en concluant que, tout compte fait, Béranger n'est pas si éloigné de l'idéologie du parti radical qui a gouverné jusqu'en 1940, suivez mon regard. Mais un demi-siècle après la mort du chansonnier, ce parti a tiré sa fortune de ses racines, solidement plantées dans le terreau de la France post-révolutionnaire, France de demi-solde qui ont parcouru l'Europe derrière le drapeau tricolore, France hexagonale passée du bonapartisme à l'orléanisme, France gentille et gaie de petites gens qui se croient libéraux, sans avoir la moindre idée des conséquences constitutionnelles impliquées par cette pratique de la liberté. On y reviendra car, à mon sens, sur ce point Jean Touchard a encore beaucoup à nous apprendre.

Très ouvert à tout élargissement des champs de la recherche, Jean Touchard fut, à l'inverse, très exigeant sur les méthodes. Et là, il n'avait pas peur de commencer par le commencement : « Ne faites pas d'économie de papier » disait-il aux étudiants, « les notes et les fiches ne doivent être écrites que d'un côté, ce qui permet de faciliter classement et comparaisons ». S'il aimait citer *L'Histoire de France* ou *L'Histoire de deux peuples* de Jacques Bainville, dont il pensait qu'elle n'avait pas été sans influence sur l'esprit du jeune de Gaulle, il s'éloignera résolument de ce type d'histoire académique, histoire d'une tradition française issue de la conversation de salon ou du prêche moralisateur, où récit, idée directrice et édification finale ont finalement le pas sur la preuve documentaire. Normalien et agrégé de l'université, on nous l'a dit tout à l'heure, Jean Touchard a introduit à Sciences Po la tradition universitaire des notes, des sources et documents d'époque. Qui ne se souvient des chronologies, des bibliographies, des recueils de textes qu'il commandait pour les séminaires pluriannuels traitant du gaullisme ou du communisme, qui ne l'a entendu faire l'éloge du répertoire de mots ? Il admirait ce que Thibaudet avait dit du rôle de l'adjectif « petit » dans l'idéologie du Parti radical. Il conseillait de recenser les images : que signifiait la métaphore de l'arbre chez Barrès ? De la mer chez de Gaulle ? Qui ne l'a entendu réciter les *Mémoires* de de Gaulle à l'Arc de triomphe ? Il fallait même être sensible au rythme de la phrase, à la musique des mots, au sens de la construction binaire ou ternaire… Et ce n'est qu'après la récolte de ces matériaux indispensables que le travail de rédaction pouvait commencer, que la discussion pouvait, elle aussi, commencer. Je n'ai pas oublié ces séminaires à trois têtes, où Jean Touchard, René Rémond et Raoul Girardet

s'interrogeaient sur le gaullisme : de Gaulle était-il un légitimiste, un bonapartiste, un nationaliste, autre chose ? Semaine après semaine, à la grande joie des étudiants, novices et un peu ébahis de voir que ces professeurs ne se mettaient pas d'accord, les arguments se déroulaient, s'affinaient, voire se contredisaient, mais quelle leçon de liberté pour les auditeurs, quelquefois un peu perdus, mais, de ce fait même, obligés de se définir par eux-mêmes. Il faut reconnaître que l'époque était stimulante. Après la défaite devenue victoire et la victoire devenue déception, il y aura le surgissement d'une V^e^ République qui va déjouer tous les pronostics, et pas seulement, comme Olivier Duhamel sera un des premiers à le voir, parce qu'elle est la première République à avoir succédé à une autre République. Quelle était sa nature ? D'où venait-elle ? Le CEVIPOF, auquel je m'honore d'appartenir, est né de cette interrogation, qui convenait si bien à l'esprit, toujours en mouvement, de Jean Touchard. À la différence de nombreux universitaires, il n'a pas eu d'hostilité de principe pour cette République où la recherche scientifique a si vite trouvé son compte, où le droit à l'autodétermination du peuple algérien a été reconnu dans des délais que l'année 1958 ne laissait pas imaginer. Mais comment appréhender cette République, qui n'avait pas de précédent dans les manuels ? Que de réunions pour imaginer un numéro spécial de la *Revue française de science politique*, qui n'a finalement jamais vu le jour, tant les événements sont allés plus vite que l'édition. La V^e^ République était-elle parlementaire, comme Michel Debré l'expliqua devant le Conseil d'État en 1958, dans un discours référence, généralement choisi pour montrer à quel point la réalité était différente ? Allait-elle évoluer vers le régime présidentiel, comme Maurice Duverger et Georges Vedel l'avaient souhaité dès 1956 ? Était-elle le régime démocratique par excellence décrit par René Capitant, qui ajoutait quand même que sa rédaction était bien mauvaise ? Ou faisait-elle une juste part à la personnalisation du pouvoir requise par les temps modernes, dont Léo Hamon se faisait le chantre ? Je laisse de côté les explications plus partisanes sur le capitalisme monopolistique ou, plus simplement, sur la parenthèse que la guerre d'Algérie permettrait de refermer.

Avec sa culture historique plus large que celle de la seule France, Touchard va répondre à sa façon, sans *a priori*, pratiquant un questionnement méthodique, usant d'un comparatisme sans rivages ni frontières temporelles. Avec Capitant, il accepte l'hypothèse démocratique, pour aussitôt interroger :

« Qu'est-ce que la démocratie ? » – alors, j'avoue que je n'ai pas retenu la définition de Lavau reprise par Touchard. Celles que je vais vous donner seront plus sérieuses – Touchard ne cherchait pas à donner sa définition, comme vous le savez, il la gardait pour lui. Il va recenser, et comparer celles des autres. La vertu de ce recensement est d'illustrer sa pédagogie socratique. Dès l'origine, nous dit-il, il nous met à l'aise, dès l'antiquité grecque qui a inventé le terme, la lecture des textes qui nous sont parvenus nous apprend que, déjà, il n'y a pas de définition unique. La démocratie de Platon, attachée à la justice, n'est pas celle d'Aristote, qui recense la variété des constitutions en vigueur dans les colonies de son temps. La Révolution française a montré plus d'hésitations, mais l'exemple n'est pas vraiment édifiant, puisque Robespierre et Saint-Just confondent la démocratie avec la vertu de salut public. Et de ses observations, plus que de ses lectures, Tocqueville s'en tient à une définition moins politique que sociale : la démocratie qui coule à plein bord est l'état d'une société où la liberté est bornée par le mouvement perpétuel d'une égalité toujours plus exigeante. Lamartine ouvre le champ nouveau du pouvoir auquel la littérature permet d'accéder en France. Là, Touchard est sur son terrain, mais il restera lucide et le jugement est sévère : poète lancé dans la politique, Lamartine s'en tient à une définition sentimentale, à l'élan de l'enthousiasme fraternel. Comme tant d'écrivains, il a plus d'âme que de pensée, plus de style que de doctrine ; comme le jugement du cœur a toujours le pas sur celui de l'esprit, ses paroles doivent être rigoureusement datées, situées, pour être évaluées à leur mesure. Vive la chronologie ! Vient ensuite la démocratie « réelle », revendiquée par les socialistes qui posent les termes de l'équation d'une Libération, qui fut contemporaine de la reconnaissance des droits sociaux. Unis sur les buts, les socialistes sont divisés sur les moyens de la conquête pour aboutir au dépérissement de l'État annoncé par Marx. Faut-il accepter la transition d'une dictature provisoire ? « Toute l'expérience historique », répond Touchard non sans humour, « dément l'espoir d'une telle évolution ». Alors faut-il reporter ces espoirs vers le syndicalisme réformiste de la social-démocratie ? Est-ce la voie d'une transformation démocratique respectueuse de la légalité ? Les réponses historiques ne sont encore que partielles. Cet état provisoire signifie-t-il, comme Georges Vedel l'enseigne encore, qu'il y a deux formes de démocratie : la démocratie libérale et la démocratie populaire ? Sans choisir, ni trancher, Jean Touchard nous amènera vers le rivage d'une autre

démocratie, la démocratie constitutionnelle, qui, située dans le temps et l'espace, est capable de respecter les minorités, c'est-à-dire de tempérer la règle de la majorité qui reste le principe premier de la démocratie, et de citer en référence l'excellent livre de Carl Friedrich, professeur à Harvard, qui, publié en 1956 à Cambridge, trouvait au deuxième trimestre de l'année 1958 une traduction française opportune, à laquelle Stanley Hoffmann, que je n'ai pas encore vu mais qui devrait être là cet après-midi, a largement contribué. Le livre paraît aux PUF avec une préface très alerte de Marcel Prélot, qui, sans un mot, évidemment, pour des événements qui n'ont pas eu lieu, donne une excellente image de l'espoir intellectuel qui animait alors une rue Saint-Guillaume tout à la joie de la découverte d'une science politique renouvelée, où l'étude quantitative des faits sociaux et électoraux restait inséparable de l'histoire, comme de l'étude de la balance des pouvoirs organisée par la Constitution. Faussement naïf, Marcel Prélot s'étonne : depuis Montesquieu et Benjamin Constant, on sait que la liberté assigne des limites constitutionnelles au pouvoir, et les monarchies du XIX^{e} siècle ont été les premières à le reconnaître et à accepter de se dire constitutionnelles. Le temps ne serait-il pas venu pour les démocraties d'en faire autant, en se disant à leur tour constitutionnelles ? En s'abritant sous l'autorité de Boris Mirkine-Guetzévitch, qui venait de disparaître, après avoir beaucoup fait à Paris ou à New York pour la science constitutionnelle du monde occidental en général, et de la France en particulier, Marcel Prélot concluait en espérant que ce traité servirait, non seulement à alimenter les programmes de la nouvelle science politique, mais aussi, audace suprême, à renouveler la pensée des élèves de l'ENA, afin de briller au grand oral du premier jour. La démocratie constitutionnelle devenait l'horizon proposé aux lauréats de la République administrative.

Ainsi armé, Jean Touchard était parfaitement outillé pour comprendre ce que signifiait l'introduction du Conseil constitutionnel dans la Constitution de la V^{e} République, et je peux vous en donner une preuve, qui est aussi un souvenir brûlant pour l'étudiante que j'étais. En juin 1959, au grand oral du diplôme de Sciences Po, je suis interrogée sur la nouveauté que représente le Conseil constitutionnel. Dûment chapitrée – tu te souviens, Michèle, de nos maîtres de conférence – par des maîtres imbus de la supériorité du régime parlementaire, je récite ma leçon sur la diminution du pouvoir de la loi, qui, non contente d'être limitée du côté du règlement, est également limitée du

côté de la Constitution. Visiblement peu satisfait de ma réponse, Jean Touchard essaye de me sauver : « Qui sont les premières personnes qui ont été nommées ? », j'annone alors péniblement : Maurice Patin (que l'on connaissait comme Président de la Commission sauvegarde et liberté en Algérie, créée par Guy Mollet), Georges Pompidou, connu comme directeur de banque, devenu directeur de cabinet, et Léon Noël, dont le joli nom avait déjà sonné au temps du RPF, « Ah bon ? », me dit Jean Touchard, « Léon Noël ? Et où donc était-il en 1940 ? ». Devant mon silence, il vient à mon aide, l'œil heureusement allumé de malice : « N'était-il pas à Londres ? ». Mise en alerte, je reste prudente et continue de ne rien savoir. Bon prince, Jean Touchard conclura qu'à défaut de compétence, je serai au moins créditée de l'honnêteté de mon ignorance. Piètre bagage pour un diplôme, mais belle leçon de pédagogie socratique : l'enseignement est un perpétuel questionnement, un questionnement d'autant plus fécond qu'il se nourrit de culture et de comparaisons.

Hélène Carrère d'Encausse

Merci. Je constate que l'ignorance d'Odile Rudelle a été bien rattrapée. C'est plutôt une belle leçon de savoir. Eh bien, Raoul Girardet, enfin ! C'est votre tour.

Raoul Girardet

Je crois que je suis le dernier.

Hélène Carrère d'Encausse

Non, non, après vous vient Michèle Cotta.

Raoul Girardet

Eh bien, j'avoue mon embarras car tout ce que j'aurais aimé dire a déjà été dit, et très bien dit, en ce qui concerne le rôle de Jean Touchard dans l'historiographie contemporaine, en ce qui concerne le poids, finalement très lourd, que son enseignement a représenté pour un très grand nombre d'entre nous. Je ne vois guère ce que je pourrais ajouter, sinon qu'il est, dans l'histoire de l'université, un exemple extrêmement rare. Je vois mal finalement, autour de moi, dans mes souvenirs, qui, en dehors de Jean Touchard, aurait pu créer, si longtemps après sa disparition, une telle intensité d'émotion, un tel nombre de souvenirs, une telle volonté de se référer à lui. Si bien que, ne voulant pas répéter ce qui a déjà été dit, sur le rôle fondamental de Touchard dans le renouvellement d'une certaine curiosité historique, notamment en ce qui concerne l'histoire des idées politiques, je pense qu'il faudrait un jour réfléchir, et pourquoi pas faire une thèse (cela l'aurait fait rire, car il riait volontiers) sur Touchard précisément, sur l'héritage de Jean Touchard.

Il est rare, il est extrêmement rare… En vérité, nous avons tous eu des professeurs que nous avons aimés, pas en très grand nombre peut-être, mais enfin je parle des professeurs. Il est vrai que nous avons tous eu des souvenirs de cours, même à la Sorbonne, où se sont créés des liens, qui sont à la fois des liens intellectuels et des liens affectifs. Mais jamais cela n'a eu cette ampleur, jamais cela n'a eu cette importance. Il est quand même extraordinaire que nous soyons si nombreux à nous retrouver autour de Jean Touchard, à évoquer Jean Touchard, et je crois que c'est là, c'est sur ce point sans doute, qu'il faut insister. Qui aurait pu en dehors de lui dans le corps enseignant arriver à ce résultat ? Jean Touchard a été, en quelque sorte, créateur d'une certaine forme d'amitié, d'une certaine forme d'allégeance au passé, d'une certaine façon de comprendre l'histoire et de vivre l'histoire. Je crois que c'est précisément pourquoi nous gardons le souvenir de Jean Touchard, souvenir très profond dans chacun d'entre nous. Tout ce que j'ai entendu dire, j'aurais pu le dire, et nombre d'anecdotes. Quel professeur se trouve capable d'émouvoir à ce point, de longues années après sa mort, de susciter tant d'émotion ! C'est cette émotion qui me paraît être l'essentiel de l'héritage de Jean Touchard. Il y a bien sûr ses écrits, il y a bien sûr ce qu'il a apporté de considérablement neuf dans la naissance de l'étude de l'histoire des idées

politiques, mais il y a aussi sa personne, il y a ce qu'il a donné de lui-même, il y a ce qu'il nous a tous un peu apporté, différemment sans doute, selon les uns et les autres, mais l'apport a toujours été là, présent, vivant. Et c'est là peut être, finalement, ce qui replace le plus authentiquement Jean Touchard dans l'histoire, c'est la fidélité qu'il a suscitée et la fidélité qui va continuer à travers nous, à travers ce que nous allons dire, ce que nous allons écrire. Il est à peu près impossible, je crois, pour chacun d'entre nous, d'écrire quelque chose, même de tout à fait inoffensif, sans penser à Jean Touchard. Ce qu'il aurait dit, ce qui l'aurait fait sourire, ce qui l'aurait probablement indigné ou agacé, c'est cette présence à travers le temps de Jean Touchard que, je crois, l'historien doit souligner : Jean Touchard s'inscrit à travers la mémoire, c'est notre mémoire, mais je pense que ce sera aussi la mémoire de beaucoup de ceux qui nous succèderont. Jean Touchard a été, ce qui est très rare dans notre métier, effectivement un créateur de légendes, un créateur d'amitié, un créateur, il faut bien le dire, un créateur d'amour. C'est me semble-t-il, plus encore que son héritage intellectuel, cet héritage d'émotions qui constitue sa force et pourquoi il reste présent parmi nous. Jean Touchard, c'est l'amitié à travers le temps, l'amitié à travers les événements, l'amitié à travers toutes les diversités de la vie. Je crois que c'est là peut-être l'essentiel, l'esprit même de notre rencontre. Je vous remercie.

Hélène Carrère d'Encausse

Merci. C'est Michèle Cotta qui intervient en dernier dans ce flot de témoignages.

Michèle Cotta

C'est très difficile d'intervenir en dernier, au moins ce matin, puisqu'il y aura, Dieu merci, d'autres échanges dans l'après-midi. Je voulais dire aussi que

j'étais très honorée d'avoir été distinguée et de figurer au rang des élèves de Jean Touchard, comme Odile, pour donner mon témoignage.

Je voudrais dire simplement, le plus simplement du monde : Jean Touchard professeur, qu'est-ce que c'était ? Il est très important de dire, comme Odile, que lorsqu'on arrive de province et qu'on fait Sciences Po – Odile arrivait de Normandie, moi j'arrivais de Nice – effectivement l'état de l'université laissait vraiment à désirer, y compris même dans la ville chaleureuse qu'était Nice, et les contacts qu'on pouvait avoir avec un professeur étaient rares. Je ne sais pas si j'ai des souvenirs précis, et je confonds sûrement ce qui était cours et ce qui était conférence, ce qui était le cours « Littérature et politique », et ce qui était le séminaire d'étude des idées politiques, mais en tout cas je me rappelle bien dans quel état d'esprit j'étais. D'abord, Jean Touchard, pour moi, c'était l'enthousiasme, l'impression de trouver sans arrêt de nouveaux terrains à explorer, de nouveaux terrains littéraires, et aussi politiques, inconnus. On avait l'impression de participer à une remise en cause permanente de l'histoire et aussi, Odile l'a très bien dit, mais cela a beaucoup compté pour moi, on avait l'impression que nous arrivions au bout de tellement d'échecs français, qu'il était vraiment utile qu'on se prenne tous par la main pour essayer de savoir pourquoi il y avait eu cette avant-guerre, qui lui plaisait tant et qui nous charmait tous, et puis la Collaboration et puis après cette Libération bien vite avortée, au moins dans l'idéologie. Donc malgré tout cela, malgré le fait que nous brassions à longueur de temps des idées noires sur la politique et sur l'histoire, je ressentirai toujours cette impression d'enthousiasme et de gaîté parce que, par exemple, on rigolait beaucoup quand même ensemble. Et notamment je me rappelle à propos de Béranger, quand on se disait : « Mais qu'est-ce qu'il a à faire sa thèse sur Béranger ? ». En fait, Odile a bien montré que c'était aussi une démarche méthodologique, mais moi, de Béranger, je ne me souviens que de ce qu'il citait de temps en temps : « Chapeau bas devant l'ouvrier, chapeau bas devant la casquette ». Il disait cela avec sa voix inimitable, et je trouvais que c'était drôle, c'était un univers universitaire qui basculait. Ainsi nous a-t-il entraînées, Nicole Racine, Odile et moi, et bien d'autres je suppose aussi. Je me suis enthousiasmée pour Gaston Bergery et *La Flèche*, simplement parce qu'au détour d'une phrase sur l'avant-guerre, il avait dit qu'un des hommes les plus politiques, les plus intelligents de cette génération, et qui avait disparu à l'occasion de la guerre, c'était Gaston Bergery. Après quoi, nous nous sommes enthousiasmées, l'une

pour la littérature de la Résistance et moi pour la littérature de la Collaboration. Je me rappelle aussi la minutie dans cet enthousiasme, et comment il m'a appris à faire les bibliographies en mettant, j'ai retrouvé pendant que tu parlais, Odile : « Paris, virgule, Plon, virgule, 1937, point ; tant de pages ». « Attention ! », disait-il, « il faut bien vérifier. En fait, vous comptez les pages jusqu'à l'imprimeur… », donc il fallait tourner le nombre de pages pour voir où était le paraphe de l'imprimeur, et puis « in-folio, in-octavo, in-quarto » etc. Je me rappelle cette minutie incroyable, qui, au fond, n'avait pas grand-chose à voir avec la gaîté ni avec l'histoire, mais je me rappelle que cet enthousiasme, il nous le communiquait à tous. D'ailleurs si on est tous là aujourd'hui, ce n'est pas un hasard. Et puis, on s'est beaucoup amusés, avec nos professeurs et aussi entre étudiants. Où est-ce qu'on aurait pu avoir cette chance (on avait 20 ans), cette chance de connaître et d'être familiers, mais toujours avec un sentiment (moi je n'ai pas connu l'après 1968, je suis partie avant) de déférence. Nous avions beaucoup d'admiration pour lui et pour les enseignants, au-delà de tout, mais en même temps il y avait beaucoup de gaîté, cela je me le rappelle très bien. Je me rappelle aussi le pluralisme. C'est vraiment la première application du pluralisme, pas seulement dans le séminaire Touchard-Girardet-Rémond, qui nous a servi de référence dans toute notre vie, mais c'est vrai que, pour une fois, l'enseignement ne tombait pas d'en haut, que pour une fois il était sans arrêt remis en cause par les trois personnes en question, mais aussi par chacun de ceux qui partageaient notre vie, par Alfred Grosser aussi : lorsqu'il faisait un séminaire, tout était, sans arrêt, remis en question. Et pourtant on avait des certitudes et des joies, mais cette multiplicité des regards, je trouve que c'était une expérience unique. Enfin, ce qui nous enthousiasmait le plus, c'est le poids respectif des idées et des hommes parce qu'au fond, le bon mot qu'il avait inventé, qui, pour nous, avait de l'importance, c'était le mot « itinéraire » ; ce qui était important c'était de voir ce que les hommes faisaient des idées, et, notamment dans l'histoire de Gaston Bergery, c'est ce qui nous avait beaucoup plu : comment quelqu'un qui avait été le jeune turc de son époque, le révolutionnaire à l'intérieur du parti radical, était devenu un vichyste collaborateur, ambassadeur à Ankara et bientôt écarté de la politique et des célébrités. Cette notion d'itinéraire, le fait que les idées existent, elles existent bien sûr, mais elles existent aussi par ce qu'on en fait, et aussi malheureusement par ce qu'on n'en fait pas…

Ce monde, c'était une bulle, une bulle de solidarité, de curiosité. Je parle de solidarité : je n'ai pas le souvenir d'étripage entre nous, quand on était à des degrés divers de nos cursus professionnels. Évidemment, Lancelot et Ranger étaient déjà des caciques quand Nicole, Guy Michelat et moi sommes arrivés, c'est-à-dire deux ans plus tard. Tout était relatif : les caciques avaient 24 ans, on en avait 22. Mais je n'ai pas le souvenir qu'on se battait entre nous, qu'on jalousait le poste de quelqu'un d'autre. On était tous ensemble et finalement, moi, franchement, par la suite, dans l'univers où j'ai vécu, ce temps est resté comme quelque chose d'absolument unique et formidable. Quant à la curiosité, elle nous a permis, plus tard dans la vie, de nous amuser beaucoup, de faire complètement coïncider le travail et l'amitié, comme le disait Girardet. C'est vrai que c'est important d'être capable d'un enthousiasme réel.

Je voudrais également insister sur quelque chose que je n'ai jamais bien compris, peut-être que Janine Bourdin a des éléments d'information là-dessus. Je voudrais insister sur sa qualité de présence. Nous avons gardé le souvenir d'un maître à penser, tout à fait distant avec lui-même, mais je me suis souvent demandé comment il avait cette attention particulière à ses étudiants. Je pense, bien sûr, que Janine lui donnait quelques repères, quelques clefs. Par exemple, il m'a proposé une bourse alors que je ne savais pas comment j'allais vivre quinze jours plus tard, ni si je pourrais rester à la Fondation nationale des sciences politiques, ni rester même en tant qu'élève. Comment il a appris que, s'il ne me donnait pas cette bourse, je ne pouvais pas rester à Sciences Po, je n'en saurai jamais rien…

Il y a un souvenir que je dois évoquer ici, et je me suis dit que je le ferais. J'ai beaucoup hésité, c'est la première fois que je le dis, mais tant pis, c'est un souvenir, et pour moi c'est le souvenir le plus marquant de Jean Touchard dans ma vie. Quand j'avais 20 ans, j'avais un père avec qui je ne vivais plus depuis longtemps, qui avait divorcé depuis longtemps, et qui a été un des premiers mis en examen dans la classe politique, cela devait être en 1959. Ce jour-là, sur cinq colonnes, dans *France-Soir*, l'information s'est affichée à la une. Je me suis dit que je ne pouvais plus entrer à Sciences Po et je me demandais comment faire ; je me suis dit « Il faut y aller, si ce n'est pas aujourd'hui, je n'irai plus jamais ». J'y suis donc retournée. Il m'attendait à la porte. Quand je suis arrivée, l'huissier m'a dit : « Mademoiselle, Monsieur Touchard… » J'étais élève, j'allais entrer au troisième cycle mais j'étais élève,

il était là, il m'a fait traverser le hall, il m'a dit : « Vous devriez voir Chapsal aujourd'hui », j'ai donc vu Chapsal. Jean Touchard m'a présentée à tout le monde et il m'a aidée toute la journée. Comment avait-il la connaissance de cela ? Je me suis dit, j'étais une élève parmi beaucoup, c'est un événement qui m'a bouleversée, je me suis dit : « Chapeau ! Comment a-t-il fait ? ». Je lui devais ce témoignage que je n'ai jamais eu l'occasion de faire. Je me demande quel professeur, aujourd'hui, où que ce soit, serait capable d'avoir cette attitude-là.

Interventions du public

Hélène Carrère d'Encausse

Merci Michèle, je dirai que vous avez terminé cette matinée de la façon la plus profonde qui se pouvait, vous l'avez sorti de votre cœur. Je ne sais pas si un autre que Touchard aurait suscité ce témoignage. J'ai l'impression que vous avez lancé un appel à Janine Bourdin et qu'elle doit prendre la parole pour vous répondre.

Michèle Cotta

Comment avait-t-il la connaissance de la situation de famille ou des conditions financières dans lesquelles on était ? Il savait tout.

Janine Bourdin-Borotra

De votre situation, nous en avions parlé ensemble le matin même.

Michèle Cotta

Donc j'avais raison, c'était Janine Bourdin. Le réseau fonctionnait bien.

Intervention d'un participant

On a évoqué plusieurs fois mai 1968 ce matin. Je ne sais pas s'il y a dans cette salle beaucoup de gens qui étaient « de l'autre côté » en mai 1968, c'est-à-dire qui étaient à la base, qui ont participé à l'occupation de Sciences Po, sans être dans les Conseils dont parlait Alfred Grosser. Je voulais simplement dire que je n'ai pas eu ce contact intime avec Jean Touchard, et je le regrette évidemment *a posteriori*, mais j'ai le souvenir très, très fort de la façon dont je voyais Jean Touchard pendant cette période et je crois que je n'étais pas le seul. Le souvenir peut être le plus fort que j'aie, c'est effectivement Jean Touchard, non pas à côté de la Péniche, mais debout sur la Péniche lorsque les gens d'Occident, qui venaient d'Assas avec leurs manches de pioche (il y en a quelques-uns qui sont des notoriétés politiques importantes aujourd'hui), étaient là, attaquaient d'autres militants d'un autre bord et que Jean Touchard était présent, physiquement là, pour non seulement haranguer, mais essayer de séparer les camps, essayer de faire qu'on n'en vienne pas à des actes trop dramatiques. Je dois dire, peut être avec beaucoup d'injustice pour ceux qui travaillaient dans l'ombre, en mai 1968, à garder vivante l'Institution, pour nous le courage et la présence de Jean Touchard faisaient que Jean Touchard incarnait véritablement cette Institution, il était la seule partie visible de l'autorité de l'administration qui demeurait. Pour moi, c'est là où cela se relie avec ce qu'on a dit de l'enseignant, pour moi c'est indissociable de la façon qu'il avait d'enseigner. Je suis entré en AP en 1965 et donc j'ai suivi le cours d'histoire des idées politiques de Jean Touchard. J'avais l'impression d'avoir Louis Jouvet comme professeur, c'est-à-dire que j'avais l'impression d'avoir quelqu'un qui, non seulement maîtrisait admirablement la matière de son cours, mais qui était capable de la faire aimer, de la faire sentir, de nous faire rire et presque de nous faire pleurer, (je pense qu'il « jouait » son cours à fond en le maîtrisant parfaitement), qui ne regardait jamais ses notes, qui arpentait la tribune de Boutmy, sans aucun égard pour les micros, mais il avait la voix qui portait. Cette présence physique, c'est effectivement la présence physique, le courage, qu'on a évoqué par ailleurs. Le regret que j'ai, en revanche, c'est que je crois que Jean Touchard, notamment dans ce cours d'histoire des idées politiques, s'effaçait avec beaucoup de modestie, avec beaucoup d'application, derrière les gens dont il parlait. Finalement il parlait

pour nous, nous étions les petits débutants en AP, on ne connaissait rien à rien, on avait tout à apprendre. Alors il ne parlait pas de Béranger ou très, très peu, je n'ai pas le souvenir qu'il nous ait parlé de Béranger, il nous parlait moins de littérature politique et on n'en a jamais reparlé après, dans l'enseignement que j'ai suivi à Sciences Po. Il a fallu que j'attende des années et des années pour redécouvrir professionnellement *La Gloire de Béranger*. Le cours sur « Littérature et politique » de, je crois que cela devait être de 1953-54, le polycopié que j'ai déterré doit être celui de 1953-54. Je crois qu'effectivement dans *La Gloire de Béranger*, comme l'a dit Odile Rudelle, il y a énormément de choses dont on peut encore faire son miel aujourd'hui, et notamment sur le plan de la méthode. Il y a une méthode d'analyse, une méthode de travail dans *La Gloire de Béranger* qui serait digne d'être enseignée aujourd'hui. Là j'ai une suggestion à faire : si mes renseignements sont bons, il faudrait peut être les vérifier, mais je crois qu'ils sont bons, *La Gloire de Béranger* est non seulement épuisé mais libre de droits chez l'éditeur. Est-ce que cela ne serait pas une bonne idée de le rééditer, on a parlé aussi du rôle des publications à la Fondation, de rééditer ce livre, et de le mettre à la disposition des étudiants[1] ?

Dernière chose sur les talents de l'enseignant, sur les talents de découvreur, le côté très avant-gardiste, provocateur, mais dans le sens de la stimulation intellectuelle de Jean Touchard, j'invite tous ceux qui en ont envie à redéterrer ce vieux polycopié, il est à la bibliothèque, de 1953-54, sur littérature et politique, qui se termine par une grande analyse des *Hommes de bonne volonté* de Jules Romains, et où on trouve justement ce côté minutieux de la méthode, où il prend tout un paragraphe et il analyse des couples d'adjectifs, de mots, et il montre que tout marche par deux ou par quatre, et il termine le cours en disant : « Eh bien, n'est-ce pas là une ouverture vers, une réflexion sur "de l'érotisme en politique" ? ».

[1] Le livre édité en 1968 par Armand Colin est disponible à la vente aux Presses de Sciences Po.

Pierre Nora

Puisqu'on en parle, j'aimerais aussi évoquer un souvenir de 1968. Mais avant je voudrais vous dire un mot, parce que je me sens aujourd'hui un peu marginal par rapport à la famille originelle de Sciences Po, mais votre présence à tous les quatre me ramène à une époque où j'appartenais tout à fait à part entière à la maison, de laquelle je continue à me sentir très proche.

En effet c'est au séminaire Touchard que nous nous sommes tous rencontrés, et je voudrais insister effectivement sur l'air très neuf qu'on respirait à ce séminaire, pas seulement humainement, comme l'a dit Michèle Cotta, mais aussi intellectuellement puisque c'était une époque, après tout, où on faisait littérature, histoire et politique. Or cette association entre les trois avait un caractère tout à fait étonnant à l'époque. À une époque, où, vous l'avez évoqué, l'histoire contemporaine était totalement exclue, ostracisée littéralement, de l'enseignement de l'histoire à l'université, où la littérature était très mal vue des historiens des *Annales* parce que c'était justement en fuyant le témoignage littéraire que l'on faisait de la « bonne » et de la « vraie » histoire, quantitative, sociale, et que la politique elle-même était totalement exclue... Alors l'association des trois donnait quelque chose qui nous a tous totalement marqués, profondément marqués, et dans toute notre manière de travailler par la suite.

Alors cela dit, le petit souvenir de 1968. Pourquoi je l'évoque ? Parce que d'une part il est très drôle, et d'autre part parce qu'il montre bien, je crois, le début de la séparation entre Chapsal et Touchard. Je me souviens avoir téléphoné pour battre le rappel. C'était l'époque où nous dormions dans le bureau de Touchard et dans le bureau de Chapsal [...]. Et nous encouragions, avec Touchard, Chapsal à descendre et à affronter les étudiants, ce que faisait Touchard, comme vous l'avez rappelé, et nous étions en effet auprès de lui, dans la Péniche. Je me souviens de cette petite scène que j'évoque maintenant : Chapsal dans son bureau, ne voulant pas quitter ce bureau, et disant que si les hordes d'étudiants franchissaient la porte, « Eh bien, dans le tiroir de droite, je leur montrerai ma nomination par Maurice Thorez ». Nous avions le plus grand mal à lui expliquer qu'il ne fallait surtout pas montrer sa nomination par Thorez [...]. La profonde différence d'attitude entre les deux

hommes apparaissait là de manière frappante : il y avait celui qui avait le contact, littéralement très direct, avec nous tous, celui avec lequel on descendait dans cet amphithéâtre où, rappelons-nous quand même, la statue de Taine avait le drapeau rouge sur la tête et sur celle de Boutmy flottait le drapeau noir, ce qui faisait malgré tout un effet très étrange dans cette maison ; et il y avait l'autre, Jacques Chapsal, qui incarnait, disons, la dignité.

Didier Maus

Je suis aussi un rescapé de l'AP de 1965, nous sommes donc au moins deux. Si mon camarade n'avait pas dit ce qu'il a dit, je l'aurais dit. Effectivement, je crois que pour nous tous, et c'est un peu différent de l'image que vous avez donnée de Jean Touchard en petit comité, nous c'est Jean Touchard en foule, si j'ose dire. Jean Touchard, c'était effectivement d'abord une extraordinaire présence, pour reprendre le mot de Michèle Cotta. Sur la chaire, effectivement, il se baladait de long en large, on lui avait d'ailleurs mis un pupitre un peu plus haut pour qu'il puisse disposer quand même de ses notes ; il n'en avait pas vraiment besoin, mais il était en mouvement. De l'équipe des six extraordinaires professeurs que nous avions, l'un d'entre eux est ici au premier rang, il était le seul à avoir cette activité physique en permanence. Je me demande si ce n'est pas la première année où il faisait le cours d'histoire des idées politiques en 1965-1966, Louis Bodin doit le savoir. Mais il sortait d'une heure de cours en sueur, presque épuisé, après, j'allais dire, un match. Ce n'était pas un match contre les étudiants, mais incontestablement un exercice sur lui-même tout à fait fabuleux.

Dans les grands souvenirs, j'en évoquerai un ou deux autres, il y a notamment une leçon sur le *Léviathan* de Hobbes et une description de la première page du *Léviathan*, qui me reste physiquement présente à l'esprit. Je n'ai pas tout à fait le souvenir de sa voix, mais j'ai effectivement le souvenir du personnage, vivant intensément son sujet ; on avait envie qu'il nous en dise encore plus. Là où je vais me différencier un petit peu de ce qui a été dit, c'est qu'il arrivait quand même à nous parler de Béranger, je ne sais plus exactement comment, mais je dois dire que les seuls souvenirs que j'aie de Béranger, c'est à travers ce

cours d'AP puisque je n'ai jamais eu ensuite Jean Touchard comme enseignant ailleurs. Comment faisait-il ?, je n'en sais rien, mais il arrivait à nous parler de *La Gloire de Béranger*. Je ne sais pas si c'était à propos de Machiavel, de Montesquieu ou de Renan, mais en tout cas il y arrivait, donc, ça, c'est la première chose. C'était un personnage, effectivement, tout à fait extraordinaire en scène, puisqu'on évoque l'enseignant.

Deuxième chose, c'est pour confirmer sa présence sur la Péniche en mai 1968. Alors là, j'ai un problème de chronologie. Je me souviens très bien du samedi matin où nous avons refusé d'aller passer l'épreuve d'anglais et où, en réalité, la grève a commencé à Sciences Po. Il me semble, mais les souvenirs sont ce qu'ils sont, est-ce que c'est Jean Touchard qui est venu essayer de nous convaincre de passer l'épreuve ? Je n'en sais plus rien. En tous les cas, j'ai le souvenir de Jean Touchard, debout sur la Péniche, ça c'est vrai, je ne me souviens plus de sa garde prétorienne. Mais ceux qui y étaient s'en souviennent. Mais est-ce qu'il a essayé de nous convaincre ? Je n'en sais plus rien, en tous les cas, s'il a essayé, il n'y a pas réussi puisque nous n'avons pas composé ce jour-là, et tout a commencé à ce moment-là.

La troisième chose, c'est sur le fond. Je dois dire que je garde un souvenir extraordinaire du premier cours, où il faisait la distinction entre les doctrines politiques et les idées politiques. J'avais été fasciné, justement c'est relié à Béranger, par son approche. Ce qui l'intéressait ce n'était pas le système de pensée de quelqu'un en chambre, c'était la manière dont un certain nombre d'idées se répandaient ensuite dans l'opinion. Quelques années plus tard, ma femme faisant un mémoire de science politique, je lui ai dit de prendre la définition de Touchard des idées politiques, qui évidemment n'avait pas été publiée[2]. Je me souviens avoir été voir Louis Bodin, qui a retrouvé dans les notes de Jean Touchard sa définition des idées politiques, et qui est citée entre guillemets sur la première page du mémoire de ma femme. C'est à partir de cette distinction entre doctrine et idée, que j'essaye de faire avancer, très modestement, un certain nombre de mes amis sur la distinction entre doctrine constitutionnelle et idées constitutionnelles : ce qui me paraît intéressant c'est la manière dont un certain nombre de concepts se diffusent,

[2] Catherine Maus, *Du Front du progrès à l'Union travailliste*, Mémoire de DES, Paris II, 1973.

et non pas simplement la cohérence de la pensée de quelqu'un dont on ne sait pas s'il aura une postérité. Merci.

Conclusion de la matinée

Hélène Carrère d'Encausse

J'ai l'impression que tous ceux qui le souhaitaient se sont exprimés. Cette après-midi, la séance sera très différente, il s'agira des idées de Jean Touchard, de son apport dans divers domaines. Pour terminer, je voudrais dire trois petites choses. La première, il y a un terme à la mode, c'est le « devoir de mémoire ». Je crois que nous avons fait la démonstration qu'il existe une mémoire absolument sans devoir, une mémoire qui surgit comme cela, qui est présente et qui féconde véritablement tous ceux qui en sont les bénéficiaires. Ma seconde remarque, c'est que Jean Touchard a disparu trop tôt. Il a été, pendant dix-sept ans, véritablement le principal animateur de cette maison, de diverses façons. Il a disparu trop tôt pour achever ce qu'il voulait faire. Et il est certain que, pour certains d'entre nous, vous êtes trop jeunes, vous le connaissez par intérim ; mais pour nous, qui avons été proches de lui à divers titres, nous nous sommes tous certainement, par moment, raconté ce qu'aurait été la maison si Jean Touchard avait vécu. Toujours ce mythe. Je dirais que cela n'a pas d'importance. L'essentiel est que, non seulement tout a continué, mais que, d'une certaine façon, il est certain que cela aurait été différent : Jean Touchard vivant, il aurait imprimé probablement d'autres directions, qui auraient plu davantage à certains qu'à autres. L'essentiel est que cette maison est là, qu'elle vit sur la lancée qu'il lui a donnée et que, par conséquent, ceux qui ont suivi l'ont suivi, chacun à leur manière, mais que les fondations sont extraordinairement solides.

Et le dernier point, je vous demande pardon pour un petit moment d'émotion, mais ce que j'ai trouvé remarquable, et ce que Jean Touchard aurait aimé, c'est que ceux qui ne sont plus là, qui l'ont accompagné, qui ont travaillé avec lui et qui ont été ses disciples, ont été aussi présents. Ils ont été évoqués et par conséquent, au-delà de Jean Touchard, c'est le monde de Jean

Touchard qui a été le sujet de cette matinée. À tous, merci d'avoir su le ressusciter.

Introduction de l'après-midi

Pascal Perrineau

Pour commencer, je voudrais présenter les excuses de certains, qui n'ont pas pu se joindre à nos travaux : Pascal Baërd, directeur du Secrétariat général de la Questure au Sénat, Philippe Bénéton, qui a, en effet, écrit avec Jean Touchard son dernier papier dans la *Revue française de science politique* sur l'interprétation de mai 1968, Francis de Tarr, Jean-Paul Huchon, président du Conseil régional d'Île-de-France, notre collègue Jean-Noël Jeanneney, le professeur Quermonne et le doyen George Vedel, mais aussi, et cela réorganise un peu notre après-midi, Stanley Hoffmann, pour des raisons de santé, un genou l'empêchant de passer six heures en avion, or on sait que par les temps qui courent ces six heures peuvent être multipliées par deux. Il nous a dit, à Jean-François Sirinelli et moi-même, qu'il ne pouvait pas se joindre à nous mais qu'il aurait aimé pouvoir lui rendre hommage. Nous allons donc diviser, contrairement à la matinée, l'après-midi en deux : je vous propose que nous fassions une petite pause à 16h, jusqu'à 16h15, et que l'on reprenne ensuite nos travaux.

Hélène Carrère d'Encausse nous rappelait ce matin que ce colloque n'était pas placé sous le signe de la nostalgie, bien que les deux initiateurs de ce colloque, à savoir le CHEVS et le CEVIPOF, leurs deux directeurs, Jean-François Sirinelli et moi-même, sachions bien que du passé et de son retour il ne faut pas faire table rase. Et c'est bien dans cet esprit que nous avons organisé ce colloque. Nous espérons aussi que ce colloque à Sciences Po n'est peut être que le premier des colloques qui permettront de rendre hommage à nos aînés et à ceux qui ont fait cette institution. Donc ce colloque n'est pas placé sous le signe de la nostalgie mais sous le signe de l'esprit de Jean Touchard, comme le disait ce matin Hélène Carrère d'Encausse. Cet après-midi, nous allons explorer dans quel esprit Jean Touchard a abordé toute une série de thèmes,

qui l'ont passionné, qui ont débouché à chaque fois sur des œuvres ou des cours importants : les idées politiques, avec bien sûr le manuel d'*Histoire des idées politiques* dont nous avons parlé ce matin, mais également le cours sur « Le mouvement des idées politiques dans la France contemporaine » ; les intellectuels, avec la publication de *Littérature et politique*, ses thèses sur la droite et sur la gauche. C'est une œuvre qui a formé une génération d'étudiants bien après sa mort. J'en parle d'autant mieux que c'est mon cas. Je n'ai pas connu Jean Touchard, je suis arrivé à l'Institut d'études politiques un an après sa mort, en 1972, et donc la fréquentation que j'ai eue de Jean Touchard, c'est la fréquentation de ses livres et de ses cours. Et quand j'y ai remis le nez, la semaine dernière, ce sont des œuvres d'une incroyable pérennité qui, sur de multiples objets, je le vois lorsque je prépare moi-même mes cours à Sciences Po, sont des références qui m'ont appris, et encore aujourd'hui, beaucoup plus sur ces objets consacrés – le gaullisme, la gauche – beaucoup plus que beaucoup d'ouvrages sortis de ces hauts lieux de la science politique dite moderne, qui ne relève pas, en tout cas, de la catégorie des lieux miraculeux dont Hélène Carrère d'Encausse parlait ce matin. Je crois donc à la nécessité, pas simplement pour ma génération, mais également pour la génération de nos jeunes collègues, de renouer un dialogue intellectuel avec l'œuvre de Jean Touchard dont nous allons parler cet après-midi. C'est à mon avis d'une urgente nécessité.

Si vous le voulez bien, nous allons commencer par trois exposés : celui d'Alain-Gérard Slama sur les idées politiques, celui de Nicole Racine sur l'analyse des intellectuels et celui de Brigitte Waché sur les deux thèses de Jean Touchard. Ensuite on ouvrira une discussion avec la salle, puis nous ferons une pause et nous reprendrons dans un second temps avec un exposé de Zeev Sternhell sur la droite selon Jean Touchard, et un exposé de Gérard Grunberg sur la gauche selon Jean Touchard et nous rouvrirons à nouveau une période de discussion sur ces deux derniers exposés. Alain-Gérard, je te passe la parole.

Les thèmes scientifiques

Les idées politiques

Alain-Gérard Slama

C'est à moi, à coup sûr, qu'incombe la tâche la plus facile, puisque je vais en fait rappeler ce qu'ont été les sujets de prédilection et la méthode de Jean Touchard. De la part de quelqu'un qui l'a connu, en parler comme cela, avec quelque distance, c'est évidemment le faire revivre. Il est impossible, (je n'étais pas là, hélas, ce matin), pour moi, d'évoquer Jean Touchard directement, en abordant comme cela ses idées, ses analyses, sans dire un mot de la rigueur morale de l'homme, de sa conscience, de cette amitié absolument indéfectible qui le liait aux gens qu'il aimait, de cette incroyable modestie dont il ne s'est jamais départi jusqu'à la fin de sa vie, mais également, parce qu'il ne faut pas être uniquement un hagiographe, une imperméabilité assez étonnante à l'égard de tout un monde qui était, disons en gros, la droite, monde qui lui était totalement étranger, mais qu'il se donnait un mal de chien pour essayer de le comprendre. Il y avait aussi un autre aspect : on ne peut pas évoquer Touchard sans penser aussi au comédien, et je rappellerai simplement un moment, un temps fort, où il s'est montré capable d'une colère assez étonnante. Au cours d'un colloque sur Vichy qui se déroulait en 1970, alors que René Rémond était arrivé avec beaucoup de maîtrise à calmer le jeu – parce qu'il y avait des témoins, n'est-ce pas, qui étaient là, il y avait René Belin, Boutillier, Lehideux et quelques autres qu'il s'agissait de faire parler et de mettre un peu en confiance pour qu'ils nous apportent des choses – et soudain Touchard, piqué de je ne sais quelle mouche, s'est levé et a dit : « Écoutez, vous avez battu votre coulpe et vous avez marché au pas. Alors, qu'on batte sa coulpe, je comprends ; qu'on marche au pas, je comprends ; mais battre sa coulpe en marchant au pas… ».

Alors là-dessus, évidemment, René Belin, Lehideux etc. ont dit : « Je m'en vais puisque c'est comme cela, il n'y a aucune sérénité dans cet établissement ». Il a fallu rasseoir Touchard pour le calmer. Cet homme avait quelque chose qui bouillait en lui et qui, vraisemblablement, a contribué, avec la haute conscience qu'il avait de son travail, à le tuer. Il avait aussi une extrême sensibilité aux nuances et en même temps un goût prononcé pour les taxinomies : il était content quand il avait classé. C'était très frappant. Cela me concerne et me touche particulièrement, car votre serviteur, qui vous parle en ce moment, a une formation littéraire, Dieu sait si ses amis historiens le lui rappellent, et je pense que cela devait être la même chose pour Jean Touchard, en sorte qu'il éprouvait un besoin d'autant plus grand de rigueur et de précision historique, maniant la chronologie avec une minutie et un degré d'exigence qui, parfois, n'étaient pas toujours évidents, ni absolument nécessaires. Enfin, une dernière chose, c'est qu'on observera ici que parlent de Jean Touchard beaucoup de gens, d'universitaires, qui se sont inspirés de son exemple, sans qu'on puisse dire qu'il eut vraiment des continuateurs. J'ai fait pendant des années – après Jean Touchard, j'ai eu cet honneur – un cours « Littérature et politique ». Il m'avait souhaité par avance, à la manière du Général de Gaulle, bien du plaisir, dans une voie qui n'est pas vraiment reconnue au sein de l'université, et puis surtout, surtout, lui-même était assez sceptique, en raison de sa modestie sans doute, quant à la possibilité que la matière, le matériau qu'il traitait, qui était surtout littéraire, fût finalement justiciable d'une approche réellement scientifique. Ses thèmes et les thèmes d'un de ses cours les plus fameux, « Littérature et politique », il les regardait lui-même avec une certaine perplexité, sinon même avec méfiance. C'est précisément ce sur quoi je voudrais m'appuyer en vous parlant aujourd'hui des idées politiques telles que Touchard se les représentait ; c'est en partant de ses cours, « Littérature et politique », d'une part, dont on a les polycopiés dans cette maison, et qui s'échelonnent à partir du milieu des années cinquante, et puis, d'autre part, le cours cité par Pascal Perrineau tout à l'heure, c'est-à-dire le cours sur « Le mouvement des idées politiques » qu'il partageait avec René Rémond et Raoul Girardet, ce cours sortait de surcroît du fameux séminaire ouvert en 1957, le « Touchard-Rémond-Girardet », cours qu'il a assumé seul à partir de 1962-1963. Enfin, je ferai un peu référence à deux publications, mais il en sera bien davantage question tout à

l'heure, d'une part sur l'histoire de la gauche depuis 1900 et d'autre part en évoquant son livre, moins éclairant à mon sens, sur le gaullisme.

Alors, l'objet de Touchard, et ce sera mon premier point. J'ai prévu deux points, avec deux sous-parties dans chaque partie, je dois cela à cette maison, tout de même, même si nous ne sommes pas rue Saint-Guillaume proprement dit. Son objet, c'était les idéologies politiques, qu'il prenait toujours soin de distinguer des partis politiques et c'était même une des idées forces de sa démarche, c'est-à-dire que les partis ont souvent une idéologie confuse ou ambiguë et il peut y avoir de surcroît plusieurs idéologies qui coexistent à l'intérieur d'un même parti, il peut même exister des idéologies sans parti, en attente d'une structure, et quand il disait cela, il pensait évidemment à quelque chose, qui lui était particulièrement cher, c'est-à-dire à l'idéologie de la Résistance. Alors qu'entendait-il par idéologie ? Il s'appuyait bien sûr sur Thibaudet : « La politique ce sont des idées » ; mais il avait une autre source, à laquelle on pense moins souvent, et qui m'a étonné, c'est Georges Balandier. Il s'est appuyé sur une définition de Georges Balandier, c'est-à-dire ce qui lui plaisait dans les idéologies, c'est que c'était un ensemble d'idées, un ensemble de représentations, un ensemble de croyances, et référées à des groupes sociaux déterminés. Autrement dit, il y avait là chez Touchard une petite trace de marxisme, ces ensembles d'idées, de représentations, de croyances, étant évidemment destinés à légitimer les engagements politiques et à construire les visions que l'on pouvait avoir de la société présente ou de la société future. Tout en mettant en relation l'idéologie avec le groupe social, Touchard n'oubliait jamais l'interaction des idéologies politiques avec un ensemble qu'il comparait, selon une métaphore qui lui était très chère, à une pyramide. Ainsi, il y avait une pyramide, qui n'avait pas nécessairement une base beaucoup plus grande que le sommet. Au sommet, vous aviez la doctrine, alors la doctrine c'était le nom de quelques figures politiques ou des penseurs, « Jaurès, Alain »… Bon, pour parler comme il le faisait. À l'étage intermédiaire, vous aviez la praxis, c'est là qu'on voit ressurgir le petit tintement marxiste qui sonnait agréablement à son oreille, la praxis, c'est-à-dire les idées qui permettent à la doctrine de devenir une force politique. Et enfin, il y avait les représentations collectives, et c'était là ce qui était cher à son cœur, ce qui l'intéressait le plus – parce que cela l'aurait embêté de faire un cours théorique sur Alain – mais en revanche, quand il évoquait les représentations collectives, il parlait de choses dont on ne pourrait plus parler

aujourd'hui comme il le faisait, d'idéologie paysanne, d'idéologie des médecins, d'idéologie des étudiants ou d'idéologie des lecteurs de *Paris-Match*, tout simplement parce que la notion d'idéologie a acquis et conquis, Dieu merci, une plus grande autonomie par rapport aux déterminismes sociaux. Mais tout en cédant à ce déterminisme par le milieu, Touchard maintenait une certaine séparation entre les ordres, et c'est cela qui, personnellement, me séduisait dans ses cours ; c'est-à-dire que, dans tout système d'idées, il faisait la part des logiques différentes, un peu comme Proust dans le *Contre Sainte-Beuve*. Il y a une logique inhérente à la doctrine et à la pensée, il y a une logique qui est inhérente à l'action politique, et il y a enfin une logique qui est inhérente à ce qu'on appellerait aujourd'hui « culture politique », c'est-à-dire les différentes formes de sensibilités, qui s'expriment à travers toute une littérature.

Et enfin, la dernière remarque que je voudrais faire, c'est que, lorsqu'il analysait les textes, Touchard distinguait aussi entre les niveaux, c'est-à-dire qu'il ne tombait pas dans le piège qui consiste à prendre un texte littéraire, à prendre une page de Flaubert par exemple, pour illustrer un événement historique, comme on ferait finalement pour coloriser en quelque sorte la connaissance historique en surimposant quelques citations valorisantes. Il traitait ces textes comme des textes littéraires, dans lesquels il cherchait à la fois, et j'y reviendrai, des thèmes de prédilection et l'expression d'un imaginaire propre à un milieu, mais propre aussi à une époque, et c'est sans doute sur ce dernier point constituant sa méthode que l'apport de Jean Touchard, vous le voyez bien, largement impressionniste, a été le plus fécond.

J'ai participé assez tard au séminaire « Rémond-Touchard-Girardet », c'est-à-dire à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. En 1968, j'avais une moustache et on me comparait à Trotski. Je ne suis pas sûr que ce fût exactement mon paysage intérieur, et Touchard d'ailleurs ne savait pas trop à quoi s'en tenir, il était un peu inquiet quelquefois. Il plaquait assez volontiers sur ses interlocuteurs une image qui restait fixe et définitive et de laquelle on ne pouvait pas décoller : il me voyait dans une chambre de bonne, quelque part au fin fond du côté du métro Charonne, et, chaque fois qu'il me voyait, il était plein d'une compassion dont j'avais mauvaise grâce à le dissuader. Pendant ces années de séminaire, ce qui était fascinant, c'était la volonté extraordinaire, la bonne volonté de bon élève, avec laquelle il passait

en revue toutes les nouvelles approches de l'idéologie : alors le structuralisme, la Nouvelle Critique, les approches de la linguistique, il faisait du Roland Barthes, il passait à Bourdieu, etc. Il y avait au CEVIPOF des chercheurs qui expliquaient tout cela de manière très savante, il se concentrait énormément pour essayer de suivre, il était toujours un petit peu effondré. Il était très aidé dans sa tâche par quelqu'un dont il faut rappeler la mémoire, qui a beaucoup travaillé avec Touchard, Frédéric Bon, et qui aidait justement à traduire en langage relativement clair des choses qui ne l'étaient pas. Donc, en fait, le territoire de Touchard, c'était la confrontation avec les textes, c'était le bonheur d'essayer de reconstruire, à partir de là, sa propre approche, encore une fois assez largement impressionniste, et pourtant, je crois, extrêmement féconde.

J'aborde mon second point, si vous le voulez bien. Il y a eu, je crois vraiment, deux apports essentiels sur le plan des idées politiques dans l'œuvre de Jean Touchard : le premier, c'est l'analyse thématique et le second, c'est ce qu'il appelait sa métaphore des infusoires, c'est-à-dire une sorte de structuralisme un peu spontané, qui lui permettait de comprendre et de montrer que, au fond, ces thèmes n'ont de sens qu'en fonction de la structure d'ensemble à l'intérieur de laquelle ils s'organisent. Je m'explique, et je vais faire vite parce que je crois qu'il ne faut pas que j'excède la demi-heure. S'agissant de l'analyse thématique, pour tous ceux qui ont connu Touchard, je crois qu'il n'est pas possible qu'ils n'aient pas entendu développer le thème de l'arbre, je ne pense pas qu'il y ait ici quelqu'un qui n'ait pas entendu Touchard développer le thème de l'arbre. Le thème de l'arbre, c'était pour lui en fait le révélateur, l'élément qui lui permettait de cerner une psychologie de droite, parce que l'arbre ce sont les racines, c'est la continuité, c'est la métaphore biologique, l'arbre c'est en même temps la nécessité d'un ordre organique dont on ne peut sortir, sous peine de se dessécher et de disparaître. Donc l'arbre et le thème de l'arbre, l'arbre de Monsieur Taine, bien entendu, dans les *Déracinés* de Maurice Barrès. C'était pour lui une clef explicative d'une grande force et il aimait, et ses étudiants Dieu sait s'ils aimaient autant que lui le voir se livrer à cet exercice d'analyse d'un thème, qu'il fouillait de façon extrêmement fine ; il allait très loin. J'avoue que je n'ai pas pu aller beaucoup plus loin que mon maître : j'ai trouvé le thème de la fenêtre, qui marche bien je vous le signale, mais surtout ce qui me paraît le plus intéressant, c'est qu'il y a quand même des arbres de gauche et pas seulement des arbres de droite. En fait, les arbres

d'André Gide sont des arbres de gauche, qui naissent en général d'une bouture, d'un rejet, ce sont des arbres dynamiques, tournés vers l'avenir. Il y a l'arbre de Roquentin dans Sartre, qui, évidemment, est extrêmement démoralisant et nauséeux, et qui est tout à fait l'inverse de l'arbre harmonieux dans lequel Monsieur Taine trouvait son bonheur, celui qui se trouvait sur la Place des Invalides et qui est mort en 1941 (il n'a pas survécu au régime de Vichy, ce qui prouve qu'il n'était pas tellement de droite cet arbre-là). Il avait donc cette espèce de goût de l'analyse thématique, qui avait pour prix, pour intérêt, pour valeur, pour vertu, de mettre en évidence les vecteurs qui relient les débats politiques à une sensibilité culturelle, voire aux forces de l'inconscient – il n'abordait pas ce territoire, mais enfin il tournait assez volontiers autour. Cela présente évidemment un danger que je viens de décrire : arbre de droite ou arbre de gauche, c'est-à-dire c'est le nominalisme qui tend finalement, sur l'identification d'un mot, à faire je dirais presque du Bernard-Henri Lévy. Donc il y avait, dans la démarche thématique de Jean Touchard, quelque chose qui pouvait faire l'objet d'un mauvais usage, mais pour lui ce n'était pas du tout cela qui l'intéressait. Ce qui l'intéressait, c'était que, au fond, les représentations collectives, il cherchait moins à les analyser pour mettre en évidence des structures mentales ou des structures morales ou des structures de l'inconscient, pas du tout du Bachelard, ce qui l'intéressait c'était de voir, d'analyser, les forces de diffusion des idées, ce qui faisait lien entre les idées d'un côté et d'autre part leur perception par un milieu, un public, et là, il était absolument imbattable. On peut faire la grimace en voyant Touchard, par exemple, vous décrire des couples thématiques chez Péguy, je prends le cours « Littérature et politique » : alors, il y avait mystique et politique évidemment, misère et pauvreté, ordre et ordonnance, honneur et bonheur, Corneille et Hugo, époque et période, ordre intellectuel et ordre temporel, héros et saints, etc. Eh bien, cela n'était pas absurde dans la mesure où, à partir de ce canevas, à partir de ce diagnostic qu'il faisait d'un certain nombre de mots forts d'une pensée, à son lecteur, aux autres, peut être, d'essayer de construire des interprétations plus profondes et plus fines, mais il avait cette vertu extraordinaire de repérer très vite l'essentiel, et d'aller à l'essentiel. Pour Barrès, pourtant Dieu sait s'il ne comprenait pas Barrès, il le détestait ; ne parlons pas de Montherlant : quand Monsieur de Coantré rentre chez lui car il ne veut pas attendre dans l'antichambre d'un médecin, préférant s'en aller et mourir de sa maladie plutôt que s'abaisser à attendre,

Touchard trouvait cela parfaitement stupide, et je me rappelle d'ailleurs, ego histoire, qu'il m'a refusé un texte sur Montherlant pour la *Revue française de science politique*, dans lequel j'expliquais Montherlant par sa propension suicidaire. Or Montherlant ne s'était pas encore tué, je veux dire par là, zut !, qu'il m'a fait louper un scoop. Donc, il avait des préventions comme cela, mais quelle importance cela pouvait-il bien avoir ? Barrès, par exemple, qu'il ne comprenait pas vraiment : il avait perçu chez lui des thèmes comme celui de la fidélité à l'enfance. Quand il voulait analyser l'amour du passé chez Barrès, il faisait la citation qu'il fallait faire, c'est-à-dire : « Qu'est-ce que j'aime dans le passé ? Sa tristesse, son silence et surtout sa fixité ». Bon, vous voyez les gloses que l'on peut en tirer, ce n'est pas devant Zeev Sternhell que je les ferai moi-même. Autres thèmes : le goût de l'énergie, l'inquiétude, l'inquiétude bien sûr, et là aussi que de choses étaient contenues là-dedans, le sentiment de l'honneur, cela c'est plus banal, la passion de l'unité, à un moment, finalement, où cette dichotomie unité/diversité n'existait que dans les plans de cours d'histoire (unité/diversité, rupture et continuité), je passe. Et encore, le sens de la terre, la hantise de la mort, la fidélité à un paysage, les paysages, les paysages justement : il savait voir *Le Jardin de Bérénice* d'un côté, classique et bien ordonné, et puis le jardin exotique, *Un Jardin sur l'Oronte*. Eh bien, cette manière de cerner un paysage mental à partir de la littérature va évidemment extrêmement loin, parce que cela peut aider précisément à la compréhension d'une culture politique. Alors je passe, je n'ai pas le temps, on prendrait un plaisir fou à continuer, les mots-clés dans Giraudoux par exemple, « tout » par exemple chez Giraudoux : « toutes » les guerres, « toutes » les femmes ; « comme », qui sanctionne une similitude à l'intérieur d'une même espèce mais qui souligne les diversités ; « le plus », la passion de Giraudoux pour les essences : être « le plus » jeune fille possible, « le plus spectre » possible, être « le plus » fonctionnaire possible, être « le plus » cornichon possible, le cornichon du père de famille, qui est retiré solennellement du bocal ; et la « première fois », bien entendu, la vérité première des êtres, le jour où ils se déclarent etc. Ce n'est pas seulement un univers poétique, mais c'est la perception de ce qu'il y a de poétique dans les représentations politiques. Je pourrais continuer, mais je voudrais dire que ce type de portrait psychologique à partir des mots-clés d'une œuvre, d'une période, provoquait chez ses étudiants une espèce d'euphorie qui n'avait rien de factice. Un exemple, ce sont ses lignes de force thématiques, à propos de la

gauche, proposées par Touchard en 1962. Touchard notait le progrès des idées de décentralisation et de mouvement social qui devaient irriguer la deuxième gauche, et il le notait en s'appuyant simplement sur trois livres : il y avait *La République moderne* de Mendès – je dois dire que c'était d'une grande économie, c'est peut-être pour cela que le paresseux que je suis aimait beaucoup la méthode Touchard : à partir de trois livres, on pouvait tirer des conclusions tout à fait riches – il s'appuyait donc sur *La République moderne* de Mendès, sur *l'État et le Citoyen* du Club Jean Moulin et sur un livre de Joseph Rovan, qui a eu son heure de gloire, qui s'intitulait *Une Idée neuve : la démocratie.* Et Touchard notait ceci : « Ce qui est frappant, c'est qu'on retrouve dans ces différents livres des thèmes qui sont maintenant assumés par la gauche française, mais qui sont de très vieux thèmes », disait-il, « du traditionalisme français ». Ces thèmes les voici : la défense et l'illustration des groupes intermédiaires, le primat de l'économie et la défiance à l'égard de la démocratie parlementaire, le retour à la région, aux forces vives de la région, le pays, le village, l'appel aux jeunes, la confiance dans les clubs, dans les cercles, dans les élites et dans les groupes d'étude, etc. Les résonances d'une telle analyse sont toujours actuelles, elles rendent compte de la persistance d'un malentendu entre deux gauches : l'une individualiste et républicaine, l'autre qui se reconnaît plus facilement dans la social-démocratie à l'européenne. Mais cette ligne de clivage absolument fondamentale, qui partage la droite aussi bien, était déjà présente dans l'analyse que Touchard pouvait en faire en 1962, à partir de trois livres.

Alors je conclus sur une autre métaphore touchardienne – et c'est mon grand B de ma deuxième partie bien sûr – c'est la métaphore des infusoires : j'ai commencé par les pyramides, nous concluons sur les infusoires. J'en suis désolé, il n'y a pas les générations, mais il n'en était pas loin, il aurait pu y penser d'ailleurs et en dire un mot pour notre ami Jean-François. Les infusoires : « L'espace idéologique français », disait Touchard, « ne se découpe pas en tranches comme on découpe un melon ou une pomme », « l'espace idéologique français » – il reprenait volontiers – « s'apparenterait plutôt à un bocal dans lequel nagent des infusoires. Alors, les champs d'infusoires bougent, grossissent, se rétrécissent, se superposent, s'éloignent, et cela à l'intérieur d'un plasma qui est l'apolitisme ambiant et qui occupe dans le bocal plus ou moins de place ». Et Touchard citait volontiers à l'appui quelqu'un dont il sera question tout à l'heure à propos de ses thèses, son

arrière-grand-père, Louis Rousseau, époux d'une certaine Emma, qui avait été le fondateur de la maison Keremma et qui était restée le domaine breton de la famille Touchard, Louis Rousseau, auquel il a consacré sa thèse secondaire, qui était à la fois disciple de Villeneuve-Bargemont et de Lamennais, qui a été franc-maçon et voltairien à une période de sa vie, qui était en même temps brasseur et inventeur de l'œnophore tubulaire, vous nous direz peut-être tout à l'heure ce que c'est que l'œnophore tubulaire, il ne nous l'a jamais expliqué. Derrière les apparences aimables de la métaphore des infusoires, je crois que Touchard ajouta un complément très heureux à son analyse thématique, parce qu'effectivement sa démarche prend ici tout son sens, autrement dit, les thèmes c'est un peu comme les notes de la gamme. J'ajouterai au surplus qu'il n'y en a pas beaucoup : les thèmes dont se nourrissent les idéologies politiques sont au total extrêmement peu nombreux. Je pourrais prendre une autre métaphore, qui serait celle des Cyclades. Ce qui compte ce n'est pas tant l'inventaire des îles, aux Cyclades il y a en beaucoup, que celui de l'itinéraire que l'on va choisir pour s'orienter à travers elles, c'est dire que les thèmes qu'évoquait Touchard prennent naissance en fonction de la structure à l'intérieur de laquelle ils s'organisent. C'est le travail qu'il projetait, œuvre tout de même arrêtée dans la force de l'âge et au début de la force de l'âge, à laquelle il m'avait dit qu'il souhaitait s'atteler, essayer de mettre en évidence ces espèces de constellations idéologiques arrêtées un instant, prises par des instantanés. Les champs d'infusoires, c'est bien en effet une idée, je crois, très fortement originale, qui échappe à ce moment là au danger, à la menace, du nominalisme. Il y a deux voies pour cela, l'une est le souci de l'historien qui était celui de Jean Touchard, c'est-à-dire que signifie tel mot, « race » par exemple, au moment où il est employé, et surtout quel est le contexte à l'intérieur duquel il s'organise ? Ce n'est qu'à partir de la construction de ce modèle que vous avez la possibilité d'émettre un jugement sur le sens profond des thèmes politiques. Voyez, ce va-et-vient constant, et je m'arrête ici, entre la nuance et la ligne de force, entre l'analyse et la synthèse, c'était le propre de la démarche de Touchard, et ceux qui le connaissaient savent qu'il avait une démarche chaloupée, sans doute est-ce là une des explications de la profondeur de la trace qu'il a laissée : toute sa personne exprimait la présence physique de ses idées. Merci.

Pascal Perrineau

Merci beaucoup, Alain-Gérard Slama, pour cette intervention, qui va bien au-delà d'ailleurs d'un simple discours sur la méthode de Jean Touchard et qui est en continuation avec ce que l'on a ressenti ce matin et nous a fait découvrir, une fois de plus, un homme qui était incroyablement présent. Présent dans sa méthode, dans son œuvre ; on pourra revenir peut-être sur la présence de Jean Touchard dans son œuvre, et dans les conclusions de son œuvre, tout à l'heure, avec les exposés sur la gauche et sur la droite.

Alors, nous allons passer, avant d'ouvrir tout à l'heure un débat, aux idées, à ceux qui en vivent et les font vivre, à savoir les intellectuels, et je te passe la parole, Nicole.

L'analyse des intellectuels : la notion d'intellectuel était-elle pertinente pour Jean Touchard ?

Nicole Racine

Jean-François Sirinelli m'a proposé de traiter un thème qui va de soi dans la problématique actuelle de l'histoire des intellectuels. J'ai accepté en reconnaissance de ce que je dois à Jean Touchard, avec un peu de nostalgie et de mélancolie à la pensée des années écoulées.

D'emblée, cependant, je me suis demandé si cette problématique permettait de rendre compte de façon tout à fait adéquate de l'apport de Jean Touchard à l'histoire intellectuelle, quel que soit le rôle précurseur joué par lui dans le développement puis l'essor de l'histoire intellectuelle de la France de l'entre-deux-guerres, avec René Rémond, Raoul Girardet, ses partenaires dans le séminaire fondateur « Idéologies de la France contemporaine ». Le plus simple était donc d'interroger mes souvenirs.

Désirant m'inscrire au Cycle supérieur d'études politiques après des études d'histoire à la Sorbonne, j'allais le voir avant la rentrée 1958 pour convenir d'un sujet de thèse. Comme le sujet que je lui proposais sur la revue *Esprit* était pris, il m'en proposa un autre (« Vous vous intéressez aux intellectuels de gauche, pourquoi pas aux intellectuels d'extrême gauche ? ») sur « les écrivains communistes de 1920 à 1936 », sujet alors peu fréquenté. Il m'orienta vers les écrivains tant en raison de sa formation littéraire qu'à cause de la forte prégnance dans la culture française de l'écrivain comme modèle de l'intellectuel engagé, alors que l'histoire des intellectuels n'était qu'en gestation. Cette recherche aboutit à une thèse soutenue à la Sorbonne en 1963 qui avait bénéficié d'une double direction, celle de Jean Touchard et de René

Rémond, celui-là en étant le directeur. On ne pouvait être plus favorisé. Ce n'est pas sans émotion que j'ai relu, en témoignage de la conscience professionnelle de mes directeurs de thèse, les notes manuscrites que chacun rédigeait à la lecture de mon travail, pratiquement chapitre par chapitre. Tout en gardant beaucoup de reconnaissance à René Rémond pour le soin avec lequel il notait page par page, sur feuilles de papier écolier quadrillé, ses pertinentes demandes de précisions, ses conseils (« Regrouper, synthétiser » ou « redite »), je parlerai ici de celles de Jean Touchard, rédigées de sa belle et lente écriture, aux lettres séparées, aux longs jambages. Elles étaient révélatrices de sa conception de l'histoire, une histoire où on ne pouvait se contenter d'études de contenu idéologique, mais qui cherchait à faire vivre les hommes. À la lecture des premiers chapitres de ma thèse, il avait noté à destination de l'historienne débutante : « Règle absolue : ne pas se répéter (souligné deux fois) », « ne pas violer la chronologie » ; à propos de la forme : « temps du récit : le présent ? », «quelques phrases type cliché », ou encore sur l'abondance des citations : « des textes, des textes : compilation… ». Enfin « Manquent le ton des textes et le visage des hommes ». J'ai essayé de ne pas oublier le conseil. Autres indices de son intérêt pour une approche moins littéraire du sujet, ces remarques que j'ai retrouvées : « Les intellectuels. Catégories/sociologie ? ». « Combien ? Qui ? Quelle influence ? – Réactions du PC envers intellectuels. Ouvriérisme ? ». Une approche socio-culturelle qui est encore celle de nombreux historiens.

Alain-Gérard Slama qui fait avec raison de Jean Touchard l'initiateur de l'histoire littéraire des idées[1], revendique explicitement son héritage et la légitimité de la question à laquelle il s'est attaché : que dit du politique la littérature, par définition faite par des êtres singuliers ? Et donne cette réponse : « L'histoire littéraire des idées ne saurait être considérée comme une simple auxiliaire de l'histoire politique non seulement mais parce qu'elle peut apporter *davantage*, mais aussi parce qu'elle représente *autre chose* »[2]. Cet *autre chose* que, pour des générations d'étudiants, Jean Touchard tenta dans son cours « Littérature et politique ».

[1] Alain-Gérard Slama, « Portrait de l'homme de droite. Littérature et politique » dans Jean-François Sirinelli, *Histoire des Droites en France. 3. Sensibilités,* Paris, Gallimard, 1992, p. 787.
[2] *Ibid.,* p. 789.

Mais, comme je l'ai dit, cette étude des rapports entre littérature et politique prenait place dans une recherche plus large dont témoigne la table ronde de l'Association française de science politique (AFSP) en 1957 sur les intellectuels dans la société française contemporaine, publiée presqu'intégralement dans la *Revue française de science politique,* dans son numéro de décembre 1959.

Référence obligée de l'historiographie des intellectuels, cette table ronde marque une date par les pistes qu'elle ouvrit. L'idée venait de Jean Touchard, la mise en œuvre dut largement à Louis Bodin, alors au secrétariat de rédaction de la revue *Esprit,* entré au Cycle supérieur d'études politiques en 1957. Le texte de présentation, en tête du numéro de décembre 1959, signé Louis Bodin et Jean Touchard, était intitulé « Les Intellectuels dans la société française » – il faut en souligner le sous-titre « Définitions, statistiques et problèmes », qui en indique clairement l'ambition[3]. On comprend mieux ainsi la généalogie du fameux « Que sais-je ? » de Louis Bodin, *Les Intellectuels*, paru en 1962, autre date clé de l'historiographie des intellectuels, et vingt ans après, *Les Intellectuels existent-ils ?*[4].

La présentation du numéro de la *Revue française de science politique* était précédée d'un court avant-propos justifiant le retard de la publication par les exigences de l'actualité. En effet, entre la tenue de la table ronde et la publication du numéro, deux ans s'étaient écoulés, riches d'histoire, 13 mai 1958, avènement de la V^e^ République. De cette actualité étaient sortis, en mars 1959, un numéro sur la Constitution de la V^e^ République, un numéro sur l'évolution de l'Afrique noire en septembre 1959, tandis qu'un ouvrage sur les élections de 1958 était en préparation dans la collection des *Cahiers de la Fondation*. L'avant-propos du numéro sur les intellectuels définissait les limites et les contours du projet, le présentant non comme un ensemble homogène et achevé, mais comme « une reconnaissance préalable ». « En publiant ces travaux sous leur forme actuelle la *Revue française de science politique* souhaiterait susciter des recherches complémentaires dont les

[3] Louis Bodin et Jean Touchard, « Les Intellectuels dans la société française contemporaine », *Revue française de science politique,* IX (4), décembre 1959. Ce texte reprend le texte introductif à la table ronde rédigé par Louis Bodin (archives dactylographiées).

[4] Louis Bodin, *Les Intellectuels*, Paris, Presses universitaires de France, 1962 ; *Les Intellectuels existent-ils ?*, Paris, Bayard Éditions, 1997.

spécialistes de science politique, en France du moins, se sont jusqu'à maintenant peu préoccupés »[5]. Une note en bas de page relevait l'exception de Raymond Aron dans *L'Opium des intellectuels*, paru en 1955, dévoilant les mythes nourris par les intellectuels de gauche, soulignait son aspect comparatif entre intellectuels français et étrangers, mais relevait qu'il n'avait pas pour objet d'analyser la situation des intellectuels français.

Si on en revient à la substantielle présentation de vingt-cinq pages, on peut dire que Louis Bodin et Jean Touchard posaient les questions de méthode qui allaient conditionner le développement de l'histoire des intellectuels, traçant la plupart des pistes qu'allaient suivre les chercheurs des années suivantes. Il ne faut pas oublier qu'au tournant des années soixante, l'histoire des intellectuels n'était pas constituée en champ de recherche spécifique et que ses liens avec l'histoire politique restaient premiers. Ce ne fut que dans les années 1970-1980, que l'histoire des intellectuels se constitua en champ de recherche spécifique, encore n'était-elle qu'une « histoire en chantier » selon l'expression de Jean-François Sirinelli en 1986 et devait prouver sa légitimité. Au moment où Jean Touchard lançait son enquête, aucun des ouvrages de référence n'avaient paru, dus à une génération plus jeune, comme *L'Histoire des intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours* (1986) de Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, ou la thèse du second, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres* (1988). Après cette date, les notions qu'il a contribué à diffuser, celles de génération, itinéraire, réseaux de sociabilité furent utilisées par les historiens et sociologues (Rémy Rieffel, *La Tribu des clercs. Les Intellectuels sous la V^e^ République,* 1993*). Le Dictionnaire des intellectuels français. Les Personnes. Les Lieux. Les Moments* fut publié au Seuil en 1996, sous la direction de Jacques Julliard et Michel Winock avec la collaboration d'une plus jeune génération d'historiens comme Christophe Prochasson, Pascal Belmand. La synthèse de Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels,* parut en 1997. Enfin les études de Christophe Charle (*Naissance des « intellectuels », 1880-1900* ; *La République des universitaires, 1870-1940 ; Les Intellectuels en Europe au XIX^e^ siècle. Essai d'histoire comparée*) parues respectivement en 1990 et 1994 ont contribué à donner une dimension sociale et comparative à l'étude des élites et du milieu intellectuel, en s'adossant au modèle d'analyse du milieu intellectuel théorisé par Pierre

[5] P. 833.

Bourdieu, avec le concept de « champ de production culturelle » conçu comme « univers social autonome », champ de forces et de tensions, régi par des stratégies de pouvoir destinées à obtenir la légitimation et la consécration, bref ces concepts qu'utilisent même ceux qui ne se reconnaissent pas dans le déterminisme de Bourdieu. On mesure mieux le côté précurseur de cette table ronde.

Avec sagesse, les initiateurs avaient refusé de donner une définition *a priori* des intellectuels. Ils se livraient à un rapide inventaire des définitions, fondées sur l'idée que l'intellectuel a une vocation propre et que c'est cette vocation qui fait de lui un intellectuel, de Henri Barbusse à Jean-Paul Sartre. Parmi les références contemporaines, ils citaient Dionys Mascolo, André Gorz dans *Le Traître* préfacé par Sartre, Francis Jeanson dans son *Sartre par lui-même*, Pierre-Henri Simon, ou encore la définition marxiste donnée par Jean Kanapa dans sa *Situation de l'intellectuel*. Jean Touchard et Louis Bodin posaient un certain nombre de questions sur les intellectuels en 1959, disant qu'il est contestable de considérer comme intellectuels les seuls intellectuels engagés. Ils se demandaient par exemple : Combien sont-ils ? Forment-ils un ensemble homogène ? Existe-t-il une « classe intellectuelle » ? Quel est le rôle des intellectuels ? Tout en reconnaissant qu'il s'agissait de questions difficiles et controversées et que la définition de l'intellectuel d'après la conscience qu'il a de son rôle est beaucoup plus limitative que les précédentes, car elle ne recouvre que quelques centaines, quelques milliers de noms, toujours les mêmes, au bas des manifestes, dans les comités.

Les auteurs faisaient référence à la définition donnée par le sociologue Seymour Martin Lipset sur les intellectuels américains, combinant des critères d'ordre socio-professionnel et d'ordre culturel.

La question de l'anti-intellectualisme était évoquée, notamment par quelques citations de l'actualité récente : l'Algérie, on était en pleine guerre d'Algérie (Robert Lacoste avait parlé en 1957 des « exhibitionnistes du cœur et de l'intelligence ») ou Poujade, qui avait fait l'objet d'un *Cahier de la Fondation nationale des sciences politiques* (Stanley Hoffmann, *Le Mouvement Poujade,* 1956).

S'il est aujourd'hui banal de dater l'origine du terme « intellectuel » de l'affaire Dreyfus, soulignons que c'est Louis Bodin qui le premier l'a avancée dans son « Que sais-je ? » *Les Intellectuels*.

C'était sous un triple angle que Jean Touchard et Louis Bodin envisageaient de considérer la question des intellectuels : profession, culture, rôle. Arrêtons-nous sur le premier aspect, celui de la profession. La réflexion sur les professions intellectuelles (avec appel aux données de l'INSEE, notamment à la suite du recensement de 1954 dont les données étaient encore inédites) était alors très originale, elle était d'ailleurs menée avec précaution, étant donné le caractère imprécis de ce que recouvrait une catégorie socio-professionnelle aux contours flous comme catégories intellectuelles où se côtoyaient des artistes, des enseignants, des journalistes. Ils donnaient une approximation globale de 1 300 000 intellectuels en comptant les étudiants.

Louis Bodin reprendra cette question de la professionnalisation de l'intellectuel dans la troisième partie de son « Que sais-je ? » de 1962, et de façon encore plus précise dans son dernier essai, *Les Intellectuels existent-ils ?*. Cette attention à la dimension socio-professionnelle était particulièrement novatrice en cette fin des années cinquante. Ainsi, des études consacrées aux médecins, aux journalistes, aux instituteurs, étaient complétées par deux notes statistiques et bibliographiques concernant, l'une les avocats et les magistrats, l'autre les étudiants[6].

Le souci des promoteurs de la table ronde de prendre en compte le critère socio-professionnel les amenait à imaginer l'écriture d'une histoire sociale et politique des différentes professions intellectuelles, à la manière de Georges Duveau qui avait ouvert la voie avec son *Histoire du peuple français, Les Instituteurs.* Dans cet esprit, la question des revenus était retenue comme un critère de classement.

Autre dimension introduite, la dimension provinciale et les rapports Paris-province, entre les « intellectuels parisiens mandarins » et les intellectuels de base, dimension qui a encore été peu exploitée à ce jour. Les deux signataires

[6] Jacqueline Pincemin et Alain Laugier, «Les Médecins » ; Bernard Voyenne, « Les Journalistes » ; André Bianconi, « Les Instituteurs » ; « Note sur les avocats et les magistrats », « Note sur les étudiants » [Louis Bodin].

demandaient qu'on s'intéresse au chef-lieu de canton, à la sous-préfecture qui ont « leurs intellectuels, le libraire, l'archiviste, le confesseur de la bonne société, le professeur, le correspondant de l'Institut, le poète local, le conservateur des hypothèques, le receveur de l'enregistrement cher à Giraudoux ». Autres suggestions, l'étude de la vie des académies provinciales, des sociétés savantes, l'activité des bibliothèques publiques. C'est pour éviter d'adopter une optique trop parisienne que des études ont été demandées sur les étudiants d'Aix-en-Provence, sur la vie intellectuelle à Digne[7].

Une note de l'introduction de Jean Touchard et de Louis Bodin lançait l'idée d'une étude comparative d'ensemble sur le rôle joué par les intellectuels dans les différents partis politiques. Un questionnaire était même esquissé à l'usage des adhérents des partis politiques. Louis Bodin et Jean Touchard réservaient pour des recherches ultérieures des études sur les intellectuels communistes[8], les intellectuels de la gauche non communiste, les démocrates chrétiens, les intellectuels de droite, les intellectuels des « publications académiques ».

Le côté précurseur de leur démarche se voit encore dans leur vision des intellectuels comme créateurs et diffuseurs de culture, aspects aujourd'hui au centre de l'histoire culturelle avec l'étude des médias, des revues, de la réception et de la lecture.

Enfin, d'autres voies de recherche étaient ouvertes, l'étude des organisations et des institutions, dont témoignaient le texte de Jean et Monica Charlot sur la ligue des Droits de l'homme, celui de Janine Bourdin sur l'École nationale des Cadres d'Uriage[9]. Dans cette perspective, d'autres études étaient suggérées :

---

[7] Jean Barale, « Les Étudiants à Aix en Provence et la politique en mai 1957 » ; André Labarrère-Paulé, « La Vie intellectuelle à Digne ».

[8] « Le Parti communiste français et les intellectuels dans l'entre-deux-guerres » par Jean Touchard, Nicole Racine et Jean-Pierre Bernard, *Revue française de science politique*, XVII (3), juin 1967.
Les études sur les intellectuels communistes se sont multipliées depuis. Citons Jeannine Verdès-Leroux, *Au Service du Parti. Le Parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956),* Paris, Fayard-Minuit, 1983 ; *Le Réveil des somnambules, le parti communiste, les intellectuels et la culture (1956-1985), ibid.,* 1987.

[9] Jean et Monica Charlot, « Un Rassemblement d'intellectuels : la Ligue des droits de l'homme » ; Janine Bourdin, « Des Intellectuels à la recherche d'un style de vie : l'École nationale des cadres d'Uriage ».

les grandes Écoles, l'Académie française, l'Académie des sciences morales et politiques, la ligue de l'Enseignement, le Comité national des écrivains, le Congrès pour la liberté de la culture. Les historiens des intellectuels peuvent aujourd'hui mettre des noms sur les études publiées ces dernières années, mais qui n'étaient pas encore en chantier au tournant des années soixante, comme celles de Pierre Grémion, Christophe Charle, Gisèle Sapiro, Frédérique Matonti, Emmanuel Naquet.

Le numéro de la *RFSP* de décembre 1959 contenait un article de René Rémond qui reste fondateur, « Les Intellectuels et la politique », posant *in fine* une question encore débattue aujourd'hui : quelle est en définitive l'influence des prises de position des intellectuels sur les hommes politiques, les électeurs, l'opinion ? La réponse était balancée : leur influence était moins grande que les intéressés le croient sur le moment (comme l'attestent les résultats du référendum de septembre 1958), mais elle était loin d'être nulle puisqu'elle s'exerçait à un autre rythme que celui de l'actualité. Elle préparait les choix dans l'ordre du long terme, elle participait de la lente imprégnation des esprits. Selon Rémond, les intellectuels concouraient à clarifier les débats, à formuler les problèmes en termes généraux.

Il me tient à cœur de parler maintenant d'un lieu où Jean Touchard, intellectuel, chercheur et éveilleur, donna sans doute la mesure de ses qualités intellectuelles et personnelles, le séminaire « Idéologies de la France contemporaine », qu'il dirigeait conjointement avec René Rémond et Raoul Girardet, trio lié par l'estime et l'amitié, qui, pour moi et beaucoup d'autres, est resté une expérience heureuse et formatrice. Bien sûr, le séminaire avait une direction tricéphale et les trois professeurs payaient également de leur personne. Mais Janine Bourdin, comme assistante du Cycle d'études politiques et comme historienne, qui fut associée étroitement à la marche du séminaire, peut témoigner que le rôle de Touchard, dans l'impulsion et dans la mise en forme des séances du séminaire, fut déterminant. Je peux aussi en témoigner, ayant été avec Michèle Cotta pendant les deux ans où nous préparions nos thèses, assistante du séminaire « Idéologies », convoquées toutes les deux chaque semaine dans le bureau du secrétaire général en vue des séances à venir. Ces rencontres hebdomadaires étaient des fêtes pour de jeunes étudiantes qu'éblouissait la culture du secrétaire général, à qui il faisait

lire intégralement de grandes œuvres (j'ai lu ainsi *Les Cahiers* de Barrès). Le cinéphile Jean Touchard ne dédaignait pas de commenter avec elles les derniers films de la semaine.

Le séminaire était hebdomadaire d'octobre à la fin juin, le samedi matin. Le mot et la chose étaient rares dans l'université française, mais ce mode d'enseignement lié à la recherche fonctionnait depuis longtemps à Sciences Po. Une des particularités de ce séminaire était d'organiser réellement le travail collectif. Il n'y avait pas d'invités extérieurs et il était ouvert à des étudiants de 2e et 3e année de l'Institut (on y vit passer Alain Duhamel, Jean-Pierre Chevènement, Georges Liébert). Les directeurs du séminaire prenaient chacun la responsabilité d'une série de séances et distribuaient les exposés (ainsi pour faire un clin d'œil à ce qu'ils sont devenus par la suite, au cours du séminaire sur les années trente en 1965-1966, Zeev Sternhell s'était proposé pour parler de Thierry Maulnier, Janine Mossuz de la chanson dans les années trente, Jean-Luc Parodi de *La Revue des deux mondes*, Janine Bourdin de l'Académie française, Alain Duhamel des modérés). J'aimerais évoquer aussi Aline Coutrot qui secondait René Rémond pour un autre séminaire sur la laïcité. Le séminaire consacré aux idéologies politiques de la France contemporaine fut une des matrices des cours de Touchard sur la gauche en France, sur le gaullisme, sur littérature et politique. Il n'y eut pas de séminaire explicitement consacré aux intellectuels, mais l'histoire intellectuelle, celle des grands débats idéologiques et politiques (pacifisme, vision de l'étranger, colonialisme, tentatives de renouvellement des forces politiques, forces religieuses) et ce qu'on recouvre aujourd'hui sous la dénomination d'histoire culturelle, occupait une grande place. Je pense à la rubrique que Touchard avait baptisé « l'air du temps », où étaient posés les jalons de ce qui fait aujourd'hui les beaux jours de l'histoire culturelle : interrogation sur la culture de masse, ses rapports avec les élites, sport, cinéma, chanson.

Jean Touchard avait gardé de ses études littéraires, le goût des textes, textes qu'il aimait lire à haute voix, dans ses cours comme dans ses séminaires. Il possédait au plus haut point cette faculté de faire comprendre et sentir un texte, par une voix aux intonations si personnelles, détachant des mots, des phrases, livrant par un demi-sourire, un regard ironique ou ému, la façon dont un écrivain pouvait faire écho ou le touchait personnellement, mais sans jamais se départir de cette distance, de cette distanciation, par laquelle

l'homme ne se livrait jamais tout à fait, par réserve naturelle sans doute, mais aussi par scrupule de professeur.

Une des originalités du séminaire « Idéologies » était la confection d'instruments de travail, chronologies, bibliographies, anthologies dont étaient chargés les assistants et habitués du séminaire, mais Touchard relisait tout. Ces documents, distribués aux participants du séminaire étaient parfois utilisés à l'extérieur, sans mention d'origine ! J'ai gardé quelques-uns des documents confectionnés au cours du séminaire "Années trente" en 1965-1966. Je retrouve une chronologie 1930-1934 faite par Janine Bourdin, un document sur la presse dû à Colette Ysmal ainsi qu'un autre intitulé « Les expressions de la culture », un autre établi par Guy Rossi-Landi sur les institutions politiques, un que j'avais fait sur les hebdomadaires et revues. Ce mode de fonctionnement créait une atmosphère particulièrement favorable à la recherche et de nombreux projets y prirent naissance, je pense non seulement aux miens, mais à ceux de Jean-Pierre Bernard pour citer le nom d'un historien qui est aussi un romancier, resté fidèle à la mémoire de Jean Touchard.

J'aimerais souligner la curiosité d'esprit de Jean Touchard, son aptitude à saisir les évolutions théoriques et méthodologiques qui marquèrent les années soixante dans la foulée du structuralisme, la confiance sans démagogie et sans perte de son esprit critique qu'il accordait généreusement à une génération plus jeune, plus politisée, qui, d'une certaine façon, mettait en cause sa façon d'étudier les idéologies politiques.

Dans la deuxième partie des années soixante, Jean Touchard, aiguillonné par de nouveaux entrants au séminaire, esprits brillants portés à la théorie, Michel-Antoine Burnier, Frédéric Bon, marqués par leur formation marxiste, et passionnés d'innovations méthodologiques, épaulés par Colette Ysmal de formation philosophique, accepta qu'un petit groupe mette avec lui sur pied un ensemble de séances, baptisées avec humour par leurs initiateurs, « Théories et méthodes ». Colette Ysmal pourrait en parler mieux que moi, qui avait fait une lecture de Michel Foucault comme en témoigne l'article d'elle que la *Revue française de science politique* publia en 1972. Nous nous lançâmes dans la lecture de Ferdinand de Saussure, de Roman Jakobson, de

Roland Barthes que Touchard avait connu, de Louis Althusser, de Claude Lévi-Strauss, de Michel Foucault. Personnellement, j'ai profité de ce renouvellement idéologique, des discussions qu'elle entraîna. Je me souviens d'avoir lu dans cette fin des années soixante les formalistes russes, Tynyanov, Shklovsky, et d'avoir résumé pour le séminaire, l'ouvrage en anglais de Victor Ehrlich.

S'il fallait discerner une conception de l'intellectuel chez Jean Touchard, je la chercherai volontiers dans un de ses ouvrages peut-être le moins cité, tiré de sa thèse secondaire de doctorat, mais où ceux qui ont connu Jean Touchard le reconnaissent bien, *Aux Origines du catholicisme social. Louis Rousseau 1787-1856*[10]. Dans cette thèse écrite à une époque où l'*ego-histoire,* selon l'expression forgée par Pierre Nora dans les années 1980, n'avait pas encore tenté certains des historiens les plus reconnus du grand public, où l'expression du « je » était proscrite de l'écriture de l'histoire, Jean Touchard devait justifier le choix d'un sujet de thèse centré autour d'un de ses ancêtres, Louis Rousseau, ingénieur breton tenté par les idées fouriéristes et saint-simoniennes, fondateur du phalanstère de Keremma en Bretagne, dans les Côtes-du-Nord, lieu familial lié à ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Ceux qui ont entendu Jean Touchard parler des dunes de Keremma, de la petite église de Tréflez et du cimetière où se trouve la tombe de Louis Rousseau, et qui y sont peut-être allés en pèlerinage puisque Jean Touchard y repose aussi, ne peuvent lire sans émotion le début de cet ouvrage, où, pudiquement, sans contrevenir aux règles de la déontologie universitaire, son auteur livre un peu de lui-même ; car chez Jean Touchard la subjectivité n'est jamais niée, elle donne une impulsion, mais ne domine pas.

Dans un temps où la biographie comme genre universitaire n'était pas encore reconnue, Jean Touchard fait une nouvelle fois figure de précurseur. En accord avec sa conception pyramidale de l'histoire des idées, il a choisi un homme qui n'était pas un théoricien des idées, ni le créateur d'un système, qui n'était pas non plus un grand écrivain, mais un homme d'action qui a écrit et a tenté de faire passer ses convictions dans la réalité et qu'on pourrait aujourd'hui

[10] Jean Touchard, *Aux Origines du catholicisme social. Louis Rousseau 1787-1856*, Paris, Armand Colin, 1968.

appeler un médiateur ou un diffuseur d'idées : chef des saint-simoniens du Finistère, un temps propagandiste fouriériste, associé aux débuts du catholicisme social.

Comme Jean Touchard l'écrit dans son introduction, la biographie de Louis Rousseau permet de poser des problèmes généraux qui dépassent la destinée de l'individu, intéressant « directement l'histoire des idées », mais pas seulement l'histoire des idées, mais celle des « sentiments », des « représentations collectives telles qu'elles sont diffusées dans une société ». S'il prenait ainsi clairement ses distances avec le marxisme, Jean Touchard liait étroitement l'histoire intellectuelle à l'histoire sociale. Ce qu'il appelait « idéologies », rentrerait sans doute aujourd'hui dans la catégorie de l'histoire sociale des idées. Je cite : « Il s'agit de chercher à saisir cette réalité fuyante que les marxistes appellent l'idéologie d'une société », tentative, nous dit-il, qui a été la sienne, lorsqu'il a cherché à comprendre les raisons de la « gloire de Béranger », écrivain alors universellement admiré, ou dans le cas de Louis Rousseau, « en essayant de reconstituer l'univers intellectuel d'un témoin obscur, d'un autodidacte qui refuse catégoriquement le monde tel qu'il est et qui dans un coin perdu de Bretagne "ne renonce pas à changer la vie" »[11]. Pour Jean Touchard, on ne comprend rien au mouvement romantique des idées si on ne complète pas l'étude des œuvres de Saint-Simon ou de Fourier par l'étude de ce qu'ont pu représenter le saint-simonisme ou le romantisme « pour des milliers d'hommes qui ont disparu sans laisser de traces ». Il dit son intérêt pour ce que la science politique appelle le « militant de base », même si, à nos yeux, Louis Rousseau est un peu plus qu'un militant de base de la réforme sociale. L'intuition de Touchard, c'est de montrer qu'il n'y a pas de « cloisons étanches » entre les doctrines. À ses yeux, l'évolution intellectuelle de Louis Rousseau permet, je cite, « de voir comment se mêlent et s'amalgament dans l'esprit d'un homme enthousiaste des notions et des influences qu'on est parfois enclin à considérer comme inconciliables ». Ou encore « le principal intérêt de la vie intellectuelle du fondateur de Keremma est sans doute de montrer comment un certain nombre d'idées sont en quelque sorte "dans l'air" à un moment donné et combien il est artificiel d'isoler l'influence de telle ou telle doctrine ou de tel individu ».

[11] *Ibid.,* p. 5.

Au-delà des distinctions entre doctrines qu'introduisent *a posteriori* les historiens, il existe une sorte de fonds commun « d'idées et de sentiments, et c'est ce "fonds commun" qu'un homme tel que Louis Rousseau peut permettre d'explorer »[12]. Cette exploration permet à Jean Touchard de conclure à la toute présence de l'utopie dans la première moitié du XIX[e] siècle.

La conclusion personnelle que tire Jean Touchard de son étude, manifeste son extrême modestie : « Mais même si l'apport de ce livre à l'histoire des idées devait apparaître assez mince », nous dit-il, « il me resterait la satisfaction d'avoir raconté une histoire qui m'apparaît en définitive comme une assez belle histoire, l'émotion d'avoir peu à peu découvert le visage d'un homme et senti le frémissement d'une âme »[13]. Phrase typiquement touchardienne qui me servira de conclusion, à défaut d'avoir répondu à la question posée.

[12] *Ibid.,* pp. 237-238.
[13] *Ibid.,* p. 238.

Autour des thèses de Jean Touchard

Pascal Perrineau

Merci beaucoup, Nicole, d'avoir également facilité la transition en introduisant cette notion d'intellectuel médiateur auquel Jean Touchard a consacré, de manière privilégiée, ses deux thèses, à la fois sur Béranger et sur Louis Rousseau. Et je vous passe la parole, Madame Waché, pour nous parler donc de ces deux thèses de Jean Touchard.

Brigitte Waché

Ce sont avant tout mes liens personnels avec Jean Touchard qui m'ont amenée à répondre favorablement à la demande de Jean-François Sirinelli lorsqu'il m'a invitée à intervenir dans ce colloque. Car mes propres recherches ne recoupent qu'accidentellement celles de Jean Touchard. Néanmoins sa thèse sur Louis Rousseau, thèse « complémentaire »[1], correspond précisément à l'un de ces points de rencontre. Je commencerai cependant par évoquer sa thèse principale sur *La Gloire de Béranger*[2], et je partirai de la première phrase de l'ouvrage dans laquelle Jean Touchard rapporte cette appréciation de Raymond Lebègue, professeur à la Sorbonne : « Aujourd'hui [en 1962], on aurait honte de lire Béranger et surtout d'en faire l'aveu ». Il ajoute aussitôt :

[1] Jean Touchard fut un des derniers représentants du régime qui imposait la soutenance des deux thèses : la thèse principale et la thèse complémentaire (ou secondaire).
[2] Paris, Armand Colin, 1968, 2 vol., 570 p. et 665 p.

« L'auteur du présent ouvrage ne peut dissimuler qu'il a lu Béranger et il aggrave son cas en faisant cet aveu sans honte ».

Est-ce à dire que l'agrégé de lettres qu'il était avait renié la littérature ? En fait, comme le souligne son ami Jean Sirinelli, « Il n'avait pas choisi les lettres au sens strict du mot. Le bon élève qu'il est a fait du grec et du latin, et pratique les exercices de littérature ; mais ses amis savent assez que cette littérature […] ne l'a jamais passionné pour elle-même. Son génie propre n'est pas tourné vers l'esthétique, et rarement on l'entend formuler un jugement sur la beauté d'une œuvre. C'est par leur existence même de témoignages, de documents, de moyens d'expression que les écrits l'intéressent et, à travers eux, il cherche surtout à retrouver la quête, le cheminement d'une âme, les incertitudes ou les affirmations d'une pensée. Les lettres sont, pour lui, tout uniment la forme matérielle que revêt l'activité de réflexion des individus ou des sociétés »[3].

Cette approche se traduit dès les débuts de l'enseignement de Jean Touchard. En effet, le premier cours qu'il donne à l'Institut d'études politiques à partir de 1953 est intitulé « Littérature et politique ». Il correspond à une série de monographies sur un certain nombre d'auteurs[4] des XIX^{e} et XX^{e} siècles. Le but de Jean Touchard, qui s'en exprime dans son introduction, n'est pas tant de retenir les écrivains qui ont fait une carrière politique ou ceux qui ont fait œuvre politique. Il est avant tout d'insister sur le fait que, indépendamment des idées politiques de l'écrivain, et éventuellement de sa carrière politique, « toute œuvre littéraire, même si elle semble très loin de la politique, exprime une certaine politique »[5], parce qu'elle jaillit d'un contexte et d'une époque déterminés. Le terme politique renvoie ici non pas tant à « l'art de gouverner » qu'à « l'ensemble des affaires publiques, c'est-à-dire l'ensemble des problèmes politiques, religieux, sociaux »[6].

---

[3] *Jean Touchard (13 novembre 1918-1er juillet 1971)*, Extrait de l'Annuaire des Anciens élèves de l'École normale supérieure, 1973, p. 2.

[4] Ces auteurs sont, outre Béranger (cours de 1953-1954, I, p. 49-58) : Chateaubriand, Benjamin Constant, Paul-Louis Courier, Stendhal, Balzac, Jules Verne, La Comtesse de Ségur, Barrès, Péguy, Gide, Bernanos, Montherlant, Camus, Sartre.

[5] Cours de 1953-1954, I, p. 2.

[6] Cours de 1953-1954, I, p. 2.

Dans cette perspective, ce n'est donc pas avant tout la qualité littéraire de l'œuvre qui est retenue. Il n'y a « pas de frontières entre la "petite littérature" et la "grande littérature", entre la "littérature politique"[7] et la littérature proprement dite ». « Il y a [même] deux types d'œuvres littéraires, d'un genre sans doute médiocre », qui, selon de Jean Touchard, « présentent un intérêt particulier : ce sont d'une part les livres d'enfants, et d'autre part les livres qui ont eu un grand succès du vivant de leur auteur » (les « best-sellers »).

« Les livres d'enfants ont peut-être un intérêt », poursuit-il, « même dans un Institut d'études politiques. Si la Comtesse de Ségur a sans doute peu d'idées politiques, ses œuvres sont cependant importantes, ainsi que celles de Jules Verne, car elles ont nourri plusieurs générations de jeunes bourgeois français ».

« Les "vieilles gloires" posent aussi un problème historique. Béranger, de son vivant, a été considéré comme un très grand homme par presque tous ses contemporains illustres, Chateaubriand, Stendhal, Victor Hugo, etc. D'autre part, voilà un écrivain qui a été un des plus lus (ou des plus chantés) pendant son époque, même dans les milieux populaires. Ce n'est pas de la haute littérature ; ni la vie ni l'œuvre de Béranger ne sont intéressantes en elles-mêmes ; ce qui importe, c'est sa gloire »[8]. La problématique de la thèse qui allait être soutenue quinze ans plus tard est déjà formulée à cette date.

La remontée vers ce cours initial permet donc de saisir la genèse de la « thèse principale » de Jean Touchard. Cette rétrospective souligne également combien cette thèse est en cohérence avec l'ensemble de l'œuvre de son auteur. En effet, au-delà de l'exemple de Béranger, les études monographiques données dans le cours « Littérature et politique » sont conçues comme une introduction « à des études plus ambitieuses sur les grands thèmes de la politique contemporaine »[9]. De fait, elles constituent, au moins en partie, le soubassement des travaux de Jean Touchard sur l'*Histoire des idées politiques*, qui deviennent l'axe de son enseignement de la décennie suivante.

[7] Mémoires, discours, pamphlets, œuvres sur les idées ou les doctrines politiques (comme celles de Jean Bodin ou Tocqueville).
[8] Cours de 1953-1954, I, p. 2.
[9] Cours de 1953-1954, I, Avant-Propos.

On est bien là au cœur de son domaine personnel qui, pour reprendre les termes de Jean Sirinelli, « unissait l'histoire des idées politiques et celle de la littérature ». Dans cette lumière, « il n'est pas aussi contradictoire qu'il peut le paraître au premier abord de s'intéresser à l'histoire des idées politiques et d'avoir consacré une thèse à Béranger »[10].

Si l'on s'interroge, après avoir évoqué la genèse de cette thèse, sur ses apports, il est clair qu'il ne s'agit pas d'abord d'une biographie de Béranger, même si l'ouvrage adopte un cadre chronologique qui dégage les principales étapes de la vie du chansonnier : « Béranger avant la gloire », de la naissance en 1780, jusqu'en 1815 ; « le poète national », à l'époque de la Restauration et des premières années de la Monarchie de Juillet ; la « longue retraite », de 1833 à sa mort en 1857 ; la « destinée posthume », enfin. En fait, les titres-mêmes retenus pour les différentes parties de l'ouvrage suggèrent déjà qu'au-delà de Béranger, le « personnage » central de l'ouvrage, c'est « sa gloire » : une gloire persistante, parce qu'elle résiste aux changements politiques et sociaux de la France du premier XIX^{e} siècle, et une gloire unanime, parce qu'elle traverse les groupes sociaux.

Sur ce dernier point, tout en renonçant à mesurer cette gloire « avec une rigueur toute mathématique », Jean Touchard relève de multiples indices qui « permettent d'apprécier l'ampleur de son influence » :

> « Où qu'on cherche, dans la presse, dans les mémoires, dans les correspondances ou dans les rapports de police, on trouve de nouvelles allusions à Béranger, et on en découvre là où l'on s'y attend le moins. [...] Par le nombre des écrivains néophytes qui se sont placés sous son patronage, par celui des pièces de théâtre qui lui ont été consacrées, par l'abondance de l'iconographie destinée à illustrer ses œuvres, Béranger occupe parmi ses contemporains une place réellement exceptionnelle et sa mort a suscité plus de preuves d'émotion populaire que celle d'aucun autre écrivain.
>
> Sans doute est-il impossible de dire aujourd'hui avec précision dans quelle mesure l'œuvre de Béranger a pénétré dans les classes populaires, notamment parmi les paysans qui constituent alors la grosse majorité de la population française, mais notre enquête permet d'affirmer sans risque de se tromper que Béranger a été plus populaire qu'aucun de ses contemporains et que ses chansons ont été admirées là où aucune œuvre littéraire n'avait jusqu'alors pénétré.

[10] Jean Touchard, *La Gloire de Béranger*, I, p. 12.

> Quant à l'admiration qu'ont témoignée à Béranger les plus illustres de ses contemporains, on pouvait se demander, en commençant cette enquête, si elle n'était pas très souvent empreinte de quelque condescendance, mais il semble permis de conclure qu'il n'en est rien. Sans doute Goethe n'admire-t-il pas Béranger pour les mêmes raisons que Petöfi et sans doute l'admiration de Chateaubriand ne s'exprime-t-elle pas sur le même ton que celle de Stendhal, mais lorsqu'on a scruté aussi consciencieusement que possible ce qu'ont écrit sur Béranger les plus grands critiques de son temps, l'évidence s'impose que leur admiration – tout en se fondant sur des raisons diverses et parfois opposées – n'est le plus souvent due ni à la mode ni au goût du paradoxe, ni à l'esprit de parti »[11].

Reste évidemment l'essentiel : expliquer cette gloire qui a promu Béranger au rang de « poète national ». Le personnage en lui-même n'inspire guère la sympathie, même s'il a des qualités personnelles. En revanche, il sait soigner sa propre image, en particulier dans la biographie qu'il donne de lui-même. Sans être un grand poète, il sait composer des chansons bien faites, et surtout au moment opportun. Jean Touchard a pris le parti de ne pas s'arrêter à l'aspect musical de ces chansons, pour lequel il se jugeait incompétent. Il est néanmoins certain que la façon dont la musique s'adapte aux paroles a pu favoriser la mémorisation des chansons, donc la diffusion de l'œuvre de Béranger dans le peuple[12]. Quoi qu'il en soit, il ressort que plus que tout, Béranger est en harmonie avec « l'air du temps ». Il attire les uns ou les autres pour des raisons différentes et, au bout du compte, personne plus que lui ne ressemble à tout le monde. Aussi le répertoire de ses idées offre le « meilleur "dictionnaire des idées reçues" dont on puisse disposer pour étudier la société française dans la première moitié du XIX^{e} siècle » :

> « "Une certaine idée de la France", reine des nations, terre de la liberté.
>
> Une certaine idée de la patrie, valeur suprême, et de la paix par la "Sainte-Alliance des peuples".
>
> Un peuple qui apparaît tantôt comme la nation unanimement rassemblée tantôt comme la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.
>
> La fraternité universelle assurée par les hommes de bonne volonté.
>
> La liberté qui est avant tout celle du "citoyen contre les pouvoirs".

[11] Jean Touchard, *La Gloire de Béranger*, II, p. 566.
[12] Ce point est souligné dans un compte rendu de M. Milner paru dans l'*Information littéraire* (novembre-décembre 1969, p. 277).

> Le bonheur de l'homme indépendant, du philanthrope en paix avec sa conscience…
>
> Qu'il s'agisse du progrès, du travail, de l'amour, de l'État, du suicide, de Dieu, de la pauvreté, de la République, du mariage, de la révolution, des braconniers, de l'Angleterre, de la peinture, des États-Unis, des jésuites, de la Grèce, des députés, de la Pologne, des médecins, de l'éducation, de la charité, du jardinage ou des charmes de la retraite, qu'il s'agisse de juger Robespierre, Napoléon, Talleyrand, Lafayette ou Thiers, ou d'apprécier tel ou tel événement comme la chute de l'Empire, la Révolution de 1830, celle de 1848 ou le coup d'État du Deux Décembre, les idées du plus illustre des chansonniers coïncident avec celles du plus grand nombre des Français »[13].

Elles coïncident d'autant plus que l'œuvre de Béranger constitue « une parfaite synthèse de notions communément considérées comme contradictoires » : « épicurisme et bienfaisance, gaieté et gravité, anticléricalisme et spiritualisme, attachement au peuple et fidélité à l'esprit de bourgeoisie, chauvinisme et pacifisme, le culte de la Révolution (celle de 1789) et la crainte du désordre, la gloire et la tranquillité, Napoléon et la liberté ».

Aussi, au-delà de Béranger, l'étude de sa gloire débouche-t-elle sur une « sorte d'enquête […] sur l'état de l'opinion en France et, à un moindre degré, en Europe, pendant une cinquantaine d'années »[14]. Plus encore, il s'agit, d'une contribution à la connaissance de ce que l'on pourrait appeler, pour reprendre la réflexion de Jean Vidalenc, « la sensibilité ou l'état d'âme de la France entre le premier et le second Empire »[15], époque que l'unanimité constituée autour de Béranger incite à désigner sous le nom de « temps Béranger ». L'expression est de Jean Touchard.

Si l'on replace cette thèse sur la gloire de Béranger dans l'évolution historiographique, ne peut-on pas dire qu'elle est en consonance avec les tendances qui se manifestent dans le domaine de l'histoire culturelle depuis plusieurs années, non sans avoir des retombées sur l'histoire politique ? Sans m'avancer trop, encore moins dans ces lieux, sur un terrain qui n'est pas de

[13] Jean Touchard, *La Gloire de Béranger*, II, p. 568.
[14] Pierre Moreau, *Revue d'histoire littéraire de la France*, novembre-décembre 1969, p. 1044.
[15] *Revue d'histoire économique et sociale*, 1969, p. 463.

ma compétence, je constate néanmoins que l'on est bien, avec *La Gloire de Béranger*, au cœur d'une étude des représentations. Béranger renvoie à ses contemporains une image dans laquelle ils se reconnaissent, précisément parce qu'elle coïncide avec leurs propres modes de représentation du monde dans lequel ils vivent. Au-delà des représentations elles-mêmes, l'étude de « la gloire de Béranger » renvoie à l'étude des vecteurs par lesquels se diffusent ces représentations, à la manière dont elles sont reçues dans les différentes sphères de la société. Elle s'interroge sur les canaux qui irriguent une société, et qui contribuent à la construction de références culturelles communes, d'un consensus, d'une opinion publique, « à une époque où les ouvrages imprimés ne touchaient qu'un public réduit et où les journaux n'avaient qu'un faible tirage »[16]. Car c'est bien là l'originalité du cas Béranger : il sert « de réactif, ou de révélateur au sens chimique du terme, à une société entière pendant tout un demi-siècle »[17].

C'est sur la même période que porte la thèse « secondaire » (ou « complémentaire ») de Jean Touchard. Louis Rousseau (1787-1856), auquel elle est consacrée, est, en effet, tout à fait contemporain de Béranger. Néanmoins les liens de l'auteur avec son sujet sont ici tout différents. Si dans le cas de son étude sur Béranger sa sympathie va plus à la société qu'il révèle qu'à l'homme lui-même, dans le cas du travail sur Louis Rousseau, ce sont pour une part les liens du sang qui ont amené Jean Touchard à s'intéresser à son ancêtre Louis Rousseau, fondateur du domaine familial de Keremma dans le Finistère.

« Depuis ma naissance », note Jean Touchard dans l'introduction à son ouvrage, « J'entends parler du "fondateur". Il existe à cet égard dans la famille de Keremma une tradition orale fixée depuis fort longtemps, une sorte de pieuse légende qui laisse dans l'ombre bien des points importants et, à une époque où je ne songeais guère à briguer le titre de docteur ès lettres, je m'étais souvent dit que je chercherais un jour à en savoir davantage… ».

Le passage à l'idée d'une étude de caractère universitaire prend sa source dans la thèse de Jean-Baptiste Duroselle sur *Les débuts du catholicisme social en France* publiée en 1951. En effet, il « réserve au fondateur de Keremma une

[16] Jean Touchard, *La Gloire de Béranger*, I, p. 6.
[17] Jean Touchard, *La Gloire de Béranger*, I, p. 7.

place non négligeable parmi les précurseurs du catholicisme social et analyse pendant plusieurs pages sa contribution à *L'Université catholique*[18] ainsi que son livre issu de cette contribution, et publié en 1841 sous le titre *La Croisade du dix-neuvième siècle* »[19].

Plusieurs travaux confortèrent ultérieurement Jean Touchard dans son projet. Émile Poulat que ses études sur le fouriérisme avaient fait rencontrer Louis Rousseau insistait sur le double intérêt qu'il représentait pour les historiens de la coopération. « D'une part, il se situe [...] au point de convergence entre l'école sociétaire et la foi catholique ; d'autre part et surtout il n'est pas un simple théoricien, il s'est attaché pendant toute sa vie à faire passer ses convictions dans la réalité, à créer la communauté exemplaire dont il rêvait : son cas est donc particulièrement intéressant pour ceux qui s'intéressent aux relations entre "fouriérisme écrit" et "fouriérisme pratiqué", et plus largement pour ceux qui s'attachent à étudier les tentatives faites dans la première moitié du XIXe siècle, pour édifier des modèles de vie sociétaire ou communautaire »[20].

Un autre intérêt de Louis Rousseau est d'appartenir à la catégorie des « demi-solde » étudiée par Jean Vidalenc qui cite effectivement son cas dans son ouvrage[21]. En effet, « avant de s'installer à Keremma, Louis Rousseau, ancien aspirant de marine, avait été huit ans prisonnier en Angleterre entre 1806 et 1814 et avait connu toutes les difficultés du retour à la vie civile ».

Enfin, Louis Rousseau intéressait la Bretagne. Aussi Yves Le Gallo confia-t-il à Jean Touchard qu'il avait lui-même songé à entreprendre la biographie du

[18] Revue fondée en 1836 par d'anciens mennaisiens regroupés autour de l'abbé Gerbet dans le but de développer l'enseignement catholique. Elle répartit ses collaborateurs en facultés. Louis Rousseau apporte sa contribution à la faculté des sciences sociales.
[19] Jean Touchard, *Aux Origines du catholicisme social. Louis Rousseau*, Paris, Armand Colin, 1968 (2e édition, Le Mans, Université du Maine, Laboratoire d'histoire anthropologique, 1998) p. 2.
[20] Jean Touchard, *Aux Origines du catholicisme social. Louis Rousseau*, p. 3.
[21] Jean Vidalenc, *Les Demi-Solde : étude d'une catégorie sociale*, Paris, Rivière, 1955.

fondateur de Keremma, dont les entreprises nourries des utopies de l'heure ne constituent d'ailleurs pas un cas isolé en Bretagne[22].

Pour Jean Touchard, loin de se livrer à une entreprise d'hagiographie familiale, il s'agit d'étudier les idées politiques et sociales de Louis Rousseau. Et la matière est abondante. En effet, « le fondateur de Keremma a été voltairien, franc-maçon, théosophe et disciple de Saint-Martin, admirateur de Joseph de Maistre et de Bonald, il a été chef de l'Église saint-simonienne dans le Finistère, il a fait de la propagande fouriériste, il a été étroitement associé aux débuts du catholicisme social, il a participé avec passion à la plupart des grands mouvements de réforme dans la première moitié du XIX[e] siècle, il a été théocrate et adepte du socialisme utopique, admirateur de Fourier et lecteur fervent de l'Évangile »[23].

Jean Touchard passe donc, à partir de l'exemple de son ancêtre, de l'étude des doctrines à celle des conditions de leur réception par le « militant de base » qu'est à sa façon Louis Rousseau. Il rejoint, au-delà de la biographie individuelle, l'histoire des idées, et « des représentations collectives telles qu'elles sont diffusées dans une société ». Autant de points communs entre ce travail sur Louis Rousseau et celui de la thèse principale.

Car le lien entre les deux thèses de Jean Touchard ne réside pas seulement dans le fait que Louis Rousseau est à compter parmi ceux qui font allusion à Béranger dans leur correspondance[24]. Leur auteur s'en explique lui-même : « Il n'est pas aussi incohérent qu'on pourrait d'abord le penser d'avoir consacré une thèse principale à *La Gloire de Béranger* et une thèse complémentaire à la vie de Louis Rousseau. Dans un cas comme dans l'autre il s'agit de saisir cette réalité fuyante que les marxistes appellent l'idéologie d'une société, dans le premier cas en étudiant la destinée d'un personnage

[22] Les initiatives d'Aristide Vincent qui entreprend la mise en valeur de l'ancienne abbaye de Landévennec achetée par son père en 1825, le défrichement du domaine de Grandjouan par Jules Rieffel dans la région nantaise où il fonde une école d'agriculture et crée l'Association bretonne, la fondation de papeteries à Morlaix par Nicolas Marié sont toutes à peu près contemporaines de celle de Louis Rousseau et puisent, au moins pour une part, à des sources d'inspiration communes.
[23] Jean Touchard, *Aux Origines du catholicisme social. Louis Rousseau*, p. 4.
[24] Voir Jean Touchard, *La Gloire de Béranger*, I, p. 13.

universellement admiré et en cherchant à comprendre les raisons de sa gloire, dans le second cas en essayant de reconstituer l'univers intellectuel d'un témoin obscur, d'un autodidacte qui refuse catégoriquement le monde tel qu'il est, et qui dans un coin perdu de la Bretagne ne renonce pas à "changer la vie" »[25]. Dans un cas, bien qu'elle soit très centrée sur un homme, Béranger, l'étude a une dimension collective, car elle porte finalement davantage sur la société que sur l'homme, dans l'autre elle a une dimension individuelle qui se prolonge dans une volonté de fécondité sociale. Les deux ouvrages sont donc bien « complémentaires », selon les exigences de l'époque.

Un autre aspect, d'ordre méthodologique cette fois, fait le lien entre les deux études de Jean Touchard : il fait preuve d'un sens de la nuance assez exceptionnel qui souligne la complexité des réalités. Loin de lui la tentation d'établir des classifications intangibles, ou de faire entrer à tout prix les individus dans des grilles préétablies. Il terminait déjà son cours de 1953 en alertant sur le « danger des généralisations ». Il y revient dans la conclusion de sa thèse sur Béranger :

> « En définitive, le principal enseignement de cette longue enquête est sans doute d'aider à faire sentir que la société française, dans la première moitié du XIX[e] siècle, ne se prête pas aux distinctions tranchées qui opposent les classiques et les romantiques, les conservateurs et les révolutionnaires, les libéraux et les démocrates, l'idéologie de la bourgeoisie et celle du prolétariat. La vérité n'est pas si simple… La société française au temps de Béranger est assurément très cloisonnée et très hiérarchisée »[26].

Mais précisément, le cas Béranger montre qu'un accord large et durable peut se dégager au sein de cette société divisée et morcelée.

Quant à celui de Louis Rousseau, « il est particulièrement instructif, car il permet de voir comment s'amalgament l'illuminisme du XVIII[e] siècle, la tradition de l'école théocratique, le saint-simonisme, le fouriérisme et enfin le catholicisme social. Ces divers courants, qui sont le plus souvent présentés comme nettement distincts, se mêlent, s'entrecroisent et parfois se confondent. […] Sans doute faut-il se garder de juger le passé en fonction des

[25] Jean Touchard, *Aux Origines du catholicisme social. Louis Rousseau*, p. 5.
[26] Jean Touchard, *La Gloire de Béranger*, II, p. 569-570.

distinctions qui nous sont aujourd'hui familières : Louis Rousseau et ses contemporains n'avaient pas le sentiment de se contredire en admirant à la fois Joseph de Maistre et Saint-Simon ou en cherchant à concilier fouriérisme et catholicisme. Au-delà des distinctions entre doctrines qu'introduisent *a posteriori* les historiens, il existe une sorte de "fonds commun" d'idées et de sentiments ; et c'est ce "fonds commun" qu'un homme comme Louis Rousseau peut permettre d'explorer »[27].

Précisément, si l'on s'en tient au cas du catholicisme social, l'exemple de Louis Rousseau souligne combien ce courant s'accommode, au moins à l'heure des précurseurs, de sensibilités politiques différentes. S'ils ont en commun leur refus du libéralisme économique et leur conviction que la société ne peut être que d'inspiration chrétienne, ils ont des choix politiques différents, aussi bien quant à la nature du régime que lorsqu'il s'agit d'envisager les responsabilités des pouvoirs publics en matière de réforme sociale. Le légitimiste Villeneuve-Bargemont prône une intervention de l'État dans le domaine social ; le démocrate de Coux en reste surtout à une critique et ne propose guère de remèdes ; quant à Louis Rousseau qui n'a rien d'un homme de parti, il privilégie la formule de l'association et lorsqu'il en appelle à l'État, c'est plutôt dans la perspective d'une aide à des initiatives privées.

S'il peut à juste titre être considéré comme un précurseur de ce courant de pensée spécifique qu'est le catholicisme social, c'est parce qu'il ne se contente pas de faire appel aux recettes de la charité, inhérentes au catholicisme. Il a la conviction que le catholicisme peut inspirer des réformes permettant de résoudre les injustices sociales. Son choix de la formule associative s'explique précisément parce qu'à ses yeux elle est chrétienne dans son essence même. Et s'il emprunte la recette à Fourier, il insiste néanmoins sur la nécessité de la débarrasser des contaminations introduites par le fouriérisme, en particulier sur le plan moral. C'est sur le christianisme qu'il entend fonder la réforme sociale à laquelle il aspire ; son appel à *La Croisade du dix-neuvième siècle* est un « appel à la piété catholique à l'effet de reconstruire la science sociale sur une base chrétienne »[28]. Car, à la manière de ce que sera plus tard le catholicisme social proprement dit, il en appelle effectivement à l'élaboration

[27] Jean Touchard, *Aux Origines du catholicisme social. Louis Rousseau*, p. 147 et 238.
[28] Jean Touchard, *Aux Origines du catholicisme social. Louis Rousseau*, p. 194.

d'une « science sociale » qui est, à ses yeux, inséparable de la foi. Lié au contexte dans lequel il vit, il en reste encore à une lecture spirituelle et apologétique marquée pour une part par le romantisme et le traditionalisme ambiants. Il n'empêche que son souci de réformes, fondées sur une analyse des problèmes sociaux, et inspirées par la référence au christianisme, prépare les voies au catholicisme social proprement dit. L'intérêt de sa démarche et la finesse d'analyse de son biographe expliquent que cet ouvrage sur Louis Rousseau constitue encore aujourd'hui une référence pour quiconque s'intéresse à l'histoire des idées de la première moitié du XIX[e] siècle, et plus précisément à la genèse du catholicisme social.

Peut-être les références à cet ouvrage sont-elles aujourd'hui plus fréquentes que celles qui renvoient à *La Gloire de Béranger*. Pourtant, le XIX[e] siècle français, au moins dans sa première moitié, passe plus ou moins par Béranger. Les nombreuses allusions faites à cet ouvrage durant cette journée suffiraient à montrer qu'il a laissé plus de traces qu'il n'y paraît au premier abord.

Pascal Perrineau

Merci, Madame d'avoir si clairement su mettre en lumière la richesse des deux thèses de Jean Touchard et leur complémentarité. Nous faisons maintenant une courte pause.

Pascal Perrineau

Bien, nous reprenons nos travaux sur les thèmes scientifiques qui ont mobilisé Jean Touchard, avec deux exposés. Tout d'abord un exposé de Zeev Sternhell sur la droite selon Jean Touchard, droite gaulliste inclus, en l'absence de, même si c'est un peu iconoclaste, Stanley Hoffmann, et ensuite nous écouterons Gérard Grunberg sur la gauche selon Jean Touchard, puis nous ouvrirons un petit débat. Je vous propose que l'on se sépare vers 17h30. Voilà, la parole est à vous.

La droite selon Jean Touchard

Zeev Sternhell

Merci. La communication que Pascal Perrineau et Jean-François Sirinelli ont bien voulu me demander porte sur la droite selon Jean Touchard. C'est donc de la droite selon Jean Touchard que je vais essayer de vous parler, et non pas de la droite en général, ou des droites, de divers courants de droite, ou des divergences ou du débat que nous avons à ce sujet, chose qui est tout à fait normale. Le portrait de mon directeur de thèse, que je mentionnais en quelques mots ce matin, c'est aussi le portrait de l'auteur qu'était Jean Touchard, car si ses ouvrages ont admirablement supporté l'usure du temps, c'est avant tout à la nature des questions qu'il posait que nous le devons, les questions, les problèmes, la problématique qu'il faisait surgir. Les réponses sont fonction du moment, elles varient d'une génération à l'autre, mais les questions, elles, restent. Ce sont les questions qui font la différence véritable entre une œuvre importante et les œuvres qui le sont moins, ou les compilations qui finissent par tomber dans l'oubli. Touchard s'intéressait aux idées politiques, Alain-Gérard l'a mentionné, l'a montré, dans la mesure où les idées fixent les normes, les objectifs de l'action politique. Il faut dire, dans ce contexte, que Touchard a contribué à préserver et à faire vivre, dans une période particulièrement difficile, une discipline qui se trouvait prise entre deux feux, un peu en perte de vitesse : l'École des Annales d'une part, le behaviourisme américain de l'autre. Il ne faut pas oublier qu'à la fin des années cinquante et au début des années soixante, la mode était à la « fin des idéologies ». C'était aussi le moment où certains s'attendaient à ce que l'économie mathématique fasse le grand saut en avant, ce qui entraînerait toutes les autres sciences sociales, y compris l'histoire, évidemment. Les nouvelles sciences économiques étaient censées alors fournir la clef de l'avenir. On sait ce qu'il en a été. Touchard, non seulement n'a pas été dupe,

mais il s'est mobilisé, pour préserver à l'histoire des idées la place qui lui revenait dans la recherche et dans l'enseignement. Il n'a pas été dupe, comme aujourd'hui, je crois, il ne se serait pas laissé entraîner dans le post-modernisme. Je crois qu'aujourd'hui, il serait resté sur le terrain, qui est, et qui, à mon sens, doit être, le nôtre, le terrain des véritables objectifs et impératifs de la recherche historique. C'est-à-dire travailler sur les faits, rechercher les faits, les faire ressortir, les interpréter et non pas tomber dans l'étude de la mémoire. La mémoire c'est une chose, l'histoire c'est une autre chose, je sais que c'est un grand débat, je crois que c'est un grand débat, non pas par son essence, par sa valeur intrinsèque, mais parce qu'on en parle beaucoup. C'est dans ce sens-là que c'est un grand débat signé Touchard, sur la droite en France et la gauche en France. Touchard s'interroge sur la conscience de gauche : une conscience de gauche existe-t-elle ? Il convient donc de poser la même question en ce qui concerne la droite. Et c'est quand on a fini de dépouiller ses livres, je crois, que l'on parvient à se faire une assez bonne idée de ce qu'était la droite selon Touchard. Comme le temps nous est compté et que les organisateurs de ce colloque nous ont demandé de rester dans les limites de vingt à vingt-cinq minutes, j'ai choisi quelques thèmes et périodes évidents, des thèmes qui s'imposent : la Révolution, les années trente, pour des raisons de fond mais aussi pour des raisons affectives, parce que nous sommes ici quelques-uns à nous souvenir du grand séminaire sur les années trente que Touchard, Rémond et Girardet donnaient ensemble. Du gaullisme et du nationalisme, je ne parlerai pas beaucoup, parce qu'il devait y avoir une communication sur le gaullisme, mais d'autre part aussi pour une raison de fond, c'est que pour Touchard le gaullisme n'appartenait pas à la droite. Le nationalisme en fait, pour lui, n'appartenait pas à la droite non plus, et cela c'est intéressant. Et enfin, du totalitarisme – c'est-à-dire la question de savoir s'il est permis de coiffer, par ce terme, par un terme unique, le nazisme, le fascisme et le communisme, et tout ça dans un style quasiment télégraphique, mais avec quelques citations quand même, car c'était la méthode Touchard – du totalitarisme non plus je ne parlerai guère.

Dans le contexte des années trente, Touchard distingue cinq lignes de clivage entre la gauche et la droite : l'histoire, deux visions de l'histoire, la société ou deux visions de la société, la religion, les relations internationales et la naissance de l'antifascisme. Les relations internationales et la naissance de l'antifascisme appartiennent à une époque spécifique, je les laisse donc de

côté. Ce qui est intéressant, ce sont les trois premières composantes, les trois premiers éléments, l'histoire, la société et la religion. Ces trois premiers éléments constituent depuis la Révolution les questions clés. L'apologie de l'histoire, la tradition et les préjugés qui expriment une méfiance instinctive à l'égard de la raison, toujours définie comme abstraite et mécanique, le refus des normes prépolitiques, donc en fait des droits universels de l'homme, de l'autonomie de l'individu et de la théorie révolutionnaire de souveraineté, l'idée selon laquelle il n'existe pas de liberté mais seulement des libertés historiquement acquises, ces idées-là – tout comme les préjugés et tout le reste – tout cela est constitué depuis Burke, depuis la fin du XVIII[e] siècle, et Burke, dans une certaine mesure, on peut le considérer non pas comme le fondateur, mais en tout cas c'est lui qui a mis tout ça ensemble. C'est une constante de la pensée de droite, tous ces éléments-là sont une constante de la pensée de droite. La révolte de Burke, non seulement contre Rousseau, mais aussi contre Locke et l'interprétation libérale de la Révolution de 1789, la Révolution glorieuse, cette révolte façonne une sensibilité de droite tout au long du XIX[e] siècle. La renaissance de Burke et la lecture exclusivement libérale que l'on en donne de nos jours, ne sont pas sans signification. Ce retour exprime bien la vague conservatrice des années 1980-1990. Je dois dire que les passages que l'on consacre à Burke, que consacrent à Burke Touchard et ses coauteurs dans l'*Histoire des idées politiques*, Louis Bodin, Pierre Jeannin, Georges Lavau, Jean Sirinelli, ces passages-là sont aujourd'hui, quarante ans après, extraordinaires. Ce livre, cette *Histoire des idées*, c'est curieux mais c'est un manuel qui a eu d'innombrables rééditions. J'ai regardé pour ce colloque la dernière édition, non pas celle que j'ai chez moi, celle que j'ai trouvée à la bibliothèque : elle date de 1991, et c'est déjà la douzième édition. Je ne sais pas s'il y en a eu encore davantage et ce n'est pas le fait du hasard, parce que cet ouvrage aujourd'hui se lit encore mieux qu'il y a 40 ans. Je ne crois pas qu'il existe un meilleur ou plus grand hommage que l'on puisse rendre à un livre, qu'il se lise encore, tant d'années plus tard, mieux qu'il ne se lisait lorsqu'il a été publié. Les pages sur Burke sont d'une telle lucidité que ce livre aurait pu être écrit aujourd'hui. Après le renouveau, après la poussée, de la pensée conservatrice, car il faut bien le dire, la pensée conservatrice, depuis deux siècles, n'a rien donné de mieux que Burke, et c'est là que l'on trouve vraiment le cœur de la pensée de droite. Ensuite, la défense de l'ordre social, de la hiérarchie sociale, de l'idée selon laquelle la société est un

organisme dans lequel s'exprime un ordre moral quasiment divin, et la défense, bien sûr, de la propriété. Il y a un troisième lieu : la religion, avec ou sans Dieu, avec ou sans métaphysique, avec ou sans églises établies comme fondement de la société. À l'appui, Jean Touchard, comme cela lui était habituel, donne quelques textes, car il pensait, et je crois que nous sommes quelques-uns à penser comme lui, que l'histoire effectivement se fait avec des textes. Il donne deux textes d'Emmanuel Mounier, le premier qui vient du premier numéro d'*Esprit* en octobre 1932, et ensuite un autre texte important, de 1938, très connu, très important, le *Court traité de la mythique de gauche,* où Mounier renvoie la droite et la gauche dos à dos. Pourquoi Touchard évoque-t-il ce texte ? Pour une raison très simple, pour montrer que, dans les années trente, il n'y a pas de catholiques de gauche et il n'y a pas de catholicisme de gauche, et que les publications d'*Esprit* ne peuvent pas davantage prétendre au statut de publications de gauche. *Esprit,* au moment où il est lancé en 1932, n'est pas une publication de gauche, c'est vrai en 1938 aussi, et c'est pour ça que nous voyons le texte sur la mythique de gauche. Ce que Touchard veut dire par là, ce qu'il nous dit, c'est que dans les années trente le catholicisme n'est pas à gauche, donc il est à droite.

Puis il cite un texte du maréchal Lyautey. C'était la méthode de Touchard : il aurait pu donner un texte de Platon suivi d'un texte de Coluche, parce qu'il pensait que les idées, en tant que phénomènes sociaux, en tant que productrices de phénomènes sociaux, ce n'est pas seulement la philosophie politique, il n'était pas philosophe, il s'intéressait à la philosophie politique, il connaissait la philosophie politique, mais en même temps il nous donnait, si vous voulez, les divers niveaux dont nous avons parlé, les divers niveaux des idées, de la conception, mais aussi de la fonction des idées. Donc, le maréchal Lyautey. Touchard cite ce texte et exprime sa surprise de trouver en 1930 un texte qui aurait pu être écrit en 1900, un texte qui appartient en fait à une période antérieure de trente ans, mais en vérité ce texte-là aurait pu être écrit en 1800 aussi, et, de cette façon, Touchard nous montre comment, encore en 1930, les idées reçues sur la démocratie, l'aristocratie et le peuple étaient des idées qui étaient enracinées dans une période beaucoup plus lointaine. L'aristocratie, nous dit le maréchal Lyautey, l'aristocratie c'est le pouvoir exercé par les meilleurs par en haut ; la démocratie, c'est le pouvoir exercé par en bas. Y a-t-il donc, si on se reporte au vrai sens des mots, des raisons de se défendre de se dire aristocrate ? Ne pas aimer le peuple ? Regardez-le donc

avec les ouvriers, les paysans, les soldats, et voyez s'il ne les aime pas. Il les aime en patron, en chef, en grand frère tutélaire bienfaisant. Ils sont, pour en revenir encore aux Grecs, « démophiles », qui aiment le peuple, et on arrive ici à cette formule : être aristocrate parce que l'on veut le pouvoir aux mains des meilleurs, et démophiles parce qu'on aime le peuple. Loin de s'exclure, ces deux mots s'associent sans le moindre paradoxe, c'est la conception classique et vivante dans les années trente, comme elle l'était un siècle et demi plus tôt, c'est ainsi qu'on en revient à 1789. Et ici je puise dans l'*Histoire des idées politiques*. La plupart des auteurs repoussent sans hésitation la distinction entre 1789 et 1793, entre la bonne et la mauvaise Révolution, distinction qui a été, et je cite « pendant une partie du XIX^e^ siècle un des lieux communs de l'historiographie bourgeoise. Certains historiens ont paru oublier que les hommes de 1793 avaient d'abord été des hommes de 1789. En fait, les idées politiques de 1793 ne sont pas si différentes de celle de 1789 ; ce sont les circonstances qui ont changé : il ne s'agit plus d'abattre l'Ancien Régime mais de gouverner, et de faire la guerre ».

Quelques lignes plus haut, Touchard et ses coauteurs répondent en fait à des réserves qui viennent, cette fois, probablement de gauche et il nous parle des « principes de 1789, [qui] sont donc et ne pouvaient être que d'inspiration bourgeoise, mais leur portée dépasse infiniment les intentions de ceux qui les ont affirmés. Ils sont datés et situés sans doute, mais depuis plus d'un siècle et demi, dans le monde entier, des hommes qui n'étaient assurément point tous des bourgeois ont vécu et sont morts pour les défendre ». En effet, pour Touchard et ses coauteurs, la distinction entre les deux étapes de la Révolution constitue un autre clivage fondamental. Aujourd'hui encore, plus encore que dans les années soixante, cette distinction est le drapeau derrière lequel s'assemble la droite et les idées de droite. On ajoute souvent la distinction entre les bonnes Révolutions et la mauvaise : la mauvaise c'est la française, les bonnes c'est les américaines, c'est la glorieuse Révolution américaine qui fonde la liberté ; la mauvaise Révolution c'est la Terreur. Je dois dire, parce que cela me vient à l'esprit tout simplement, lors de la célébration du Bicentenaire, nous avons eu à Jérusalem lors de la Foire du livre, un après-midi, un petit colloque avec l'ambassadeur de France. J'arrive dans la salle où cela doit se tenir, je repère la table où on doit se mettre, et, derrière, je vois une énorme guillotine. Je regarde la guillotine, je parle aux organisateurs, je leur dis : « Ou c'est la guillotine qui sort, ou c'est moi qui

m'en vais ». Mais l'idée, c'est quelque chose d'extraordinaire, l'idée de fêter le Bicentenaire à l'ombre de la guillotine… ! Mais c'est caractéristique, car nous savons très bien que refuser ce qui vient après 1789, ce n'est pas seulement refuser la Terreur, cela va beaucoup plus loin, et beaucoup plus profond. Pendant très longtemps, l'acceptation de 1789 et le refus de 1793 signifient en fait le refus de la démocratie. Aujourd'hui, c'est un peu plus subtil que cela, mais le refus de la Révolution, refuser de voir la Révolution comme un tout, comme Touchard et ses coauteurs la regardent, a une signification qui est d'une importance évidente, et en même temps, on assiste à ce fameux retour de Burke, même s'il y a quelques mois, on a pu voir le Président Valéry Giscard d'Estaing à la télévision découvrir Burke (il a vraiment découvert quelque chose d'important !). Et en même temps on constate la disgrâce persistante de Rousseau, que Nietzsche appelait à la fois « ce nain horrible penché au seuil des temps modernes » et l'un de ces huit géants avec lesquels Nietzsche allait s'expliquer. Et Nietzsche, comme tout le monde le sait, ne parlait pas avec tout le monde : cela allait de Platon, Goethe, Schopenhauer, Pascal, Montaigne, à Rousseau, il m'en manque je crois un ou deux. Et Rousseau, donc, c'est un de ces huit géants et Nietzsche comprenait très bien pourquoi Rousseau appartenait à cette catégorie. C'est Rousseau qui refuse aussi bien l'appropriation que la propriété privée, Rousseau qui voit dans l'inégalité la source du mal. Rousseau a été pendant deux siècles l'auteur ou le personnage à abattre, et Rousseau, à la Révolution, reste un pilier de la pensée de droite et cette guerre s'articule merveilleusement avec le retour d'un autre cheval de bataille, quelque peu usé mais toujours vivant, le totalitarisme.

Mais avant d'y arriver, et pour rester fidèle à la méthode Touchard qui maintient la chronologie, je voudrais mentionner le gaullisme, du point de vue qui nous intéresse ici. Dans la conclusion générale de son cours sur le gaullisme, Touchard passe en revue les différentes interprétations. Il n'est pas tendre pour celles qui ne méritent pas sa tendresse, comme la thèse de François Mitterrand telle qu'il l'exprime dans *Le Coup d'État permanent*. Et il s'arrête à la fin de sa démonstration sur ce qui mérite discussion, c'est à dire la thèse de René Rémond : il rend hommage à la droite en France, un hommage que nous rendons tous, mais, en même temps, Touchard exprime ses réserves. Et je dois dire (avec tous ceux d'entre nous qui se rappellent l'amitié profonde, les relations chaleureuses qui régnaient entre Touchard et Rémond, et nous nous en rendions compte surtout dans ce fameux séminaire sur les

années trente), en dépit de cette amitié très profonde, quand on n'est pas d'accord, on le dit. Et Touchard l'a dit, il l'a dit devant ses élèves, il s'est exprimé, il a exprimé ses réserves. Il ne pensait pas que le gaullisme, en dépit des analogies qui existent, soit l'aboutissement de la droite bonapartiste et ceci pour trois raisons. « D'abord », disait-il, « Je suis gêné par les comparaisons à un siècle de distance, et par le caractère polémique que risque de revêtir ce genre de comparaisons. » Je crois que là, cette première réserve est ouverte au débat, car les comparaisons à un siècle de distance peuvent se faire, sans que nécessairement on tombe dans la polémique. En second lieu, « la stature du Général de Gaulle n'est guère comparable à celle de Napoléon III ou du Général Boulanger ». En troisième lieu, et là vient l'essentiel, « la part du nationalisme me paraît différente dans le bonapartisme et dans le gaullisme. Le Second Empire est avant tout un régime autoritaire, soucieux de faire respecter l'ordre public et de rassurer les possédants, le nationalisme n'apparaît que secondairement. Dans le cas du gaullisme, l'ordre des facteurs me semble inversé, le gaullisme doit s'interpréter bien moins en fonction de l'histoire de la droite qu'en fonction de celle du nationalisme », je termine la phrase, « sinon on expliquerait mal les ralliements de l'extrême gauche dont il a bénéficié à divers moments de son histoire ». Donc, pour Touchard, le gaullisme est un nationalisme mais il n'appartient pas à la droite, le nationalisme lui-même n'appartient donc pas à la droite. En d'autres termes, il peut y avoir un nationalisme de droite, il peut y avoir un nationalisme de gauche, ce sont des problèmes évidemment très complexes que nous n'allons pas trancher ici, mais il est certain que le nationalisme possède une vision de l'homme et de la société, ce qui n'était pas le cas du bonapartisme. Et quand Touchard parle d'un siècle de distance, il veut sans doute probablement dire que le bonapartisme appartient à une société préindustrielle, alors que le gaullisme c'est la société moderne, la grande mutation industrielle, la grande modernisation.

Finalement sur le totalitarisme (j'ai encore deux minutes ou trois ? Réponse deux minutes, soyons généreux). Touchard faisait toujours état de sa méfiance à l'égard des explications globales. C'est vrai, mais c'était aussi une certaine forme de coquetterie intellectuelle chez lui, parce qu'il donnait lui aussi des explications globales, il ne pouvait pas y échapper. Les pages consacrées au totalitarisme, dans l'*Histoire des idées politiques*, semblent avoir été écrites pour valoir quarante ans plus tard. Touchard et ses coauteurs s'attaquent à la

définition bien connue du totalitarisme donnée par Carl Friedrich et Zbigniew Brzezinski dans leur livre très, très connu dans son temps[1]. Et en premier lieu ils remarquent que sur les six critères retenus, cinq sont d'ordre institutionnel, un seulement d'ordre idéologique. Et ils concluent que, si les institutions des divers pays « totalitaires » (totalitaires entre guillemets) sont à beaucoup d'égard comparables, les ressemblances sont très loin d'être aussi manifestes en ce qui concerne leur idéologie. L'emploi du mot « totalitarisme » entre guillemets a pour effet, et peut être chez certains pour but, de masquer les différences qui tiennent à l'essence même du régime et de suggérer des rapprochements qui ne sont pas toujours convaincants.

À la même période, Raymond Aron faisait aussi un cours à la Sorbonne et il disait en conclusion de ce cours : « C'est pourquoi, passant de l'histoire à l'idéologie, je maintiendrai, au point d'arrivée, qu'entre ces deux phénomènes la différence est essentielle […] à cause de l'idée qui anime l'une et l'autre entreprise. Dans un cas, l'aboutissement est le camp de travail, dans l'autre la chambre à gaz »[2]. Si l'école totalitaire première version est un produit de la guerre froide, la seconde vague, celle d'aujourd'hui, fait suite à la chute de l'Union soviétique. Cette nouvelle vague contribue encore davantage à pervertir notre perspective de l'histoire du XX^{e} siècle, car la théorie qui s'emploie à faire du fascisme et du communisme deux frères, à la fois complices et ennemis, contribue non seulement à une banalisation du fascisme, et surtout du nazisme, mais aussi à obscurcir la nature profonde du désastre européen du XX^{e} siècle. On pervertit l'histoire quand on vient à définir le nazisme comme une imitation du stalinisme, réponse somme toute compréhensible, voire naturelle, au danger bolchevique, et simple produit de la première guerre mondiale, contrairement à ce que pense François Furet, derrière qui se profile en fait l'ombre d'Ernst Nolte. Le fascisme n'est pas né comme une réaction anticommuniste, il est difficile à plus d'un titre de parler d'une complicité entre le fascisme et le communisme. Il est certain que le fascisme et le communisme ont un ennemi commun, la démocratie, et la Grande Guerre leur a fourni les conditions psychologiques qui permirent leur ascension. Les deux mouvements se livrent une lutte à mort, car ils véhiculent

[1] Carl Friedrich et Zbigniew Brzezinski, *Totalitarian Dictatorship and Autocracy*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1956.
[2] Raymond Aron, *Démocratie et totalitarisme*, Paris, Gallimard, 1965.

une vision totalement différente de l'homme et de la société. Pour les révolutionnaires de 1918, la révolution communiste sera une révolution telle que l'imaginait le XIX[e] siècle, économique et sociale ; mais faite par la force ne reculant devant aucun moyen, elle entraîne nécessairement une répression barbare. La révolution fasciste sera tout autre, véritable révolution du XX[e] siècle, ce sera une révolution culturelle, morale, psychologique et politique, mais une révolution qui ne touchera pas au capitalisme, c'est-à-dire aux assises économiques de l'ordre existant. Pour les fascistes aussi le mal est bourgeois, ou le bourgeois représente le mal, mais la racine du mal ne se trouvait pas dans le capitalisme. À la racine du mal se trouvaient les Lumières françaises, ou plutôt les Lumières franco-chrétiennes et les principes de 1789. Non seulement le nazisme n'a pas été une simple réaction contre le communisme, bien que le danger du communisme ait joué un rôle dans la pensée du nazisme, mais si le système nazi sombra dans la barbarie, ce n'est pas parce qu'il était un reflet du stalinisme, mais du fait qu'il fut l'attaque la plus totale jamais imaginée contre la civilisation occidentale. Le communisme s'élevait contre le capitalisme, et son expression politique le libéralisme ; le fascisme est parti en guerre contre les Lumières et le contenu intellectuel du libéralisme. Seul le nazisme s'est attaqué à la conception de l'être humain telle que celle-ci nous est parvenue depuis l'Antiquité juive et grecque, telle que l'a conçue la chrétienté primitive, c'est-à-dire qu'il s'est posé contre le genre humain.

Je crois que ces distinctions simples et qui sont enracinées, en fait, dans la leçon que nous ont apprise nos aînés et nos maîtres, je crois que ces distinctions et ces différences, il est important de les garder présentes à l'esprit. Je vous remercie.

Pascal Perrineau

Merci beaucoup, Zeev Sternhell. Je passe tout de suite la parole à Gérard Grunberg sur le thème de la gauche. À toi, Gérard.

La gauche selon Jean Touchard

Gérard Grunberg

Je voudrais dire que ce que m'avait demandé Pascal, c'est à la fois d'essayer de traiter le sujet de la gauche française selon Jean Touchard, mais aussi de me demander si cette grille de lecture élaborée par Jean Touchard pour expliquer la gauche à plusieurs périodes, j'y reviendrai, est toujours valable aujourd'hui. Donc j'essaierai de traiter rapidement ces deux aspects.

Comme vous vous en souvenez peut-être, c'est au cours de l'année universitaire 1967-1968 que Jean Touchard a donné à Sciences Po son cours sur la gauche, qui a été repris en 1977 dans son ouvrage *La gauche en France depuis 1900*, avec une préface de René Rémond et des compléments de Michel Winock. Dans cet ouvrage, il parle du célèbre aphorisme de Simone de Beauvoir, c'est le début de son cours, qui était le suivant : « La vérité est une, l'erreur est multiple, ce n'est pas un hasard si la droite professe le pluralisme ». Le commentaire de Jean Touchard était à la fois bref et clair : « Pluralisme de la droite, unité fondamentale et quasi ontologique ou existentielle de la gauche : ce serait très commode si c'était vrai, mais il n'y a qu'un malheur, c'est que cette affirmation est historiquement fausse de la façon la plus complète ».

Donc à partir de cette première page, ou quasiment première, disons dès les deux ou trois premières pages de son livre, on voit bien ce qui va d'abord intéresser Jean Touchard, au-delà de ce qui fait l'unité de la gauche. Et en plus, je n'y reviendrai pas puisque Zeev Sternhell a évoqué quelques éléments de ce qui constitue la gauche, et qui sont d'ailleurs peu nombreux dans son livre. C'est quand même un livre, je dirais, plutôt sur « les » gauches, et d'ailleurs il ajoute très vite, après les premières citations que j'ai faites : « Tout au long de l'histoire, la gauche apparaît en effet singulièrement divisée et lorsqu'elle s'unit, on parle des gauches au pluriel et non pas de la gauche au singulier :

Bloc des gauches en 1899, Cartel des gauches en 1924, et plus tard, sous une forme abâtardie, en 1932, Délégation des gauches sous la III[e] République, Rassemblement populaire et Front populaire en 1936, et non point Front de la gauche, Front républicain en 1956, un Front au demeurant », ajoute-t-il, « qui n'incluait pas les communistes », et il conclut : « La diversité de la gauche me semble donc au moins égale […] à la diversité de la droite. […] Il n'est donc pas erroné de dire que, dans l'histoire de France, la gauche a presque toujours été moins unie, qu'elle a presque toujours été plus diverse que la droite ».

On voit dès le départ que si Jean Touchard ne nie pas, comme je le disais à l'instant, la pertinence de la notion de gauche, il s'agit pour lui, essentiellement, de démontrer le caractère pluriel, pour employer le langage d'aujourd'hui, de cette gauche. Il va donc s'attacher, à travers l'analyse des différentes familles politiques de la gauche, à pointer ce qui, dans les thèmes, les croyances, les discours des leaders, le fonctionnement des organisations partisanes et la nature de leurs rapports, selon tous les niveaux d'analyse possibles, Jean Touchard va donc essayer de voir ce qui fonde la spécificité de toutes ces familles, en s'efforçant d'apporter toujours des faits et des arguments. Certes Jean Touchard n'était pas un homme de gauche, mais il éprouvait une certaine fascination pour cette gauche, il pouvait se trouver en empathie avec tel ou tel leader, exprimer de la sympathie pour telle ou telle idée, ce qui ne l'empêchait pas de combattre vigoureusement à l'occasion les affirmations qui lui paraissaient fausses. Jean Touchard était un intellectuel, certainement pas un idéologue. Il n'étudie pas les gauches du point de vue de leur légitimité, leur incarnation ou non du mouvement de l'histoire ; il les observe simplement et il essaie de les comprendre et de les décrire. Radicalisme, socialisme, gauche indépendante, puis après 1920, communisme, Jean Touchard distingue donc les grands courants de la gauche française, qui constituent à la fois des organisations, des systèmes de valeurs et de références, des mythes, des alliances électorales et gouvernementales, des leaders, etc. Mais s'il refuse de voir autre chose qu'un mythe dans l'affirmation de l'unité de la gauche et s'attache au contraire à en montrer la diversité, il refuse également de réifier ces familles politiques et de leur prêter une identité dotée de permanence, et c'est ici, je crois, le second élément majeur de sa grille de lecture, après le premier, qui est la diversité : les partis, comme les êtres humains, changent, évoluent, se transforment. « Il faut, je

crois », dit-il « renoncer, ou du moins, pour ma part, je renonce à une définition intemporelle de la gauche et de la droite, valable pour tous les pays et pour toutes les époques. La vérité, me semble-t-il, c'est que la gauche et la droite ne peuvent se définir qu'historiquement et relativement, en fonction de l'époque, en fonction des problèmes posés à une époque déterminée » (tout au long de la journée, on a vu à quel point la notion de contexte était extrêmement importante dans son approche), « en fonction aussi de ce qu'est, à cette même époque, la droite ou la gauche à laquelle elles s'opposent ». « La gauche de 1900 », explique-t-il, « n'est pas identique à la gauche de 1930, laquelle n'est pas identique à la gauche de 1936, laquelle n'est pas identique à la gauche de 1945, laquelle n'est pas identique à la gauche de 1950, laquelle n'est pas identique à la gauche d'aujourd'hui ». « Aujourd'hui », c'était juste avant les événements de 1968. Aussi adopte-t-il dans son livre, dans son cours disons, un plan chronologique, ou plutôt un plan par périodes, grandes périodes, je crois qu'on l'a dit déjà : les années 1900, qui sont son point de départ, les années trente, la IV^e^ République, et enfin l'avant 1968. Alors, s'agissant de cette dernière période, il essaye de comprendre ce qui se passe juste avant mai 1968, en 1967, à un moment où, depuis 1965, il y a un rapprochement de la gauche. Il dit : « J'admets que se produisent des rapprochements entre les différentes composantes de la gauche, mais "rapprochements politiques, alliances politiques oui ; rapprochements idéologiques, naissance d'une véritable conscience de gauche [...], c'est une autre affaire" », et il conclut : « Il me semble qu'à cet égard, le débat reste largement ouvert ». On voit bien que dans le fond, avec cette grille d'analyse, cette méthode – je crois que c'est davantage une méthode – il n'y aura pas vraiment de définition générale de synthèse de ce qu'est la gauche, de ce que sont les gauches, mais il y a en effet une méthode, et c'est cela qui m'a paru intéressant. Cette grille de lecture qu'il élabore, elle est donc composée essentiellement de ces deux éléments centraux : à la fois la gauche est diverse et deuxièmement la gauche se transforme, ou les gauches se transforment, d'une manière permanente, elles sont diverses et changeantes, elles se rapprochent, elles se séparent, elles se combattent, elles se transforment, au gré des événements intérieurs et internationaux. Lorsque l'on relit ce livre aujourd'hui, cette méthode pour étudier la gauche dans ses différentes périodes conserve à l'évidence sa pertinence. Mais la conserve-t-elle pour étudier la gauche du début du XXI^e^ siècle ? Et après tout, est-ce que la gauche

serait aujourd'hui plus unie, ou moins diverse et plus changeante, qu'elle ne l'était dans les périodes précédentes ?

La diversité d'abord : la gauche aujourd'hui est-elle moins diverse qu'il y a un siècle, ou même qu'il y a un demi-siècle, ou qu'à la veille des événements de 1968 ? Si on compare la configuration partisane de la gauche française à celle des périodes antérieures, au moins depuis 1936, il est vrai que deux des trois principaux partis historiques ont perdu l'essentiel de leur influence : le parti radical n'est pas beaucoup plus qu'un satellite du parti socialiste, le parti communiste est sur un déclin qui paraît irréversible, et le parti socialiste est devenu, de loin, le parti principal de la gauche. Mais le parti communiste continue de peser sur la stratégie socialiste. Quant à l'extrême gauche – trotskiste pour l'essentiel – elle profite de l'affaiblissement et de la modération communiste et de la permanence en France d'un courant d'opinion favorable à une gauche anti-système, et elle polarise les insatisfactions à l'égard de la social-démocratie gouvernante. Elle aussi contribue à structurer la gauche française. En outre, de nouveaux clivages sont apparus ou réapparus dans le système politique français, qui ont contribué à perpétuer, voire à accroître, la diversité de cette gauche : le clivage introduit par la préoccupation écologique, avec l'intégration des Verts à la structure de la gauche, et le clivage introduit par l'enjeu souverainiste, l'anti-souverainisme, avec les accords de Maastricht et avec les questions liées à la décentralisation. Ce clivage s'est institutionnalisé avec la scission d'avec le parti socialiste réalisée par Jean-Pierre Chevènement et la création du Mouvement des citoyens, et la prochaine élection présidentielle verra s'affronter au premier tour au moins cinq candidats de gauche. Ainsi à l'évidence aujourd'hui, en tout cas au niveau du système partisan, la gauche demeure aussi diverse qu'hier.

Mais cette diversité empêche-t-elle pour autant qu'elle ne soit pas plus unie ? Ici, me semble-t-il, la réponse doit être plus balancée. Les institutions et lois électorales de la V^e^ République, la bipolarisation gauche/droite qui en a finalement résulté, ont poussé à transformer les alliances électorales en alliances de gouvernement. Les majorités de gauche, depuis que celle-ci a conquis le pouvoir en 1981, sont devenues des majorités de législature. Certes, les communistes encore en 1984 avaient pu quitter le navire gouvernemental en profitant du changement de Premier ministre, mais,

malgré les tensions, ils sont restés dans la majorité parlementaire pendant toute l'actuelle législature, et les Verts ont fait de même depuis 1997. Pourtant la majorité actuelle, précisément qualifiée de « gauche plurielle » – ce qui rappelle quand même les anciens fronts, bloc, cartel, union – arrive en ordre relativement dispersé aux prochaines échéances électorales. Jean-Pierre Chevènement semble l'avoir quittée, mais ce n'est pas absolument certain. Les communistes, choisissant entre deux maux, ont certes opté pour une participation gouvernementale prolongée, mais la pression exercée par l'extrême gauche qui risque de le dépasser lors de la prochaine élection présidentielle, ses propres divisions qui se sont exprimées lors de plusieurs votes à l'Assemblée, et la politique socialiste elle-même, encouragent son vieux tropisme « un pied dedans, un pied dehors » qui en fait pour les socialistes un allié incertain dans les mauvais jours. Quant au parti des Verts, la fragilité de son leadership, la faiblesse et les divisions de son appareil, le caractère récent de sa culture de gouvernement n'en font pas un allié beaucoup plus sûr. Outre que les communistes et les Verts n'ont pas toujours soutenu le gouvernement, il leur arrive de se joindre à des manifestations organisées par la gauche antigouvernementale. On ne peut donc pas dire que la domination du parti socialiste sur cette gauche repose réellement sur des bases solides et durables. Le parti socialiste demeure un parti électoralement faible pour un parti de gouvernement, comparé aux grands partis socialistes européens ; il est, plus que d'autres peut-être, tributaire de ses alliés, il ne peut imposer l'unité de son camp qu'au prix de compromis qui pourraient se révéler de plus en plus difficiles à passer, et de plus en plus coûteux électoralement. Donc, il me semble qu'aujourd'hui le terme de « gauche plurielle » utilisé pour décrire l'alliance du gouvernement, et d'ailleurs un terme qui est repris par la gauche elle-même, les socialistes eux-mêmes, rend assez bien compte de la situation. Ainsi l'unité de la gauche, qui est plus forte me semble-t-il aujourd'hui qu'hier, n'en demeure pas moins fragile et incertaine. Mais en admettant même que l'ensemble des composantes de la gauche française, exceptées les organisations de l'extrême gauche, continuent de donner la priorité à l'exercice du pouvoir, encore faut-il que les désaccords existant entre elles ne soient pas d'une nature et d'une ampleur telles que cet exercice du pouvoir en commun soit rendu politiquement impossible. Et là, nous pouvons encore une fois emprunter une lecture de Jean Touchard pour tenter de répondre à la question suivante : les changements qui ont affecté

depuis la fin des années soixante les différentes composantes de la gauche française les ont-ils rapprochées sur le plan idéologique et politique au point d'effacer les désaccords insurmontables de jadis ? Jean Touchard avait raison d'affirmer le caractère profond des transformations qui ont affecté de manière permanente les différentes familles politiques de la gauche française, et de mettre l'accent sur les mutations de l'environnement national et international pour expliquer l'essentiel de ces transformations. On voit bien que dans les vingt dernières années, le paysage national, et surtout international, a été radicalement transformé, notamment avec la fin de l'URSS, et donc de la Guerre froide, et donc du mouvement communiste international, la montée du libéralisme économique, la mise en cause du rôle de l'État dans la régulation économique, la primauté américaine dans le monde, la montée des préoccupations environnementalistes de l'après-Tchernobyl, la construction européenne et les attitudes, qui se sont développées dans beaucoup de pays, d'hostilité à l'immigration, sans compter, je l'ai dit tout à l'heure, le renouveau, en particulier en France, des mouvements souverainistes défendant l'intégrité des États-nations. Donc, sans aucun doute, il y a eu des mutations qui ont profondément transformé l'ensemble des partis de gauche, à l'exception peut être des organisations trotskistes. Et la question devient du coup : est-ce que ces mutations liées à cet environnement international, ou aux évolutions de l'environnement international, est-ce qu'elles ont accentué l'homogénéité d'ensemble de la gauche, au point que désormais l'unité l'emporterait sur la diversité au niveau idéologique ? Il est vrai que ces mutations ont fait disparaître certaines des oppositions fondamentales qui, dans l'histoire, avaient fait des socialistes et des communistes des frères ennemis : la question de la révolution anticapitaliste, la question des libertés dites formelles, qui opposaient irréductiblement les deux partis, de même le rapport à Moscou et au camp communiste, ne se posent évidemment plus de la même façon. Aujourd'hui, seuls les trotskistes semblent encore revendiquer la voie révolutionnaire. Socialistes et, d'une certaine façon, même communistes, se sont soumis, bon gré, mal gré, à la logique de l'économie de marché. La fin de la Guerre froide a laissé le parti communiste orphelin et a fait de lui un parti national ; les nouveaux venus, écologistes et chevènementistes ne réclament pas la fin du capitalisme, vocable au demeurant de moins en moins utilisé ; et quelles que soient les divisions internes de la gauche, le gouvernement représentatif, le pluralisme, la voie

électorale pour l'exercice du pouvoir sont acceptés presque unanimement, sinon toujours assumés. Le marxisme n'est plus une idéologie de référence importante à gauche, et la propriété collective des moyens de production n'est plus considérée comme l'alpha et l'oméga d'une politique de gauche. Il n'y a donc aucun doute qu'aujourd'hui la gauche, d'une certaine façon, peut paraître plus homogène qu'elle ne l'a été hier, dans le cadre accepté de la démocratie représentative. Il est donc possible, par rapport aux périodes antérieures analysées par Jean Touchard, de considérer que la gauche, d'une certaine façon, est moins divisée qu'elle le fut dans le passé, et il est probable que la fin de l'utopie révolutionnaire a contribué fortement à transformer la gauche française, qui assume aujourd'hui, plus ou moins facilement, son réformisme. Pour autant, peut-on en conclure que, désormais, c'est l'unité qui l'emporte, et que la grille de lecture de Jean Touchard soit désormais caduque ? Ce serait, me semble t-il, aller trop vite en besogne car, malgré les rapprochements effectués, la gauche demeure profondément divisée idéologiquement, et les nouvelles composantes de celle-ci, apparues sur de nouveaux clivages, renouvellent les divisions que la fin du grand schisme du mouvement ouvrier et le déclin communiste avait largement atténuées.

Quelques thèmes centraux, on les connaît, je ne m'y arrêterai pas longtemps, paraissent contribuer aujourd'hui à fonder une certaine unité idéologique de la gauche : égalité et solidarité, antilibéralisme économique, antimondialisation, lutte contre l'exclusion, antiracisme, revendication du patrimoine des valeurs républicaines, défense de l'environnement… Mais, en réalité, un examen attentif montre que la plupart de ces thèmes divisent la gauche au moins autant qu'ils ne l'unissent. L'antilibéralisme et l'antimondialisation économique ont remplacé l'anticapitalisme au panthéon des valeurs de la gauche. Pour Lionel Jospin, cet antilibéralisme constitue le véritable marqueur de la gauche, et c'est la raison pour laquelle il a engagé dans le mouvement socialiste européen un bras de fer avec Tony Blair, qui voulait faire du social-libéralisme la nouvelle ossature intellectuelle du mouvement, non plus socialiste mais progressiste-mondial. La mondialisation apparaissait, pour Tony Blair, comme une chance, un défi à relever ; pour Lionel Jospin, elle est d'abord un mal qui appelle régulation et vigilance. La gauche française pourrait donc, de ce point de vue-là, comparée à d'autres gauches européennes, être plutôt unie sur ces thèmes centraux que sont l'antimondialisation et l'antilibéralisme. Et pourtant les choses ne sont pas si

simples parce que, fortement intégrée dans les échanges mondiaux et surtout européens, dans les flux de transactions financières internationales, la France a opté avec les gouvernements à direction socialiste pour un marché unique européen, pour la dérégulation partielle du marché de l'emploi, pour la libéralisation des échanges, pour une monnaie unique européenne et pour une banque centrale européenne. Les gouvernements socialistes ont libéralisé l'économie, privatisé une grande partie du secteur public, modernisé la Bourse, l'actuel ministre des finances se déclare hostile à la taxe Tobin, symbole actuel à gauche de la lutte antimondialisation, et on voit bien, sur l'ensemble de ces thèmes, aussi bien d'ailleurs au sein du parti socialiste, mais surtout entre le parti socialiste et les autres composantes de la gauche, que c'est bien au moins autant la diversité dans l'approche de ces questions que l'unité qui caractérisent la gauche française. Les thèmes de l'antilibéralisme et de l'antimondialisation sont liés à celui de l'antiaméricanisme, sur lequel je ne me serais peut-être pas arrêté s'il n'y avait pas eu les événements récents, et tout ce que cela a pu faire couler comme encre dans les journaux, et en particulier à gauche. On sait que la superpuissance américaine mobilise contre elle une large partie des militants de gauche, qui condamnent, comme des entreprises de domination, les interventions armées des États-Unis dans le monde. Et pourtant, ce sont des gouvernements socialistes qui, en Irak en 1990, et aujourd'hui en Afghanistan, ont soutenu ou soutiennent ces interventions. Ainsi, tandis qu'aujourd'hui le gouvernement français s'estime solidaire des États-Unis, de nombreuses organisations de gauche, dont certaines d'ailleurs associées au gouvernement, s'apprêtent à manifester contre les bombardements en Afghanistan, que le candidat des Verts à l'élection présidentielle qualifie de bombardements contre le peuple afghan. Et quand Arlette Laguiller affirme que les Américains n'ont fait, le 11 septembre, que récolter ce qu'ils ont semé, elle exprime ce que bien des femmes et des hommes de gauche pensent, bien au-delà de l'extrême gauche.

Si on s'arrête maintenant un instant sur le thème de l'égalité, on voit bien que ce thème, inutile d'insister beaucoup, peut être entendu, y compris à gauche, de très différentes façons, d'un continuum qui va de l'égalité des chances à l'égalitarisme. On voit aussi que, tandis que les uns demeurent encore attachés à un schéma marxiste, ou néo-marxiste – qui oppose les riches aux exploités, les dominants aux dominés – les socialistes pour leur part, dans un discours relativement récent de Lionel Jospin précisant sa vision des classes, et

des classes dans la société, il y a un an ou un an et demi, les socialistes reconnaissaient la légitimité des divergence d'intérêts des classes moyennes et des classes populaires. Laurent Fabius, quant à lui, défend une politique de baisse des impôts, qui doit aussi profiter aux classes moyennes, et l'un et l'autre assurent que les managers et les classes moyennes contribuent fortement à la production et à l'accroissement des richesses, que leur valeur sociale n'est pas moindre que celle des prolétaires ou des exploités. Donc ici on voit bien que, quelles que soient les évolutions générales de la gauche française, des clivages existent toujours à l'intérieur de la gauche, entre les différentes fractions de la gauche.

Dernier thème, qui me paraît de plus en plus problématique, et qui pourtant, là aussi, paraît être véritablement emblématique de ce qu'est la gauche, c'est celui du républicanisme. Je trouve qu'il y aurait beaucoup à dire sur le fait que le républicanisme, aujourd'hui, est au moins autant un enjeu dans les conflits internes des différents partis de gauche que ce qui fait son unité, et, on l'a bien vu au cours des années récentes, en particulier s'agissant des questions liées à la construction européenne, ou récemment à propos du dossier corse, lequel a véritablement permis aux uns et aux autres de se proclamer comme étant les vrais républicains, soit décentralisateurs, soit jacobins. On voit bien, sur ce thème qui est fondamental, qu'il y a une lutte pour la captation de la légitimité des termes « républicain » et « républicanisme ». Cette lutte est loin d'être achevée, et elle me paraît d'ailleurs pouvoir constituer l'un des éléments qui pourrait diviser la gauche française le plus profondément dans les temps qui viennent. Il suffit de prendre un exemple qui date de deux ou trois jours, et de voir le tollé provoqué par certains passages du livre d'Olivier Schrameck sur la gestion du dossier corse par Jean-Pierre Chevènement, les réactions qu'ils ont suscité au Mouvement des citoyens, et les termes qui ont été employés. Tout cela montre bien que, sur ce sujet, on est presque au-delà de la querelle de famille et que cela pourrait aller beaucoup plus loin.

Et puis, d'un mot, parce que je ne voudrais pas être trop long, il n'est pas du tout certain que, lorsqu'on aura véritablement et publiquement à reposer la question de la modernisation du parc des centrales nucléaires français, il n'est pas certain que l'accord entre les socialistes et les écologistes puisse être maintenu facilement.

Donc, en résumé, il n'est pas du tout évident aujourd'hui que la gauche soit moins divisée sur le fond des idées et des systèmes de représentation qu'elle ne l'était hier, même si, je le reconnaissais moi-même, sur un certain nombre de points des rapprochement importants ont été effectués. Si l'on reprend pour terminer les deux principaux éléments de la grille de lecture proposée par Jean Touchard pour étudier la gauche française – diversité, transformation – il me semble que ces deux éléments pour l'essentiel demeurent pertinents pour étudier la gauche, aussi bien hier qu'aujourd'hui. La gauche française demeure très diverse du point de vue organisationnel, relativement divisée au niveau idéologique et, d'autre part, je crois qu'on peut sans risque de se tromper affirmer que la gauche de 2001 n'est pas celle de 1900 ou celle de 1968. Aujourd'hui, comme dans ces périodes précédentes, et davantage encore, je crois que c'est le système politique lui-même, en continuant de s'articuler autour du clivage gauche-droite, qui donne à la gauche une grande part de sa réalité et de son unité. D'ailleurs, Zeev Sternhell le disait tout à l'heure, quand Jean Touchard parle de la droite et de la gauche, il parle des deux ensembles pour en faire un système, les opposer l'une à l'autre. Et je crois que ces éléments de système politique ont renforcé les tendances à l'unité de la gauche, les institutions de la V^e^ République, leur mode de fonctionnement notamment, freinant les forces centrifuges qui, jadis, rendaient si éphémères les majorités de gauche. On dirait que la participation au pouvoir s'est banalisée, que le réformisme a gagné du terrain, et, en même temps, le clivage politique entre la gauche et la droite a perdu quand même beaucoup de sa signification dans les dernières années. Donc, plus unie par le jeu du système politique, la gauche est en même temps moins singulière idéologiquement. Paradoxalement, c'est davantage peut être le fonctionnement de la démocratie libérale et l'alternance au pouvoir que l'homogénéité et la spécificité de la gauche qui, aujourd'hui, préservent son unité. Si donc, comme l'affirmait Simone de Beauvoir il y a près d'un demi siècle, « l'erreur est multiple et la vérité une », alors, gageons avec Jean Touchard que la gauche cherchera encore longtemps sa vérité. Merci.

Pascal Perrineau

Merci Gérard. Après avoir écouté les deux exposés de Zeev Sternhell et de Gérard Grunberg, on se rend bien compte de la pertinence de la pensée de Jean Touchard, qui était une pensée de la complexité, de la diversité, de la recomposition permanente.

Édition : Yanick Muguet, Mission Archives de Sciences Po
Transcription de l'enregistrement : Perrine de Larquier
Assistante d'édition : Marie Tabourin

CEVIPOF

CENTRE DE RECHERCHES POLITIQUES DE SCIENCES PO

98, rue de l'Université
75007 Paris

Tél. 33 (0)1 45 49 51 05
e-mail : info@cevipof.sciences-po.fr
Site Internet : www.cevipof.msh-paris.fr

14 Euros

ISSN 1146-7924